

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE DÉBAT SUR LA CONCEPTUALITÉ DES CONTENUS DE LA PERCEPTION :

UNE CRITIQUE MÉRLEAU-PONTIENNE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR

IVAN BRICKA

JANVIER 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de mémoire, Monsieur Denis Fisette, non seulement pour les conseils qu'il a su me fournir et la compréhension admirable dont il a fait preuve à mon égard, mais aussi et surtout pour le grand intérêt qu'il a porté à mes travaux, et qui a su me donner la motivation nécessaire pour poursuivre et terminer cette maîtrise.

Je remercie également le département de philosophie de l'UQAM et ses nombreux professeurs, chargés de cours et employés, qui me chapeautent depuis presque huit ans et dont l'utilité des enseignements et des services dépasse de très loin les limites du domaine académique.

Merci, bien évidemment, à mes parents et mes deux sœurs, pour leur support financier, moral et affectif, ainsi qu'à mes colocataires et très grands amis, Denis et Alexandre, qui m'ont enduré pendant la rédaction de ce mémoire et avec qui je ne cesserai jamais d'avoir des conversations philosophiques aussi passionnantes qu'agréables.

Merci à Fred, Nico et Véro, dont l'amitié me tient particulièrement à cœur.

Finalement, je souhaite adresser un merci spécial à mon fils, Zackary, que j'aime plus que tout, et qui me rappelle à tout moment que l'interrogation philosophique la plus bouleversante n'a pas d'âge.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	III
RÉSUMÉ.....	IX
DÉFINITION DES CONCEPTS	XI
1.1 CONCEPT	XI
1.2 PERCEPTION ANALYTIQUE	XI
1.3 RATIONALITÉ.....	XI
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
2. LA NÉCESSITÉ PHILOSOPHIQUE D'UN RETOUR AU SUJET	1
3. LA QUERELLE DES CONTENUS CONCEPTUELS DE LA PERCEPTION.....	3
3.1 PHASE 1	5
3.2 PHASE 2.....	7
3.3 PHASE 3.....	11
4. MERLEAU-PONTY	12
5. PLAN ET MÉTHODE	13
CHAPITRE I.....	17
1. RÉSUMÉ.....	17
2. PREMIÈRE PARTIE : MERLEAU-PONTY ET LE DÉBAT MCDOWELL-DREYFUS.....	17
2.1 APERÇU DE LA PREMIÈRE PARTIE	17
2.2 INTRODUCTION AUX ENJEUX.....	18
2.3 UN NOUVEAU TYPE D'ATTAQUE CONTRE LE CONCEPTUALISME DE MCDOWELL..	19
2.3.1 RETOUR SUR LE NON-CONCEPTUALISME TRADITIONNEL.....	19
2.3.2 LE NON-CONCEPTUALISME DE DREYFUS : L'ILLUSION DU COMPORTEMENT CONCEPTUEL ET LE « PAS EN ARRIÈRE » COMME CONDITION DE L'ACTIVITÉ CONCEPTUELLE	20
2.4 LA DÉFENSE DE MCDOWELL : LA RATIONALITÉ <i>IN SITU</i>	23
2.4.1 LE « DOMAINE DU <i>LOGOS</i> ».....	23

2.4.2 RAISONS ET RAISONNEMENT	24
2.5 LA BATAILLE DU MYTHE DE L'INTELLECT DÉINCARNÉ	25
2.5.1 DREYFUS ET LA NÉCESSITÉ DE L'ARC INTENTIONNEL DANS L'ACTIVITÉ RATIONNELLE.....	26
2.5.2 MCDOWELL : CRITIQUE DE LA DÉINDIVIDUALISATION DU SUJET	27
2.6 UNE QUESTION DE DESCRIPTION : L'EXEMPLE DE L'AVION ET DU PILOTE.....	28
2.7 DREYFUS, MCDOWELL ET LA PHÉNOMÉNOLOGIE MERLEAU-PONTIENNE.....	30
2.7.1MCDOWELL FACE À LA CRITIQUE MERLEAU-PONTIENNE DE L'OMNIPRÉSENCE DU JUGEMENT DANS LA PERCEPTION.....	30
2.7.2 « SE FONDRE » DANS LE CORPS : PERCEPTION ET ACTION	31
2.7.3 ONTOLOGIE DE LA PERCEPTION	32
2.8 MCDOWELL CONTRE MERLEAU-PONTY	33
2.8.1 LE MYTHE DE L'INTELLECT DÉINCARNÉ.....	33
2.8.2 MCDOWELL CONTRE L'ONTOLOGIE MERLEAU-PONTIENNE DE LA PERCEPTION ..	35
3. PARTIE 2 : MERLEAU-PONTY AVEC MCDOWELL.....	37
3.1 APERÇU DE LA SECONDE PARTIE	37
3.2 LA SPÉCIFICITÉ HUMAINE	37
3.3 LA SECONDE NATURE CHEZ MCDOWELL ET MERLEAU-PONTY : LE LANGAGE ET LE TRAVAIL.....	39
3.3.1 MCDOWELL ET LE LANGAGE.....	39
3.3.2 MERLEAU-PONTY ET LE LANGAGE.....	41
3.3.3 MERLEAU-PONTY SUR L'ACTION HUMAINE	42
3.4 L'ATTITUDE CATÉGORIALE	44
3.5 MERLEAU-PONTY ET MCDOWELL SUR L'ÉPISTÉMOLOGIE	46
3.6 L'ATTITUDE CATÉGORIALE (SUITE)	46
3.7 LA TRANSPARENCE DE L'ESPRIT.....	49
4. CONCLUSION.....	52
CHAPITRE II.....	55
1. INTRODUCTION.....	55

2. PREMIÈRE PARTIE : MERLEAU-PONTY, CRITIQUE DE L'EMPIRISME ET DE L'INTELLECTUALISME	57
2.1 MERLEAU-PONTY ET L'EMPIRISME.....	57
2.2 GESTALTPSYCHOLOGIE ET PRÉJUGÉS ASSOCIATIONNISTES.....	58
2.3 DÉPASSEMENT DE LA GESTALT-THÉORIE	59
2.3. CRITIQUE ONTOLOGIQUE DE LA GESTALT.....	59
2.3. CRITIQUE SÉMANTIQUE DE LA GESTALT ET NOTION DE SENSATION	61
2.4 HYPOTHÈSE DE LA CONSTANCE ET ILLUSIONS	64
2.5 CRITIQUE MERLEAU-PONTIENNE DE L'INTELLECTUALISME.....	66
2.6 ATTENTION ET JUGEMENT.....	67
2.7 LE CAS PARTICULIER DES ILLUSIONS D'OPTIQUE.....	70
2.8 ÉBAUCHE D'UNE CRITIQUE POSITIVE MERLEAU-PONTIENNE : RÉFLEXION RADICALE ET CHAMP PHÉNOMÉNAL.....	71
2.9 L'INDÉTERMINÉ POSITIF.....	72
2.10 L'IRRÉDUCTIBILITÉ DU PHÉNOMÈNE PERCEPTIF.....	73
3. CONCLUSION PARTIELLE	75
4. DEUXIÈME PARTIE : LE DÉBAT SUR LA CONCEPTUALITÉ DES CONTENUS DE LA PERCEPTION ET LA CRITIQUE MERLEAU-PONTIENNE	76
4.1 LE NON-CONCEPTUALISME D'EVANS : CONTRAINTE DE GÉNÉRALITÉ ET INDÉPENDANCE PAR RAPPORT AUX CROYANCES	77
4.2 UNE RÉITÉRATION DE LA GESTALT-THÉORIE?	78
4.3 L'INTELLECTUALISME D'EVANS.....	80
4.4 PEACOCKE : FINESSE DU GRAIN ET <i>MANIÈRES</i> DE PERCEVOIR	82
4.5 PEACOCKE ET MERLEAU-PONTY.....	84
4.6 ÉTATS VS CONTENUS NON CONCEPTUELS	86
4.7 MCDOWELL ET LE CONCEPTUALISME	90
4.8 JUGEMENT, SIGNIFICATION ET CONCEPTUALITÉ	91
5. CONCLUSION.....	94
CHAPITRE III.....	95
1. APERÇU	95

2.	CRITÈRES DE LA CONCEPTUALITÉ	97
2.1	CROYANCES ET JUGEMENTS	98
2.2	LA POSSESSION DE CONCEPTS SELON LES CONCEPTUALISTES TRADITIONNELS : COMMENT LA CONCEPTUALITÉ TELLE QUE DÉCRITE PAR EVANS SE MANIFESTE-T-ELLE COGNITIVEMENT?.....	99
2.2.1	RETOUR SUR EVANS ET LES INTERROGATIONS INITIALES DU DÉBAT	99
2.2.2	LES CRITÈRES DE POSSESSION DE CONCEPTS DE CRANE.....	100
2.2.3	INFORMATIONS NON CONCEPTUELLES : LE CRITÈRE DE DISTINCTION DE PEACOCKE	102
2.2.4	LA FINESSE DU GRAIN	103
2.2.5	L'INDÉPENDANCE PAR RAPPORT AU BAGAGE CONCEPTUEL.....	103
2.3	LA CONCEPTUALITÉ SELON MCDOWELL : RAPPEL EN TROIS POINTS.....	104
2.3.1	L'ESPACE DES RAISONS	104
2.3.2	LE RÔLE DU LANGAGE ET L'ONTOLOGIE PERCEPTUELLE.....	105
2.3.3	LE « JE » TRANSCENDANTAL	106
2.4	LA CONCEPTUALITÉ SELON DREYFUS : L'ACTIVITÉ AU LIEU DE L'ÉTAT OU DU CONTENU	107
3.	LA PERCEPTION RÉPOND-ELLE AUX CRITÈRES DE LA CONCEPTUALITÉ?.....	108
3.1	CRITIQUE DE MCDOWELL	108
3.2	LES CONTENUS DE LA PERCEPTION	111
3.3	LA CONSERVATION D'IDENTITÉ	115
3.4	L'ISOLABILITÉ DES COUCHES PERCEPTUELLES ET L'INDÉPENDANCE PAR RAPPORT AUX CROYANCES.....	119
3.5	LA PERCEPTION CATÉGORIALE.....	121
3.6	DREYFUS : UNE ALTERNATIVE PLUS PERTINENTE AUX THÉORIES TRADITIONNELLES?	124
4.	CONCLUSION : MERLEAU-PONTY ET LA CONCEPTION ANAMORPHIQUE DU LANGAGE.....	128
	CONCLUSION.....	133
1.	RÉSUMÉ ET SYNTHÈSE	133
2.	PERSPECTIVES	137

RÉSUMÉ

Ce mémoire propose une lecture critique merleau-pontienne du débat sur la conceptualité des contenus de la perception qui oppose McDowell à Evans, Peacocke et Dreyfus. Nous entendons comprendre les différents enjeux du débat à travers une grille d'analyse construite dans les années 1940 par Merleau-Ponty pour rendre compte de l'opposition intellectualisme-empirisme.

MOTS-CLÉS : conceptualité; contenus de la perception; empirisme; intellectualisme; Merleau-Ponty; phénoménologie.

DÉFINITION DES CONCEPTS

1.1 Concept

Puisque le terme « concept » est lui-même sujet à débat dans la discussion qui nous intéresse, nous choisirons d'adopter, afin de conserver une certaine neutralité, une définition large de cette notion. Nous entendrons donc par concept tout élément qui peut servir de terme dans une proposition logique et qui réfère à une « chose » qui lui est extérieure, chose qui est aussi appelée *signifié*. Le *signifié* du concept peut évidemment être aussi bien abstrait que concret, réel que fictif, pluriel que singulier – voire universel – et peut désigner aussi bien une substance qu'un prédicat. Nous n'adopterons pas d'emblée une définition « mentaliste » de « concept », parce que la conception du concept en tant que contenu mental est précisément un sujet de discordance dans le débat.

1.2 Perception analytique

La perception analytique est la perception « pensée », par opposition à la perception immédiatement vécue, qu'il est difficile, voire impossible, de décrire sans la dénaturer.

1.3 Rationalité

Ce terme est également sujet à débat, nous entendons donc l'utiliser selon sa définition étymologique la plus fondamentale, à savoir « caractère de ce qui est fondé sur la raison ». Nous verrons qu'il peut avoir une acception tant écologique ou incorporée que théorique ou abstraite

INTRODUCTION GÉNÉRALE

2. La nécessité philosophique d'un retour au sujet

Le philosophe même qui aujourd'hui regrette Parménide et voudrait nous rendre nos rapports avec l'Être tels qu'ils ont été avant la conscience de soi, doit justement à la conscience de soi son sens et son goût de l'ontologie primordiale. La subjectivité est une de ces pensées en deçà desquelles on ne revient pas, même et surtout si on les dépasse.¹

Au début du XX^e siècle, la philosophie européenne du sujet subit une déchirure qui détermine aujourd'hui encore les orientations des enseignements et publications qui la constituent. Le *Manifeste du cercle de Vienne*², paru en 1929, marque cette séparation en revendiquant l'interdiction à la métaphysique de prétendre à toute vérité³. Dans la tradition analytique, cet impératif de mise à distance face à la métaphysique, doublé d'une injonction de prudence – voire de silence⁴ – relativement aux problèmes de la « psychologie populaire », a eu pour conséquence une certaine négation de la phénoménologie, l'expérience « *privée* » étant pour plusieurs presque reléguée au

¹ MERLEAU-PONTY, Maurice. « Partout et nulle part », *Signes*, Collection Folio Essais, Paris, Gallimard, 1960. P. 250-251.

² CARNAP, Rudolph et coll. *Manifeste du cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Vrin, 1929

³ *Idem, Ibidem*, p.

⁴ WITTGENSTEIN, Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus*, éd. Gallimard Tel, Paris, 1921. p. 112

domaine mystique⁵. À l'autre extrême du spectre philosophique, chez les « non-analytiques »⁶, la phénoménologie se développe en suivant principalement les préceptes de Husserl et de Heidegger et, à quelques exception près⁷, se tient loin à la fois du terrain des sciences exactes et du formalisme (caractérisant les écrits analytiques), qu'elle considère tous deux comme étant trop restreints et trop naïfs par rapport à leur propre contingence. Le rôle qui a initialement été donné à la philosophie par les analytiques – à savoir celui de *clarifier* les énoncés scientifiques – est néanmoins parvenu au cours des années 1960 et 1970⁸ à brouiller cette frontière avec, entre autres, le développement des sciences cognitives. Car à l'instar de ce qui s'est passé dans le domaine de la physique, où l'observateur, qui voulait s'effacer derrière un univers lisse qu'il pourrait contempler sans jamais l'altérer, est devenu un élément central des explications scientifiques⁹, dans les sciences de l'esprit, le sujet se heurte à cette contradiction structurelle : il conditionne lui-même, du moins en partie, la vérité qu'il souhaiterait pourtant à l'épreuve de toute subjectivité.

En philosophie de l'esprit, un problème similaire se pose lorsque l'on tente de rendre compte de l'activité cognitive. C'est ainsi que les modélisations computationnalistes de la cognition, qui réduisent l'activité cognitive à l'application de règles récursives sur des

⁵ *Id.* *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, nrf, 1953. p. 80

⁶ L'expression « non analytique » est préconisée par les philosophes analytiques (entre autres Jacques Bouveresse) pour décrire la philosophie traditionnellement dite continentale. Cette précaution terminologique s'explique d'une part parce que la philosophie continentale ne se pratique pas uniquement sur le continent européen, et d'autre part parce que la philosophie analytique compte aussi bon nombre d'auteurs sur le continent.

⁷ Merleau-Ponty constitue l'un de ces cas d'exception.

⁸ DORTIER, Jean-François. « Histoire des sciences cognitives », in *Sciences humaines*, Hors-série N° 35 - Décembre 2001/Janvier-Février 2002

⁹ KLEIN, Étienne. « La physique quantique et ses interprétations. A l'occasion d'un centenaire », *Études* 2001/5 (Tome 394), p. 629-639.

symboles discrets¹⁰, sont depuis quelques décennies progressivement écartées des théories du fonctionnement de l'esprit. Elles sont pourtant loin d'être inapplicables, dans la mesure où il est toujours possible de rendre compte *a posteriori* d'un comportement cognitif en leurs termes. Mais elles sont constamment confrontées à des phénomènes (comme les variations de temps de réponses ou les renforcements d'erreurs) qui ne peuvent plus être relégués au rang des détails de paramétrage, uniquement parce qu'ils reflètent des aspects de la subjectivité qui échappent aux modèles atomistes¹¹ et sans lesquels les descriptions de la cognition nous apparaissent désormais comme froidement étrangères.

3. La querelle des contenus conceptuels de la perception

C'est pour pallier cette lacune que se sont, entre autres choses, développés les modèles « sous-conceptuels¹² », qui ont pour principale caractéristique de désatomiser les instanciations mentales des concepts afin d'en expliquer non seulement la formation, mais aussi les insuffisances. L'intention de rendre compte avec une plus grande fidélité des phénomènes mentaux a ainsi fait croître l'intérêt pour les niveaux dits « inférieurs » des activités de l'esprit, et les avancées théoriques de ce type dans les modélisations de la cognition présentent la particularité de s'étendre jusqu'aux frontières de la matérialité, qui marque le début de la neurochimie, et de l'expérience vécue, principalement prise en charge par la phénoménologie.

¹⁰ DORTIER, J. *Op. Cit.*

¹¹ *Id. Ibid.*

¹² SMOLENSKY, Paul. « On the Proper Treatment of Connectionism ». *The Behavioral and Brain Sciences*, 11, 1988. 1–23.

C'est précisément dans cette lignée qu'a évolué le débat sur les contenus conceptuels de la perception, dont les fondements ont été posés par Gareth Evans, dans les *Variétés de la référence*¹³, publié en 1982. Cet ouvrage épistémologique propose une schématisation de l'esprit qui met en jeu, entre autres, les liens entre l'activité rationnelle d'un sujet et les contenus perceptuels auxquels elle se rapporte. L'une des particularités de cette relation est qu'elle unit des contenus « conceptuels » (ceux des croyances et des jugements) à des contenus « non conceptuels » (ceux, en l'occurrence, de la perception). Or, cette distinction, qui apparaît presque comme un simple détail technique d'une modélisation bien plus ambitieuse, s'est retrouvée au centre d'une querelle philosophique qui a mis à l'épreuve non seulement les notions de *perception* et de *conceptualité*, mais aussi celles d'*esprit* et de *personne*. Par ailleurs, dans les plus récents développements du débat, l'idée s'est imposée que la nature conceptuelle ou non conceptuelle des contenus de la perception déterminerait même le mode d'être fondamental des sujets; c'est dans le cadre de ce nouvel axe de discussion que les auteurs ont fait appel aux écrits de phénoménologues européens comme Heidegger, Merleau-Ponty, Sartre et Gadamer pour étayer leurs propos¹⁴.

En partant des différentes préoccupations qui ont historiquement traversé cette opposition, nous pouvons distinguer trois grandes phases dans la querelle qui nous intéresse : la phase de la *modélisation*, pendant laquelle les conceptualistes et les non-conceptualistes ont élaboré leurs théories respectives du fonctionnement du sujet percevant; la phase de la *définition*, pendant laquelle les adversaires ont proposé des analyses et des descriptions détaillées des notions de *concept* et de *perception* afin qu'elles s'intègrent adéquatement à leurs théories; et la phase *métaphysique*, qui

¹³ EVANS, Gareth. *The Varieties of Reference*, Oxford, Clarendon Press, 1982

¹⁴ Voir le débat Dreyfus-McDowell dans *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4

caractérise le dernier moment, où les théories qui s'affrontent portent sur le rapport fondamental du sujet au monde qu'il habite.

3.1 Phase 1

La notion de contenus non conceptuels de la perception est donc introduite par Evans pour expliquer comment les données sensorielles peuvent servir de fondement à la connaissance. Le modèle qu'il propose met en jeu des contenus « informés », originairement inaccessibles à la conscience¹⁵, « représentant » une disposition des choses qui, une fois appréhendée par la pensée, permet de fonder les jugements¹⁶. Ces contenus constituent donc un moyen terme entre les données sensorielles brutes et l'esprit rationnel; ils mettent en forme les premières – ils leur donnent une *structure* – pour rendre possible la constitution d'*objets* pour le dernier. Ils ont, pour Evans et ses successeurs, un caractère non conceptuel parce qu'ils ne sont pas produits par une abstraction; ils sont indissociables d'une situation perceptuelle égocentrée et temporellement localisée. Et dès lors qu'ils sont distingués de cette situation d'instanciation ou que tel ou tel de leurs aspects est considéré isolément, ils perdent simplement leur nature de contenus perceptuels; ils deviennent des objets mentaux, des concepts. En ce sens, il est aussi légitime de parler de contenus *sous-conceptuels* ou, peut-être plus justement, de contenus *pré-conceptuels*.

Chez Evans, ces contenus existent et opèrent essentiellement au niveau inconscient. Cette caractéristique paraît presque triviale si on les considère effectivement comme préexistant à l'esprit et à ses objets mentaux. Mais dans le domaine de la perception, au

¹⁵ BERMUDEZ, José Luis. « What is at Stake in the Debate on Nonconceptual Content? », *Philosophical Perspective*, 21, *Philosophy of Mind*. 2007

¹⁶ EVANS, G. *Op. cit.*

même titre qu'il est impossible de tracer avec précision les limites de notre champ visuel, la frontière entre le conscient et l'inconscient est loin d'être évidente. Sans doute est-il, comme nous le verrons dans le troisième chapitre, plus adéquat de parler de « degré d'attention » que d'opérer une telle distinction. Toujours est-il que les successeurs d'Evans ont choisi de prendre une certaine distance par rapport au grand-père du non-conceptualisme et de traiter plutôt des contenus de la perception consciente pour développer le modèle esquissé dans les *Variétés de la référence*¹⁷. De nombreux auteurs ont contribué à élaborer une théorie positive des contenus non conceptuels de la perception et confèrent à ces derniers une importante valeur explicative, non seulement pour les activités rationnelles de haut niveau, mais aussi pour la perception spatiale (Peacocke¹⁸ et Kelly¹⁹), la mémoire (Martin²⁰) et l'action (Hurley²¹ et Dreyfus²²).

Un proche collaborateur d'Evans, John McDowell, s'est cependant rapidement opposé à la théorie non conceptualiste, l'interprétant comme imposant une distinction qui, en plus d'être inutile, obscurcit les rapports épistémiques de l'esprit au monde perçu. Selon lui, les capacités conceptuelles ne peuvent opérer que sur des contenus qui font d'emblée partie du domaine de la conceptualité. Il développe ainsi, dans *l'Esprit et le*

¹⁷ BERMÚDEZ, José and Arnon CAHEN, « Nonconceptual Mental Content », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2015 Edition), Edward N. Zalta (ed.), URL = <<http://plato.stanford.edu/archives/spr2015/entries/content-nonconceptual/>>.

¹⁸ PEACOCKE, C. « Demonstrative Content: A Reply to John McDowell » in *Mind, New Series*, Vol. 100, No. 1 (Jan., 1991), pp. 123-133

¹⁹ KELLY, S. « The Nonconceptual Content of Experience: Situation Dependence and Finesse of the Grain », *Philosophical and Phenomenological Research*, 62. 601-608. 2001.

²⁰ MARTIN, M. « Perception, concepts, and memory » in *The Philosophical Review*, 101: 1992. pp. 745–763

²¹ HURLEY, S. *Consciousness in Action*, Cambridge MA: MIT Press. 1998

²² DREYFUS, Hubert. « APA Pacific Division Presidential Address 2005: Overcoming the Myth of the Mental: How Philosophers Can Profit from the Phenomenology of Everyday Expertise », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association* 79:2, 2005.

*monde*²³, une théorie *conceptualiste* des contenus perceptuels, guidée par un souci de cohérence épistémologique, qui subordonne les représentations et les informations perceptuelles à la rationalité.

C'est autour de ces deux théories que se sont articulées les discussions portant sur la conceptualité des contenus de la perception.

3.2 Phase 2

Les Variétés de la référence ayant été publié à titre posthume, Evans n'a pas pu participer au débat qu'il a déclenché. La tâche a ainsi incombé aux auteurs qui ont repris le flambeau du non-conceptualisme d'en développer les ramifications, et celles-ci se sont parfois heurtées à des obstacles qui étaient loin d'être prévus par le modèle initial (au point où l'on a vu émerger pour les contourner des adversités au sein même du non-conceptualisme²⁴), le plus important d'entre eux étant bien entendu l'objection épistémologique formulée par McDowell. En expliquant que la perception devait être placée au niveau conceptuel, ce dernier a exigé des non-conceptualistes qu'ils *démontrent* l'incompatibilité entre perception et conceptualité, et une telle démonstration nécessite avant tout une clarification de ces notions.

Ces définitions ont fait l'objet de nombreux articles, principalement du côté des non-conceptualistes. Avant de les présenter, soulignons deux particularités qui les distinguent : la première est que le principal intérêt qui les motive a glissé d'une défense de la théorie d'Evans, reposant sur l'énoncé universel selon laquelle *les contenus de la perception sont non conceptuels*, à une attaque contre le modèle de McDowell, pour

²³ MCDOWELL, John. *Mind and World*. Harvard University Press. Cambridge, 1994.

²⁴ Voir notamment le débat opposant Kelly (2001) à Peacocke (2001)

laquelle ne suffisait que la preuve ou la démonstration de l'énoncé particulier qui stipule qu'*au moins quelques contenus de la perception sont non conceptuels*. La deuxième est que les non-conceptualistes ont détaillé la définition de la conceptualité à partir d'un idéaltype du concept de « croyance » (et, accessoirement, de celui de « jugement »). Les critères de la conceptualité ne doivent donc pas être compris comme une prémisse dans l'argumentation non conceptualiste, à laquelle seraient confrontées les notions de « croyance » et de « contenu perceptuel », mais plutôt comme constituant une sous-thèse à défendre, fondée sur l'intuition d'une distinction essentielle entre les entités auxquelles renvoient respectivement ces deux notions.

L'*atomicité*, l'*indépendance par rapport au contexte* et la *dépendance à un réseau de concepts*²⁵ sont les trois caractères que doit revêtir un contenu pour être conceptuel. L'*atomicité* est ce par quoi le concept a une identité qui lui est propre et qui est en tout point inaltérable. Un concept peut par exemple référer à une qualité plus ou moins présente dans un objet, mais la qualité elle-même ne change pas en fonction de ce degré de présence. Ainsi, bien qu'une quantité indénombrable de teintes tombent sous le concept de « vert », le « vert » lui-même reste indifférencié; et si un objet peut être à moitié vert et à moitié noir, une couleur est en revanche toujours exclusivement verte ou non verte.

L'*indépendance par rapport au contexte* est un autre aspect de l'inaltérabilité d'un concept. Selon ce critère, le concept conserve exactement la même signification peu importe la situation dans laquelle il est instancié. Ainsi, le concept « cheval » garde la même définition et la même extension, qu'il soit utilisé par un amateur de course pour désigner ce qui lui permettra de faire fortune ou par le professeur de médecine

²⁵ ENGEL, P. «Le contenu de la perception est-il conceptuel ? » in *Philosophies de la perception: phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Odile Jacob, Paris. 2003

vétérinaire pour expliquer des mécanismes biologiques à ses étudiants. Cette particularité distingue entre autres le concept du « mot », dont les acceptions peuvent varier en fonction du contexte dans lequel il est écrit ou prononcé.

La dépendance à un réseau de concepts est le fait qu'un concept est toujours déterminé par d'autres concepts. Ce qui explique ce critère est simplement que *l'intension* d'un concept sollicite toujours d'autres notions conceptuelles et qu'en ce sens les concepts sont constamment liés les uns aux autres par des relations définitionnelles. Pour reprendre l'exemple vu plus haut, on ne peut maîtriser le concept « vert » si l'on ne maîtrise pas celui de « couleur ».

La plupart des non-conceptualistes défendent donc l'idée que les contenus d'une croyance sont conceptuels parce que les termes de la proposition qui la traduit renvoient à des notions qui répondent à ces trois critères. Dans la proposition « Le soleil se lèvera demain matin », par exemple, le concept « soleil » est indivisible, a la même signification que dans n'importe quelle autre croyance le mettant en jeu et ne peut être compris sans recours à d'autres concepts qui le définissent (« astre », « rond », « lumineux », etc.). Au contraire, les perceptions ne répondraient à aucun des trois critères. Elles seraient en effet constituées de contenus divisibles presque indéfiniment : la vision d'un arbre est celle d'un complexe de textures et de couleurs déterminant chacune l'objet perçu au point de menacer son identité comme la multitude des planches de bois menace celle du bateau de Thésée²⁶. Qui plus est, les contenus de la perception varient en fonction de leur contexte : les qualités perçues sur un objet changent en effet selon le degré de luminosité ou la texture de l'objet, et une ligne peut paraître plus courte qu'une autre de même taille si d'autres éléments géométriques sont disposés d'une certaine

²⁶ FERRET, Stéphane. *Le Bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps*, Éditions de Minuit, collection Paradoxe, 1996.

manière²⁷. De surcroît, la perception présente des contenus qui n'ont aucun besoin d'autres contenus de même type pour exister : il n'est nullement nécessaire de savoir ce qu'est une couleur pour voir du rouge.

McDowell rétorque que ces critères ne réfutent pas l'idée que les contenus de la perception puissent être conceptuels parce qu'ils sont soit cohérents avec la description qu'il fournit de ces contenus, soit inadaptés pour une description des activités conceptuelles de haut niveau comme les croyances et les jugements. D'une part, écrit-il, un contenu perceptuel, représentant par exemple une texture, peut sans problème être considéré comme ayant la forme conceptuelle démonstrative atomique « cette texture »²⁸. Il est certes possible que le sujet n'ait pas à l'esprit l'intégralité des détails perçus de la texture lorsqu'il la voit, mais rien n'indique qu'il s'agisse là d'une condition de l'activité conceptuelle : on peut très bien maîtriser le concept de « bombe atomique » sans connaître les fonctionnements physico-chimiques de l'instrument qu'il dénote.

Au sujet de l'indépendance par rapport au contexte, l'argumentation de McDowell concède aux non-conceptualistes qu'elle ne caractérise effectivement pas la perception. Mais il en va de même, affirme-t-il, des activités mentales de plus hauts niveaux. Il critique en effet l'idée non conceptualiste selon laquelle le domaine du *logos* serait imperméable aux contingences situationnelles²⁹; selon lui, tant les prises de décisions que les croyances sont soumises à des déterminations contextuelles et varient qualitativement en fonction des situations dans lesquelles elles doivent s'instancier.

²⁷ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard, 1945. P. 12

²⁸ McDOWELL, J. *Mind and World*, p. 56-58

²⁹ MCDOWELL, John. « What Myth? » in « Response to Dreyfus », *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4, p. 342

Il est nettement plus ardu de décrire la manière dont McDowell se positionne par rapport à l'exigence de participation à un réseau de concepts pour tout contenu conceptuel, puisque la correspondance des contenus de la perception à cette définition est précisément la thèse qu'il entend défendre. En effet, selon lui, les contenus de la perception participent à un réseau de concepts, *parce qu'ils* sont conceptuels. Sur ce point, l'argumentation détaillée qu'il propose est en majeure partie formulée dans la troisième phase.

3.3 Phase 3

La troisième phase est constituée presque exclusivement par le débat opposant McDowell à Hubert Dreyfus, et nous ne nous étendrons pas sur ses détails car une partie substantielle du premier chapitre de ce travail lui est dédiée. Elle tient pour l'essentiel en moins d'une dizaine de courts articles, mais a fait couler beaucoup d'encre, à tel point que l'intégralité d'un ouvrage collectif paru en 2013 lui a été consacrée³⁰.

À l'intérieur de cette discussion, la perception a perdu son titre d'enjeu fondamental du débat, et Dreyfus et McDowell vont au-delà des spécificités définitionnelles vues plus haut pour opposer leurs conceptions respectives du *sujet* et de son rapport au monde. Dreyfus défend une théorie *vitaliste* de ceux-ci. Selon lui, nous partageons avec les autres animaux le fait d'avoir un « être-au-monde³¹ » déterminé par des besoins biologiques qui se traduisent dans notre expérience par des attractions et des répulsions, par des *sollicitations*. L'activité conceptuelle ne serait dans cette perspective qu'un aspect

³⁰ SHEAR, Joseph K. (Ed.) *Mind, Reason, And Being-In-The-World : The McDowell–Dreyfus Debate*, New-York, Routledge, 2013.

³¹ L'expression est entendue au sens qui lui est donné par Heidegger dans *Être et temps*.

particulier du rapport au monde de l'être humain, et en aucun cas elle n'en déterminerait les fondements³².

McDowell soutient au contraire que, bien que nous ayons des origines animales et non rationnelles, l'émergence de la conceptualité a contaminé la totalité de notre rapport au monde. De son point de vue, l'expérience est devenue en tous points *pensable*, et tous ses contenus sont désormais porteurs d'un caractère conceptuel dont ils ne peuvent plus être dépossédés. Ainsi, ces contenus participent à un réseau plus large de concepts car ils sont toujours perçus comme représentant un monde objectif et logiquement structuré – ou, à tout le moins, un monde descriptible³³.

4. Merleau-Ponty

Le phénoménologue français Maurice Merleau-Ponty s'est intéressé, dans les années 1940 et 1950, à une opposition qui, sans être identique à celle que nous venons de présenter, partageait avec elle de nombreuses caractéristiques. Il s'agit du débat entre l'empirisme et l'intellectualisme, qui traitait entre autres de la nature de la perception. Ce sont là deux courants épistémologiques très vastes, qui ont donné naissance à de nombreuses théories (certaines pouvant même aisément être qualifiées d'hybrides), et qui ont encore aujourd'hui une influence directe et importante sur la pratique de la philosophie. L'empirisme soutient essentiellement que ce sont les faits du monde qui constituent la cause totale de la perception, et qu'en ce sens le « lieu » de la vérité serait ce monde, « extérieur » au sujet, qui préexisterait et survivrait à toute perception. Pour les intellectualistes, à l'opposé, l'intégralité de la détermination de la perception – et,

³² DREYFUS, H. « The Return of the Myth of the Mental », in *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4, 352-365. 2007

³³ MCDOWELL, John. « Response to Dreyfus », *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4, 366-370

plus généralement, de la vérité – est attribuée à la raison. Ce privilège de la raison est justifié, dans le discours intellectualiste, par l'idée que, sans jugement, la perception serait aveugle, elle donnerait tout au plus à l'esprit des données insensées³⁴.

5. Plan et méthode

Notre but est d'explorer les liens entre la position merleau-pontienne dans la dichotomie intellectualisme-empirisme et le débat sur la conceptualité des contenus de la perception. Comment les écrits du phénoménologue français ont-ils été utilisés jusqu'à présent au sein des discussions? D'autres interprétations seraient-elles adéquates? N'y a-t-il qu'une seule lecture merleau-pontienne possible de cette opposition, ou bien l'ambiguïté des thèses de Merleau-Ponty face à ce type de polarisations nécessite-t-elle au contraire que soient utilisés différents cadres d'analyse pour que surgisse une compréhension correcte des enjeux?

Pour répondre à ces questions, nous avons choisi d'adopter comme point de départ les utilisations actuelles, dans la littérature constituant l'opposition qui nous intéresse, de la *Phénoménologie de la perception*³⁵ et de la *Structure du comportement*³⁶. Celles-ci nous permettront de saisir les particularités des thèses merleau-pontiennes telles qu'elles se manifestent dans les discussions étudiées, et ainsi d'enraciner nos analyses et nos critiques dans les préoccupations phénoménologiques explicitement formulées par les acteurs du débat. Le recours aux écrits de Merleau-Ponty ayant eu lieu tardivement, ce mémoire ne suivra donc pas une logique chrono-thématique.

³⁴ MERLEAU-PONTY, M. « L'attention et le jugement », *Phénoménologie de la perception*, pp. 34-63

³⁵ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*. *Ibid.*

³⁶ MERLEAU-PONTY, M. *La Structure du comportement*. Presses Universitaires de France, Paris. 1942.

Dans le premier chapitre, nous nous pencherons donc sur la troisième phase du débat, constituée par la discussion qui oppose McDowell à Dreyfus. C'est dans cette phase que les théories merleau-pontiennes sont devenues l'un des objets centraux de l'opposition entre conceptualisme et non-conceptualisme. Ce chapitre comportera deux parties : dans la première, nous présenterons les théories respectives de Dreyfus et de McDowell et les argumentations qui les étayaient; nous verrons également la manière dont les écrits de Merleau-Ponty sont sollicités, principalement par Dreyfus, pour défendre une théorie non conceptualiste de la perception, de l'action, et, plus généralement, du rapport sujet-monde. Dans la seconde partie nous présenterons le contenu de commentaires sur le débat qui remettent en question l'interprétation non conceptualiste des propos de Merleau-Ponty. Nous verrons ainsi comment, sur des questions anthropologiques et épistémologiques, les écrits de ce dernier révèlent des positions étonnamment proches de celles de McDowell. Ce chapitre sera donc pour nous l'occasion de dresser un tableau des différentes interprétations de la phénoménologie merleau-pontienne dans le débat et des contradictions qui apparaissent lorsqu'on les compare.

Dans le deuxième chapitre, nous retournerons aux préoccupations originelles de la *Phénoménologie de la perception* et de la *Structure du comportement*, à savoir les enjeux opposant l'intellectualisme à l'empirisme. Nous les aborderons du point de vue du débat à l'étude, en observant les caractéristiques qu'ils partagent avec les thèses contemporaines en philosophie de la perception et celles qui les en distinguent. Notre tâche sera double : elle consistera d'une part à analyser ce que Merleau-Ponty disait au sujet des problématiques de l'opposition empirisme-intellectualisme qui semblent également discernables dans le débat contemporain, et d'autre part à établir *dans quelle mesure* les questionnements de celui-ci peuvent être assimilés à ceux de celle-là. Nous comptons par là comprendre quelle place, d'un point de vue merleau-pontien, devrait prendre la querelle sur les contenus conceptuels de la perception dans une cartographie plus large de l'opposition empirisme-intellectualisme.

Dans le troisième et dernier chapitre, nous appliquerons la « grille d'analyse merleau-pontienne » que nous aurons fait ressortir des éléments étudiés dans le deuxième chapitre aux phases 1 et 2 du débat sur la conceptualité des contenus perceptuels. Notre but sera de mettre à l'épreuve les modèles de la subjectivité et les définitions de la conceptualité proposés par McDowell et ses adversaires afin de comprendre si et en quoi ils sont conformes aux préceptes de la phénoménologie de Merleau-Ponty. La principale question qui sera posée dans ce chapitre sera celle de la conformité des contenus des perceptions et des croyances *en tant qu'expériences* subjectives aux critères de conceptualité et de non-conceptualité proposés par les acteurs du débat. Nous nous demanderons ainsi dans un premier temps si les critères de conceptualité définis par les non-conceptualistes dans la deuxième phase peuvent être satisfaits lors d'une activité spontanée, voire inaccessible à la conscience. Ceci nous amènera également à nous demander si ces mêmes critères sont effectivement pleinement rencontrés lors des activités conscientes rationnelles. Pour répondre à ces questions nous nous fonderons non seulement sur la méthode phénoménologique critique de Merleau-Ponty, mais aussi sur des résultats de recherches empiriques récentes, concernant notamment les « maladies de la perception ».

CHAPITRE I

1. Résumé

Ce chapitre comportera deux parties. Nous présenterons dans la première le débat Dreyfus-McDowell et le rôle qu'y joue la phénoménologie merleau-pontienne. Dans la seconde, nous montrerons qu'il existe des interprétations alternatives des écrits de Merleau-Ponty concernant les enjeux du débat. Nous entendons mettre en lumière que les thèses défendues dans la *Phénoménologie de la perception*³⁷ et la *Structure du comportement*³⁸ peuvent être utilisées pour conforter tant la thèse conceptualiste que son adversaire non conceptualiste. Nous concluons en proposant que la théorie merleau-pontienne, principalement critique à l'égard des deux positions étudiées, ouvre en fait la porte à une certaine atténuation de cette opposition.

2. Première Partie : Merleau-Ponty et le débat McDowell-Dreyfus

2.1 Aperçu de la première partie

Dans les pages qui suivent, nous présenterons la lecture que fait Dreyfus de la phénoménologie merleau-pontienne à l'intérieur de l'échange qui l'oppose à McDowell. Nous décrirons dans un premier temps les enjeux principaux du débat et expliquerons

³⁷ MERLEAU-PONTY, Maurice. *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

³⁸ MERLEAU-PONTY, Maurice. *Structure du comportement*, Paris, Presses Universitaires de France, 1942.

de quelle manière les propos de Merleau-Ponty y sont utilisés pour étayer la thèse non conceptualiste. Nous montrerons ensuite en quoi cette lecture fait apparaître une opposition forte entre la théorie de la perception de McDowell et celle de Merleau-Ponty.

2.2 Introduction aux enjeux

En 2005, alors à la tête de la division Pacifique de l'*American Philosophical Association*, Hubert Dreyfus profite de son « Allocution Présidentielle³⁹ » annuelle pour entrer à son tour dans le débat sur la conceptualité des contenus de la perception. À l'instar de la plupart des philosophes ayant pris part à cette querelle, il opte pour une position résolument non conceptualiste et, tout comme ses prédécesseurs, il reproche à John McDowell – principal représentant de la thèse conceptualiste – de négliger le caractère contextuel et non rationnel de la perception. En revanche, la théorie qu'il défend se distancie considérablement de celles élaborées par les non-conceptualistes traditionnels : au lieu de fonder sa critique sur une critériologie de la conceptualité ou de la possession de concepts, Dreyfus propose de décrire les capacités conceptuelles comme opérant lors des *activités* rationnelles telles que « suivre une règle ». Cette réorientation d'une dispute philosophique qui, à l'époque, était déjà vieille d'une décennie permet à la fois l'ouverture de nouveaux terrains sur lesquels articuler les discussions et l'éclaircissement d'enjeux jusqu'alors demeurés obscurs – comme la place du *cogito* dans la conceptualisation et le rôle des raisons dans l'action et la perception.

³⁹ DREYFUS, Hubert. « APA Pacific Division Presidential Address 2005: Overcoming the Myth of the Mental: How Philosophers Can Profit from the Phenomenology of Everyday Expertise », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association* 79:2, 2005.

2.3 Un nouveau type d'attaque contre le conceptualisme de McDowell

2.3.1 Retour sur le non-conceptualisme traditionnel

Pour les non-conceptualistes traditionnels⁴⁰, ce qui définit la conceptualité d'un contenu, c'est son caractère *abstrait*. Dire d'un contenu qu'il est abstrait, c'est dire à la fois qu'il provient de la subsomption d'autres contenus – lesquels forment son *extension* – et qu'il est en soi indépendant de ce qui fait la particularité de chacun de ces contenus. C'est principalement autour de ces deux idées que se sont développées les premières critiques du conceptualisme. Gareth Evans, dans *Les Variétés de la référence*, affirme ainsi que les contenus d'une croyance sont conceptuels parce qu'ils dépendent d'autres contenus^{41,42}. Une personne qui croit que la neige est blanche, par exemple, doit nécessairement croire autre chose au sujet de la neige et autre chose au sujet de la blancheur. Afin que soient autorisées différentes attitudes (en l'occurrence différentes croyances) par rapport à un même concept (par exemple la blancheur), il est aussi nécessaire que le concept conserve son identité, sa signification, sans égard au contexte. Un concept est donc dépendant d'un réseau de concepts mais indépendant de son contexte d'instanciation. Dans cette optique, *posséder* un concept, c'est pouvoir appliquer adéquatement ces deux critères à un contenu, c'est-à-dire pouvoir expliquer correctement les relations inférentielles qui lient ce contenu au système de concepts auquel il participe⁴³ et savoir

⁴⁰ Nous utilisons le terme « traditionnel » pour distinguer ces théories non conceptualistes de celle apportée ultérieurement par Dreyfus.

⁴¹ ENGEL, Pascal. «Le contenu de la perception est-il conceptuel ? », BOUVERESSE, Jacques (dir.), *Philosophies de la perception: phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Paris, Odile Jacob, 2003.

⁴² La théorie d'Evans n'est pas à proprement parler une critique du conceptualisme, celui-ci ayant été proposé ultérieurement. Elle constitue en revanche le sol des critiques qui seront adressées à John McDowell suite à la parution de son livre *Mind and World*, dans lequel est formulé son conceptualisme.

⁴³ CRANE, Tim. *The Contents of Experience*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

(par le fait même) le distinguer des caractères particuliers que revêtent ses instanciations. Selon cette critériologie, les contenus de la perception sont non conceptuels car ils sont à la fois dépendants du contexte⁴⁴ et indépendants de tout réseau de concepts – nos illusions d’optique, pour reprendre l’exemple d’Evans, persistent même lorsque nous les croyons (ou savons) illusoires⁴⁵.

2.3.2 Le non-conceptualisme de Dreyfus : l’illusion du comportement conceptuel et le « pas en arrière » comme condition de l’activité conceptuelle

L’un des principaux problèmes de cette approche, c’est qu’elle fournit de la conceptualité une définition qui place toujours sa vérité à l’extérieur du sujet, à savoir soit dans le domaine de la logique, soit chez des observateurs externes, qui seraient les seuls à pouvoir décider de la validité d’un « comportement conceptuel ». Or il est théoriquement possible, comme le démontre une célèbre expérience de pensée Wittgenstein, qu’un sujet réalisant une activité *semble* suivre une règle *x* quand bien même cette règle est parfaitement étrangère aux déterminations de l’activité⁴⁶. C’est sur cette possibilité qu’est fondé l’essentiel de l’argumentation de Dreyfus : dans son « Adresse Présidentielle », il entend en effet prouver que la plupart des comportements humains qui apparaissent comme résolument conceptuels, tel que jouer à un jeu de société, peuvent se révéler n’être que de simples réponses conditionnées ne nécessitant aucune capacité conceptuelle. C’est notamment le cas, dit Dreyfus, des parties

⁴⁴ KELLY, S. «The Nonconceptual Content of Experience: Situation Dependence and Finesse of the Grain », *Philosophical and Phenomenological Research*, 62. 2001.p. 601-608.

⁴⁵ EVANS, *op. cit.*,

⁴⁶ WITTGENSTEIN, Ludwig. *Recherches philosophiques*, traduction de Françoise Dastur et coll. , Paris, Gallimard, 2004. pp. 126-127

d'échecs « vitesse lumière⁴⁷ » (des parties lors desquelles chaque joueur dispose d'un maximum de deux minutes pour jouer la totalité de ses coups). Dans ce type de parties, les coups sont joués dans un laps de temps tellement minime qu'il est difficile de concevoir qu'une opération mentale suivant des règles logiques soit à proprement parler leur « cause », et tout laisse au contraire croire que chacun de ces coups constitue une réponse associée à un type de situations particulières, une réponse rendue intuitive par le renforcement des liens qu'elle partage avec la réception visuelle de ce type de situations. Dans ce genre de cas, le rôle des règles explicites est réduit à une fonction historique de renforcement des réponses particulières aux formes perçues; et à la fois la localisation de l'activité cérébrale correspondant à la prise de décision⁴⁸ et l'expérience subjective de ce moment tendent à indiquer qu'aucune capacité conceptuelle n'est requise *lors* de cette prise de décision⁴⁹. Selon cette modélisation, les réponses sollicitées par la plupart des contenus de la perception sont du même ordre : elles ne nécessitent pas l'intervention de *pensée*⁵⁰, et la thèse de McDowell pourrait donc se voir infirmée empiriquement.

La pensée n'opère, dit Dreyfus, que lorsque nous faisons un « pas en arrière » (« *step back*⁵¹ »), pas qui ne peut être fait « sans perturber notre [adaptation irréfléchie à notre environnement⁵²]. » Suivant cette idée, non seulement cette adaptation irréfléchie n'est

⁴⁷ DREYFUS, *op. cit.*, p. 8-9

⁴⁸ *Id.*, *ibid.*

⁴⁹ Sur cette distinction, voir également KAHNEMAN, Daniel. *Thinking, fast and slow*. New-York, Farrar Strauss and Giroux, 2011.

⁵⁰ *Id.*, *ibid.*, p. 12

⁵¹ DREYFUS, Hubert, « Return of the Myth of the Mental », *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4, 352-365. 2007. p. 354

⁵² Le terme original est « coping », qui signifie « s'adapter » ou « se tenir ».

pas *pensée*, mais elle est en plus sous-jacente à toute pensée : la quantité d'informations fournie dans notre expérience perceptive est en effet tellement riche qu'une pensée de la perception serait simplement impossible si notre attention n'était pas préalablement dirigée vers tel ou tel aspect de cette expérience⁵³.

Il faut toutefois faire attention à ne pas surinterpréter les propos de Dreyfus. D'une part il ne réduit pas les contenus de la perception à des « données » sensorielles; il précise en effet qu'ils sont déjà le fruit d'une certaine mise en forme, *mais que cette mise en forme n'est pas attribuable à l'esprit rationnel*. D'autre part, et c'est ce qui constituera le point d'achoppement principal de sa discussion avec McDowell, il ne prétend pas que ces contenus sont inaccessibles au sujet, qu'il n'est pas possible d'en faire *l'expérience*. Le joueur d'échec *sait* quel coup il vient de jouer, mais il n'a pas, *en tant que substance pensante*, été la cause de ce coup.

Ceci pose donc les bases de la nouvelle critique adressée au conceptualisme de McDowell. Cette dernière permet, comme nous l'avons vu, de palier certains défauts du non-conceptualisme traditionnel et se révèle à première vue moins fragile que celles qui l'ont précédée – notamment en raison du fait qu'elle est fondée sur des résultats d'expériences en imagerie cérébrale et en intelligence artificielle⁵⁴. Néanmoins, elle permet en même temps un éclaircissement de la position conceptualiste et fournit à McDowell l'occasion d'étayer ses thèses avec des éléments théoriques qui avaient jusqu'alors été écartés des discussions. C'est ce que nous allons observer dans la prochaine section.

⁵³ Dreyfus donne, pour étayer cette idée, l'exemple des tentatives fabrications de « robots » capables de vision, tentatives qui échouèrent en partie : les machines étant incapables de discriminer les aspects pertinents de ce qu'elles percevaient avaient affaire à un ensemble neuf de données à traiter chaque fois que les caméras bougeaient ne serait-ce que d'un degré.

⁵⁴ DREYFUS, « APA Pacific Division Presidential Address 2005: Overcoming the Myth of the Mental: How Philosophers Can Profit from the Phenomenology of Everyday Expertise » p. 3

2.4 La défense de McDowell : la rationalité *in situ*

L'« Adresse Présidentielle » de Dreyfus, qui accuse les conceptualistes de tomber dans le « Mythe du mental⁵⁵ », reçoit sa première réplique officielle dans l'article subtilement intitulé « Quel mythe?⁵⁶ », publié dans la revue *Inquiry* en 2007 et rédigé par McDowell. Une partie importante de l'argumentation que ce dernier y développe (et qu'il poursuit dans les articles « Réponse à Dreyfus⁵⁷ » et « Le mythe de l'esprit comme détaché⁵⁸ ») consiste d'ailleurs à clarifier des idées conceptualistes qu'il dit avoir été mal interprétées par Dreyfus. McDowell entend ainsi mettre au clair deux éléments centraux dans sa thèse : le premier est l'idée qu'une activité conceptuelle n'a pas à être « détachée » d'un contexte, d'une situation; le second est l'idée qu'une activité conceptuelle n'est pas forcément consciemment réfléchie (nous verrons plus tard en quel sens ce terme doit être compris).

2.4.1 Le « domaine du *logos* »

C'est au début de « Quel mythe? » que la première clarification est explicitement formulée. McDowell y affirme que Dreyfus, comme la plupart des non-conceptualistes, commet l'erreur épistémologique de « concevoir le domaine du *logos* [...] comme détaché et indépendant de toute situation.⁵⁹ » Cette erreur semble être, aux dires de

⁵⁵ *Id, ibid.*, p. 1

⁵⁶ MCDOWELL, John. « What Myth? », *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4,338-351

⁵⁷ MCDOWELL, John. « Response to Dreyfus » *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4, 366-370

⁵⁸ MCDOWELL, John. « Myth of the Mind as Detached », *Mind, reason, and being-in-the-world: The McDowell–Dreyfus Debate*, New York, Routledge, 2013.

⁵⁹ « “This one is beautiful” », MCDOWELL, John. « What Myth? », p. 342

l'auteur, à l'origine de plusieurs malentendus entretenus à l'égard du conceptualisme. La volonté de séparer le domaine logique du domaine des situations concrètes déposséderait par exemple les énoncés utilisant des démonstratifs, comme « Ceci est beau⁶⁰ », de leur signification. Il faut donc, nous dit McDowell, se départir de l'idée d'un *logos* pur, non situé. Dans cette optique, le conceptualisme s'accorde, du moins dans une certaine mesure, avec la théorie de Dreyfus sur le déroulement d'une partie d'échec « vitesse lumière » : le joueur ne consulte pas son manuel d'échecs mental avant chaque coup; il ne *quitte* pas sa situation pour se diriger vers l'horizon abstrait des règles universelles des échecs. Or, ce non-déplacement, ce fait de demeurer collé à la situation sans solliciter les règles abstraites de la logique formelle, n'interdit pas, selon McDowell, que les décisions prises soient empreintes de rationalité.

2.4.2 Raisons et raisonnement

Le second point qui doit être éclairci concerne la place de la réflexion dans les activités conceptuelles. McDowell soutient qu'en inférant l'idée qu'une activité est non conceptuelle du fait qu'elle n'est pas *réfléchie*, Dreyfus effectue un amalgame injustifié. « Mon idée est que la rationalité pratique du *phronimos*⁶¹ est en jeu dans [ce que fait un agent] même si sa décision ne résulte pas d'un raisonnement⁶². » La distinction doit donc être faite entre une activité rationnelle et ce qu'il serait convenu d'appeler une activité *délibérée*⁶³; et le fait que la raison pratique est sous-jacente aux actions d'un agent

⁶⁰ *Id.*, *ibid.*

⁶¹ Le *phronimos* est, dans la philosophie d'Aristote, l'« humain prudent », c'est-à-dire celui qui applique les préceptes de la sagesse pratique (*phronesis*), laquelle est une forme de sagesse ne relevant d'aucune loi universelle et qui est constamment déterminée par la situation à laquelle elle doit répondre.

⁶² MCDOWELL, *ibid.*, p. 341.

⁶³ Le terme est de nous et n'est pas utilisé par McDowell.

n'implique pas que ces actions soient toujours murement réfléchies (ce qui rendrait, soulignons-le au passage, le conceptualisme beaucoup trop vulnérable). Il en va de même de la perception, condition première et inséparable de toute action : l'idée qu'elle est composée de contenus conceptuels ne nécessite aucunement que ces contenus soient à tout moment *pensés* dans toutes leurs déterminations. Si un humain, affirme McDowell pour illustrer cette idée, attrape un frisbee qu'il aperçoit voler à sa hauteur, il « réalise un concept⁶⁴ » parce que « son action [...] arrive dans le cadre de sa rationalité – même si, s'il se fait demander pourquoi il a attrapé le frisbee, il répond " Pour aucune raison particulière, [je me sentais dans cet état]. " ⁶⁵ »

2.5 La bataille du mythe de l'intellect désincarné

L'un des enjeux principaux du débat Dreyfus-McDowell est la nature même du sujet : en faisant intervenir dans leurs discussions la philosophie de l'action et le rôle qu'y joue la rationalité, les deux philosophes ouvrent la porte à des questions sur la responsabilité de l'agent face à ses actions, sur la place de l'*ego* dans les activités qu'on lui attribue conventionnellement et, en définitive, sur ce que l'on désigne lorsque l'on parle d'une *personne*. Ce qui frappe ici, c'est que le conceptualiste et son adversaire s'accusent l'un l'autre de dualisme : le premier en disant du second qu'il confère au corps une autonomie si importante par rapport à l'agent rationnel qu'elle impliquerait presque l'image cartésienne d'une substance corporelle essentiellement séparée de la substance pensante qu'est l'*ego*; le second en rétorquant que c'est à l'inverse l'idée d'une omniprésence de la rationalité dans la perception et l'action, caractéristique d'une

⁶⁴ MCDOWELL, John. « Response to Dreyfus » p. 369.

⁶⁵ *Id., ibid.* L'intérieur des crochets renvoie à l'expression anglophone « feel that way ».

nature humaine qui serait *ajoutée* à sa nature animale, qui nécessite l'existence d'une substance pensante indépendante. Observons dans le détail cette accusation mutuelle.

2.5.1 Dreyfus et la nécessité de l'arc intentionnel dans l'activité rationnelle

Comme nous l'avons vu plus haut, Dreyfus considère que la pensée est sous-tendue par une activité non rationnelle, une activité de mise en forme de nos données sensorielles et d'adaptation constante à notre environnement qui n'a jamais besoin d'être elle-même pensée. Cette activité n'est toutefois pas dénuée de *signification*, elle est intentionnellement orientée, elle détermine – et est déterminée par⁶⁶ – ce qui nous préoccupe; elle prépare, somme toute, le terrain pour la rationalité. L'être humain est *capable* de rationalité parce qu'il peut, à l'occasion, prendre une certaine distance par rapport aux sollicitations directes qui composent cette activité⁶⁷ et concevoir les aspects du monde qui l'attirent et le repoussent comme indépendants, mais il ne peut le faire qu'en prenant du recul. Le modèle de compréhension de l'expérience subjective que propose Dreyfus met donc en jeu un arc intentionnel qui serait constamment présent, qui sous-tendrait toutes formes d'activités et de passivités humaines, incluant la rationalité.

C'est ainsi le renversement non justifié de ce modèle, qui placerait au fondement de l'expérience humaine la rationalité et qui assujettirait tous les contenus de la perception et des actions à cette rationalité, qui est reproché à McDowell. Dans la mesure où la rationalité est, comme nous venons de le voir, caractérisée selon Dreyfus par une

⁶⁶ L'activité en question, qui caractérise l'*arc intentionnel*, détermine en effet ce qui nous préoccupe consciemment, mais est structurellement une préoccupation de plus bas niveau, constamment orientée vers nos besoins et désirs « de base ».

⁶⁷ DREYFUS, Hubert. « Mythe of the Pervasiveness of the Mental », *Shear, Mind, Reason, and Being-in-the-World : The McDowell–Dreyfus Debate*, New York, Routledge, 2013. p. 16.

distance par rapport au monde, McDowell adopterait un dualisme cartésien en bonne et due forme : il placerait le sujet humain dans une substance pensante permanente, extérieure au monde et incapable d'être en contact direct avec lui, les limites du domaine du *logos* étant ses propres limites.

2.5.2 McDowell : critique de la désindividualisation du sujet

McDowell, rappelons-le, rejette l'idée d'une pensée pure, non contextualisée ou indépendante de la situation. L'opération effectuée par les capacités conceptuelles, selon l'approche qu'il préconise, est toujours contrainte par des éléments contingents – par la situation dans laquelle se trouve le sujet et par ses préoccupations. Il n'y aurait donc pas de raison valable, à première vue, d'affirmer que sa théorie propose une conception de l'agent rationnel comme séparé du monde qu'il habite. En revanche, le caractère « réaliste » des contenus de la perception, c'est-à-dire le fait qu'ils soient toujours appréhendés comme ayant une existence indépendante du sujet, est essentiel au conceptualisme. Comment, dès lors, la théorie de McDowell peut-elle concilier deux conceptions en apparence contradictoires de ces contenus, à savoir celle selon laquelle ils sont des « sollicitations », toujours liées aux humeurs et préoccupations du sujet, et celle selon laquelle ils représentent des aspects objectifs du monde, indépendants de la subjectivité? Pour McDowell, la réponse est simple : la nature des contenus de la perception est, chez l'humain, double. Ils sont toujours à la fois des aspects du monde *et* des attirances-répulsions modelant l'attention du sujet⁶⁸. « Ce [monde] auquel sont ouverts [les agents] n'est pas restreint à des objets de contemplation désintéressée.⁶⁹ » Mais pour permettre la pensée réflexive, pour permettre le « recul » désigné par Dreyfus

⁶⁸ McDowell formule également une extension ontologique de cet argument, voir *supra*, p. 17.

⁶⁹ MCDOWELL, « Response to Dreyfus », *Op. cit.* p. 369.

comme condition nécessaire à l'exercice des capacités rationnelles, il faut que ces contenus soient toujours *pensables*. L'erreur que commettraient les non-conceptualistes serait précisément d'établir une distinction d'essence entre les sollicitations et les contenus pensés, faisant de ces derniers des éléments que la rationalité créerait presque *ex nihilo*. Le dualisme, soutient McDowell, est attribuable à Dreyfus, qui, en distinguant aussi catégoriquement le savoir-faire du corps et des capacités perceptuelles du savoir de l'esprit, interdit à la pensée d'être ancrée dans le monde; il présuppose un moi qui serait étranger au corps⁷⁰.

2.6 Une question de description : l'exemple de l'avion et du pilote

Pour mieux illustrer ce qui oppose Dreyfus à McDowell, nous pouvons comparer le corps humain et ses capacités à un avion dirigé par un système de pilotage automatique mais dont le contrôle peut à tout moment être repris par un pilote. Ajoutons, pour les besoins de l'exemple, que le pilotage automatique de l'appareil lui permet entre autres d'adapter sa position en fonction de certains changements dans la situation (apparition d'un obstacle, changement de pression atmosphérique, etc.). Selon McDowell, le fait que le contrôle de l'avion puisse être repris par un pilote implique non seulement que ce pilote soit en permanence présent dans le cockpit, mais en plus qu'il ait toujours un œil, si distrait soit-il, sur les indicateurs du tableau de bord. L'information captée par les senseurs de l'avion aurait donc deux fonctions : elle solliciterait d'une part une réponse directe du pilotage automatique de l'appareil, et serait *en même temps* immédiatement interprétable par le pilote qui, même dans un état déplorable d'inattention, serait toujours *dans une certaine mesure* disposé à réagir à, par exemple, une baisse inquiétante de la pression atmosphérique.

⁷⁰ *Id.*, *ibid.*

À l'opposé, Dreyfus affirme que lorsqu'il n'y a pas de pilotage manuel, il n'y a aucune raison suffisamment valable de croire qu'il y a effectivement présence d'un pilote. Nous pouvons comparer sa conception de l'agent rationnel à celle d'un pilote endormi, que le système de pilotage automatique réveillerait lorsqu'il rencontre une situation à laquelle il n'est pas programmé pour répondre.

Ce qui diffère dans les deux approches, dans notre exemple, c'est le rôle que joue le pilote dans le déroulement du vol. Selon l'approche de McDowell, le pilote de l'avion est véritablement « aux commandes ». Si l'avion s'écrase, on lui attribuera à juste titre la responsabilité; si le trajet se déroule sans encombres, il méritera les applaudissements des passagers – et ce même s'il n'a jamais pris manuellement le contrôle de l'appareil. Selon l'approche de Dreyfus, le pilote n'a été sollicité qu'à quelques brefs moments durant le vol, si ce n'est jamais (ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas accès aux données enregistrées par l'avion). Dans cette perspective, il faut absolument distinguer l'avion du pilote. C'est dans le cadre de ces questions concernant le rapport de l'*ego* à son corps et à son expérience perceptuelle (rapport illustré ici par celui du pilote à l'avion et aux données du tableau de bord) que Dreyfus fera intervenir la phénoménologie merleau-pontienne.

2.7 Dreyfus, McDowell et la phénoménologie merleau-pontienne

2.7.1 McDowell face à la critique merleau-pontienne de l'omniprésence du jugement dans la perception

Merleau-Ponty décrivait la thèse intellectualiste comme stipulant essentiellement que « Le jugement est partout où n'est pas la pure sensation, c'est-à-dire partout⁷¹ », et Dreyfus s'empresse, dans son Adresse Présidentielle, d'interpréter cette description comme étant applicable au conceptualisme de McDowell, qui présenterait l'esprit « partout où le pur donné n'est pas, ce qui veut dire [partout].⁷² » Or il est, aux yeux de Merleau-Ponty, erroné de penser que le jugement est déjà présent dans toute perception parce qu'une telle omniprésence entrainerait l'impossibilité de « distinguer la perception vraie de la perception fautive⁷³ », ce qui interdirait définitivement au sujet l'accès à toute vérité objective via la perception. « Percevoir, [...] ce n'est [donc] pas juger, c'est saisir un sens immanent au sensible avant tout jugement.⁷⁴ » Nous traiterons plus tard de la question de savoir si les activités conceptuelles sont assimilables à des jugements; gardons pour l'instant en tête que, aux yeux de Dreyfus, en affirmant que l'esprit est partout dans la perception, McDowell commettrait une erreur très proche de celle des intellectualistes : il déposséderait les sensations de leur valeur – et, réciproquement, la perception de son objet.

⁷¹ MERLEAU-PONTY, Maurice. *Phénoménologie de la perception*, *Op. cit.* p. 43.

⁷² DREYFUS, Hubert. « APA Pacific Division Presidential Address 2005: Overcoming the Myth of the Mental: How Philosophers Can Profit from the Phenomenology of Everyday Expertise », *Op. cit.* p. 7.

⁷³ MERLEAU-PONTY, *Op. cit.*, p. 44.

⁷⁴ *Id.*, *Ibid.*

2.7.2 « Se fondre » dans le corps : perception et action

Pour accentuer le rapprochement de sa distinction esprit-monde et de la distinction merleau-pontienne entre jugement-perception, Dreyfus cite un autre passage de la *Phénoménologie de la perception* :

Dans la perception, nous ne pensons pas l'objet et nous ne nous pensons pas le pensant, nous sommes à l'objet et nous nous confondons avec ce corps qui en sait plus que nous sur le monde, sur les motifs et les moyens qu'on a d'en faire la synthèse.⁷⁵

Cette citation est devenu un objet central dans la discussion qui l'oppose à McDowell parce qu'elle spécifie que l'information structurée préexistant à l'activité de l'esprit est *située dans le corps*, que celui-ci *sait* avant que nous pensions. Une telle connaissance est présente à la fois dans la perception et dans l'action, c'est elle qui permet entre autres à notre main, écrit Dreyfus en employant un exemple de Merleau-Ponty, de prendre sans que nous en ayons conscience la forme de la poignée au moment où nous nous approchons d'une porte⁷⁶. Dreyfus étaye sa théorie en faisant valoir que des recherches ont récemment démontré qu'il était avéré que de tels mouvements corporels étaient effectivement « informés » en eux-mêmes⁷⁷. Mais pour qu'elles contredisent véritablement le conceptualisme, il faut (au moins) encore qu'elles prouvent que ces mouvements – et les contenus de la perception – sont *autonomes* par rapport à l'esprit

⁷⁵ *Id., Ibid.* p. 275-276

⁷⁶ DREYFUS, Hubert. « APA Pacific Division Presidential Address 2005: Overcoming the Myth of the Mental: How Philosophers Can Profit from the Phenomenology of Everyday Expertise » p. 12.

⁷⁷ *Id., Ibid.*

rationnel. Cette question ouvre aux discussions le domaine de l'ontologie de la perception, qui reste à ce jour un plan sur lequel les deux adversaires ont toujours été, malgré quelques concessions mineures⁷⁸, en profond désaccord.

2.7.3 Ontologie de la perception

Dans « Le retour du mythe du mental », Dreyfus compare explicitement Merleau-Ponty à McDowell sur le plan de l'ontologie. Ceux-ci auraient des conceptions radicalement différentes de ce qu'est le monde pour un sujet percevant, et celle du premier serait, au regard de ce que nous connaissons et vivons, beaucoup plus adéquate que celle du second. C'est que le fait que McDowell définisse le monde perçu comme étant toujours reçu et mis en forme grâce à des capacités conceptuelles fait de ce monde une « description » dotée d'une « structure propositionnelle ». Merleau-Ponty, à l'opposé, propose une conception du monde perçu comme ensemble de « sollicitations », immédiatement liées à nos besoins vitaux et à nos préoccupations. De ce point de vue, le monde perçu est « normatif », car il ne « dit » pas directement ce qui *est*, mais plutôt ce qu'il *faut*. Selon cette interprétation de la *Phénoménologie de la perception*, la conceptualité n'est pas inhérente à la perception, elle se construit dessus, elle en est l'*explication a posteriori*⁷⁹.

⁷⁸ McDowell concède entre autres à Dreyfus que nous faisons quotidiennement l'expérience d'automatismes conscients, mais entend démontrer que ce fait n'entre pas en contradiction avec la thèse conceptualiste. (MCDOWELL, « Respond to Dreyfus », *Op. cit.* p. 369.)

⁷⁹ MERLEAU-PONTY, *op. cit.* p. 114-172.

2.8 McDowell contre Merleau-Ponty

2.8.1 Le mythe de l'intellect désincarné

Sur la question du savoir corporel, McDowell répond directement aux propos de Merleau-Ponty relatés par Dreyfus. C'est la formulation « nous nous confondons avec ce corps⁸⁰ » qui, à son avis, pose problème. Car l'idée de « se confondre » implique une séparation presque originelle du corps et de l'esprit (ou de ce à quoi ce « nous » fait référence). Où était, en effet, le « nous » dont parle Merleau-Ponty, avant de ne faire qu'un avec « ce corps », d'en être indissociable? Et, réciproquement, qu'était « ce corps » s'il n'était pas pleinement le sujet avec lequel il est désormais confondu? Il n'y a, aux dires de McDowell, aucune réponse satisfaisante à ces questions, « une fois que j'ai séparé *moi* – la chose pensante que je suis – de *ce corps*, il est trop tard pour essayer de réparer les choses en parlant d'une fusion avec ce dernier.⁸¹ » Qui plus est, le corps dont il est question ici n'est pas le corps en tant qu'objet physique, mais bien le corps phénoménal (que Merleau-Ponty nomme aussi le « corps propre⁸² »), c'est-à-dire le corps en tant que réceptacle des phénomènes qui forment l'expérience subjective. Dans cette optique, le corps ne peut être qu'une partie intégrante du sujet.

Ce que McDowell avance ici, ce n'est pas que le corps ne possède aucun savoir, c'est que ce savoir n'est jamais totalement étranger à l'agent. Et pour que soit possible cette accessibilité – si confuse soit-elle – de l'agent à ce savoir corporel, il faut que ce dernier soit imprégné de conceptualité⁸³. Quand, par exemple, je tape sur mon clavier pour

⁸⁰ *Id. Ibid.* p. 276.

⁸¹ MCDOWELL, John. « What Myth », *op. cit.*, p. 15.

⁸² MERLEAU-PONTY, *op. cit.*, p. 107-114

⁸³ MCDOWELL, John. « Respond to Dreyfus », *op. cit.*, p. 5

écrire ces lignes, je ne dirige pas attentivement chacun de mes doigts vers la touche qu'il est censé presser, je « laisse ces déterminations à mes habitudes corporellement enracinées.⁸⁴ » En revanche, ces mouvements sont toujours intentionnels, dans tous les sens du terme. Or qu'est-ce qui pourrait faire de cette intentionnalité spécifique une intentionnalité non conceptuelle? Dans le spectre qui relie les propos que je veux tenir aux mouvements de mes doigts, et qui passe par le choix des termes à employer et les brefs questionnements sur l'orthographe des mots, où placer la « barrière de la conceptualité »?

McDowell entend ici mettre en lumière un nouveau dualisme, un dualisme qui n'est « pas exactement cartésien⁸⁵ » puisqu'il donne du corps une description personnifiante. Le savoir du corps serait en effet, dans la perspective de Dreyfus et de Merleau-Ponty, en tout point semblable au savoir de l'agent excepté sur le plan de la conceptualité, dont il serait dépourvu. Or cette personnification entraîne une aliénation du sujet puisqu'elle semble impliquer une cohabitation de deux « personnes » au sein du même corps : la personne-corps et la personne pensante. Cette désindividualisation du sujet – au sens où celui-ci n'est plus indivisible – est non seulement dangereuse anthropologiquement, mais est de plus inutile sur le plan de la description : « *Je*, dit McDowell, suis la seule [personne] nécessitée dans une description de mon activité corporelle.⁸⁶ »

⁸⁴ *Id.*, *ibid.*

⁸⁵ *Id.*, *ibid.* p. 6

⁸⁶ *Id.*, *ibid.*

2.8.2 McDowell contre l'ontologie merleau-pontienne de la perception

Les éléments de preuves apportés par Dreyfus dans son Adresse Présidentielle, à savoir la localisation des activités cérébrales correspondant à la pensée rationnelle et le temps de réaction des personnes, sont insuffisants aux yeux de McDowell. Nous avons effectivement vu que ce dernier rejette l'idée que le degré d'attention du sujet puisse être déterminant pour l'attribution de conceptualité aux actions et aux perceptions. McDowell refuse en fait par là de s'éloigner du terrain de la phénoménologie : ce qui l'intéresse n'est pas l'implémentation neurochimique des contenus de la perception mais bien la manière dont ils s'offrent au sujet; et pour étudier cette problématique, le thème du rapport subjectif au monde est presque incontournable. Comme il a été montré plus haut, Dreyfus, faisant appel à Merleau-Ponty, soutient qu'une théorie conceptualiste de la perception a des impacts ontologiques : elle fait du monde qui s'offre à nous un ensemble de faits et non de sollicitations.

McDowell répond à Dreyfus et à Merleau-Ponty en se basant sur une lecture gadamérienne d'Heidegger. Selon celle-ci, la perception de l'humain – et son *être* en général – est caractérisée par une ouverture au monde, laquelle doit être distinguée de la simple « [habitation] d'un environnement⁸⁷ ». Une telle ouverture fait *a priori* du monde une réalité, une structure qui a une vérité propre et dont la détermination ne peut être totalement attribuée au sujet. Dans cette perspective, force serait d'admettre que le monde est effectivement factuel, et le rapport qu'entretient

⁸⁷ MCDOWELL, John. « What Myth », p. 346

avec lui un sujet est « absolument et fondamentalement verbal⁸⁸ » – et donc conceptuel⁸⁹.

Mais l'ontologie de la perception proposée par McDowell ne s'arrête pas là. La thèse merleau-pontienne du monde comme ensemble d'attirances et de répulsions qui sous-tendrait tous nos faits et gestes, et le fait qu'elle est à la fois élégante intuitivement et fondée empiriquement, continuent de constituer un argument de poids contre le conceptualisme. La conception « factuelle » du monde peut-elle véritablement rivaliser avec cette thèse? À ceci, McDowell répond en formulant une version ontologique de son argument sur la double nature des contenus de la perception évoqué précédemment : si rien n'empêche que les contenus perceptuels, en tant que sollicitations, soient *aussi* imprégnés de rationalité, alors il n'y a aucune incompatibilité entre l'image propositionnelle du monde et l'image du monde comme « sollicitations ». Comme dans notre exemple de l'avion et du pilote, le monde est cet ensemble de données enregistrées par l'appareil qui à la fois appellent des réponses directes de l'avion et sont perçues par le pilote via le tableau de bord. La différence essentielle entre l'ontologie merleau-pontienne de la perception telle que rapportée par Dreyfus et celle que propose McDowell tient en ce que, dans la dernière, les « [possibilités offertes par le monde perçu] ne sont plus simplement des intrants pour les motivations naturelles animales d'un humain; elles sont maintenant des données pour sa rationalité [...]»⁹⁰ »

⁸⁸ GADAMER, Hans-Georg. *Truth and Method*, (Traduction de Joel Weinsheimer et Donald G. Marshall) New York, Crossroad, 1992. pp. 475–476. Citation dans MCDOWELL, John. « What Myth », *op. cit.*, p. 346

⁸⁹ MCDOWELL, *op. cit. Ibid.*

⁹⁰ *Id. Ibid.* p. 9

3. Partie 2 : Merleau-Ponty avec McDowell

3.1 Aperçu de la seconde partie

Dans les prochaines pages, nous montrerons de quelle manière certains commentateurs s'opposent à Dreyfus en proposant une interprétation de la phénoménologie merleau-pontienne qui la rapproche considérablement du conceptualisme, ouvrant même parfois la porte à une conciliation. Je me concentrerai pour ce faire sur les dimensions anthropologiques et épistémologiques des philosophies de McDowell et de Merleau-Ponty. Nous verrons ainsi comment les deux auteurs partagent d'une part, une certaine conception anthropocentriste de la perception et de l'action, et d'autre part, une théorie épistémologique qui attribue à la perception des propriétés rationnelles dont l'existence est manifestement incompatible avec la position non conceptualiste.

3.2 La spécificité humaine

La notion de « corps informé », qui caractérise le modèle de l'être humain proposé par Dreyfus, a pour but d'expliquer les activités et passivités courantes des personnes en évitant de tomber dans le « Mythe de l'omniprésence de l'esprit⁹¹ », lequel suppose l'existence d'une rationalité qui constituerait un rapport originel et fondamental du sujet au monde. Suivant ceci, le conceptualisme comporte, au-delà des conséquences ontologiques, cognitives et comportementales abordées plus tôt, d'importantes implications d'ordre *anthropologique* : il suggère en effet *de facto* une distinction d'*essence* entre le mode d'être de l'humain adulte et celui de l'animal ou du jeune enfant. McDowell s'accommode très bien de l'idée d'une telle spécificité humaine,

⁹¹ DREYFUS, Hubert. « The Myth of the Pervasiveness of the Mental », SHEAR, Joseph K. (Ed.) *Mind, Reason, And Being-In-The-World : The McDowell–Dreyfus Debate*, New-York, Routledge, 2013, p. 15–40.

affirmant dès *L'Esprit et le monde* que nous sommes dotés d'une *seconde nature*⁹² – qui ne serait pas simplement juxtaposée à notre nature animale mais qui l'imprènerait au point d'en rendre impossible toute séparation⁹³, et reprenant la formule de Gadamer selon laquelle notre rapport au monde est « absolument et fondamentalement verbal⁹⁴ ». Le fait que Dreyfus rejette cette conception et suggère l'idée que ce rapport est plutôt constitué d'attractions et de répulsions, de sollicitations généralement inaccessibles à notre pensée, place sa théorie dans une position nettement moins anthropocentriste puisque, sous cette description, ledit rapport n'est pas essentiellement distinguable de celui qu'entretiennent les animaux avec le même monde. Comme il a été dit plus tôt, l'ontologie de la perception employée par Dreyfus pour étayer cette thèse est ouvertement empruntée à Merleau-Ponty. Il semblerait donc tout à fait approprié de penser que ce dernier conclut, avec Dreyfus, à une conception non anthropocentriste du rapport du sujet au monde. Or un coup d'œil attentif à la *Phénoménologie de la perception* et à la *Structure du comportement* laisse croire qu'il n'en est rien, et que, sur le plan anthropologique, les théories de Merleau-Ponty sont bien plus près de celles de McDowell et de Gadamer que de celles de Dreyfus. C'est tout au moins ce que défendent Joseph C. Berendzen et Étienne Bimbenet.

⁹² MCDOWELL, J. *Mind and World*. Cambridge, Harvard University Press, 1994, p. xix-xx.

⁹³ Voir l'annexe B à la fin du chapitre.

⁹⁴ GADAMER, Hans-Georg. *Truth and Method*, (Traduction de Joel Weinsheimer et Donald G. Marshall) New York, Crossroad, 1992. pp. 475–476. Citation dans MCDOWELL, John. « What Myth », p. 346

3.3 La seconde nature chez McDowell et Merleau-Ponty : le langage et le travail

On ne perçoit une large divergence [entre les propos de McDowell et ceux de Merleau-Ponty concernant la perception] que lorsque l'on sous-estime le rationalisme de Merleau-Ponty et que l'on surestime celui de McDowell.⁹⁵

3.3.1 McDowell et le langage

Une question qui a jusqu'à présent été écartée des discussions est celle de l'origine de la permanence et de l'omniprésence chez le sujet de la rationalité en jeu dans le modèle conceptualiste. D'où provient en effet le fait que cette rationalité imprègne aussi décisivement la totalité du rapport sujet-monde? Pourquoi un animal rationnel n'est-il pas simplement un être *capable* d'opérations conceptuelles mais bien un être dont toutes les actions et perceptions sont *essentiellement* différentes de celles des autres animaux? Car si la théorie du sujet que propose McDowell évite élégamment le problème du moment de l'émergence de l'activité conceptuelle au sein de la cognition, il faut encore qu'elle explique pourquoi des formes vivantes originairement dénuées de rationalité – comme le sont les animaux non humains et, dans une certaine mesure, les très jeunes enfants – se transforment dans leur essence même pour devenir *toujours* rationnelles⁹⁶.

L'explication que fournit McDowell de ces phénomènes est de type socioculturel : la spécificité de l'humain tirerait selon lui son origine de la détermination première et incessante qu'il reçoit de la société qui, à travers le langage et les institutions qui le

⁹⁵ BERENDZEN, Joseph C. « Coping With Conceptualism? On Merleau-Ponty and McDowell », *Philosophy Today*, Vol. 53, No. 2, Été 2009, p. 166.

⁹⁶ MCDOWELL, J. *Mind and World*. Cambridge, Harvard University Press, 1994, p. 123

supportent, le modèle comme constituant d'un monde culturel⁹⁷. D'un point de vue historique, l'avènement de celui-ci serait le produit de l'actualisation d'un potentiel linguistique, qui aurait lui-même été développé chez nos ancêtres au cours de l'évolution⁹⁸. Ce serait donc l'émergence de « réalités institutionnelles », pour reprendre le terme de John Searle⁹⁹, qui modifierait structurellement le rapport de l'animal au monde qu'il habite et le transformerait en rapport d'un sujet à un monde « devant lui », « vers lequel il est orienté ».

Cette explication n'est certes pas satisfaisante : elle semble n'être que la réponse tautologique à l'exigence d'une conciliation entre l'évolutionnisme et l'existence d'une rationalité naturelle chez l'humain¹⁰⁰. Elle rend toutefois possible l'esquisse d'une théorie des fondements culturels de la seconde nature, théorie selon laquelle le rapport au monde de tout être humain est irrémédiablement bouleversé dès lors que le sujet participe à un langage solidement instauré. « En étant initié au langage, l'être humain entre dans quelque chose qui incarne déjà les liens rationnels présupposés entre les concepts, lesquels sont à leur tour [les constituants présupposés] de l'aménagement de l'espace des raisons [...]»¹⁰¹ » Ce langage initial, affirme McDowell, constitue « la première incarnation de l'esprit [« *mindedness* »], de la possibilité d'une orientation vers le monde¹⁰² », et son impact serait tellement crucial chez les individus que, tel le fruit

⁹⁷ *Id.*, *ibid.*, p. 168.

⁹⁸ *Id.*, *ibid.*, p. 123.

⁹⁹ SEARLE, J. *The Construction of Social Reality*, New York, Free Press, 1995; traduction française: *La Construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard, 1998.

¹⁰⁰ MCDOWELL, J. *op. cit.*, p. 123

¹⁰¹ *Id.*, *ibid.*, p. 125

¹⁰² *Ibid.*

défendu, il les déracinerait de leur naïveté originelle avec une violence décisive qui interdirait tout retour au stade animal.

3.3.2 Merleau-Ponty et le langage

Joseph C. Berendzen remarque, dans son article « S'adapter avec le non-conceptualisme¹⁰³ », que, sur ce point, les propos de Merleau-Ponty pourraient être beaucoup plus proches de ceux de McDowell que ne le laisse entendre Dreyfus. Sa lecture de la *Structure du comportement*¹⁰⁴ et de la *Phénoménologie de la perception* révèle en effet que l'idée conceptualiste d'une influence déterminante du langage et de la culture sur la perception et l'action humaine est fortement présente dans les écrits du philosophe français. Or un tel rapprochement entre les deux penseurs pourrait permettre une reconsidération de l'interprétation non conceptualiste de la phénoménologie merleau-pontienne.

Tout d'abord, explique Berendzen, le jeune enfant est pour Merleau-Ponty – comme pour McDowell – doté d'un potentiel linguistique qui s'actualise au cours de son développement¹⁰⁵. Jusqu'ici, rien n'entre à proprement parler en contradiction avec les thèses de Dreyfus. Mais dès lors que l'on s'attarde aux modalités de cette actualisation, les similarités entre la phénoménologie merleau-pontienne et le conceptualisme de McDowell deviennent frappantes : Merleau-Ponty défend en effet l'idée que « [p]our ceux d'entre nous qui, depuis la naissance, "baignons" dans le langage, l'expérience est

¹⁰³ BERENDZEN, J. C. *op. cit.*, p. 168-169

¹⁰⁴ MERLEAU-PONTY, Maurice. *Structure du comportement*, *Op. cit.*

¹⁰⁵ BERENDZEN, *op. cit.*, p. 168

transformée, et amenée à un autre ordre.¹⁰⁶ » Cet ordre, c'est l' « ordre humain¹⁰⁷ », notion centrale dans la *Structure du comportement* : il caractérise une manière d'habiter le monde qui nous distingue des animaux non rationnels. Ainsi, Merleau-Ponty réaffirme « qu'il ne faut pas "oublier le rôle que joue le langage dans la constitution du monde perçu"¹⁰⁸ », et qu'

[i]l est impossible de superposer chez l'homme une première couche de comportements que l'on appellerait « naturels » et un monde culturel ou spirituel fabriqué. Tout est fabriqué et tout est naturel chez l'homme, comme on voudra dire, il n'est pas un mot, pas une conduite qui ne doive quelque chose à l'être simplement biologique.¹⁰⁹

L'anthropocentrisme de McDowell semble donc être, n'en déplaise à Dreyfus, dangereusement près, mais pour pouvoir rejeter la lecture non conceptualiste de Merleau-Ponty, il nous faut encore voir comment ce dernier décrit cette transformation de l'expérience par le langage sur les plans de l'action et de la perception.

3.3.3 Merleau-Ponty sur l'action humaine

Il faut avant tout noter que Merleau-Ponty substitue explicitement au terme d'« action » celui de « travail », « qui désigne l'ensemble des activités par lesquelles l'homme transforme la nature physique et vivante.¹¹⁰ » Cette précaution terminologique sert à

¹⁰⁶ *Id., Ibid.*

¹⁰⁷ MERLEAU-PONTY, *Op. cit.*, p. 139

¹⁰⁸ BERENDZEN, *op. cit.*, p. 168

¹⁰⁹ MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception, Op. cit.*, p. 220-221.

¹¹⁰ *Id., Ibid.*, p. 176

imposer une certaine distance entre l'action humaine et l'action animale sur le plan de leur contenu¹¹¹, de leur signification. Est donc ici prise une position résolument matérialiste (pour ne pas dire marxiste) qui stipule que l'activité humaine n'est pas réductible à l'activité animale, laquelle consiste en des réponses directes à des sollicitations en fonction de besoins immédiats, mais doit plutôt être comprise comme *production d'une réalité*. On objectera sans doute qu'il est difficile de concevoir comment s'exprime cette différence dans la pratique : les castors ne *produisent-ils* pas des barrages? Et les oiseaux des nids? Ces actions ne sont-elles pas définitivement des « *transformations* » de la nature? Pour Merleau-Ponty, la limite est franchie dès lors qu'un animal est en mesure de construire « des instruments qui serviraient seulement à en préparer d'autres.¹¹² » Quand cette situation se présente, affirme-t-il, c'est que l'objet est, aux yeux des sujets, doté d'une certaine permanence : il est perçu comme conservant son « en-soi »; sa fonction change, mais pas sa nature. C'est en fait précisément parce que celle-ci demeure inchangée qu'il peut varier aussi largement dans ses fonctionnalités : il présente désormais un ensemble de potentialités toutes subsumées sous une même substance¹¹³.

Cette spécificité du rapport qu'entretient l'humain avec le monde est presque identique à celle qui est présentée par McDowell dans la discussion qui l'oppose à Dreyfus. Lorsque, dans l'exemple du marcheur qui attrape un frisbee, le conceptualiste affirme que le sujet « réalise un concept¹¹⁴ », il semble s'accorder avec la conception merleau-pontienne de l'action comme « travail » : c'est-à-dire comme activité qui relève de la

¹¹¹ *Id., Ibid.*

¹¹² MERLEAU-PONTY, *Op. cit.*, p. 90

¹¹³ *Id., Ibid.*, p. 190

¹¹⁴ MCDOWELL, John. « Response to Dreyfus », *op. cit.*, p. 369.

transformation d'une réalité. Dès lors que l'on décrit l'activité humaine en ces termes, la primordialité du langage devient manifeste parce que le rapport au monde de l'humain est, dans cette optique, définitivement syntaxique : il a, d'une certaine manière, affaire à des substantifs auxquels peuvent être attribués des prédicats.

L'analogie peut bien sûr paraître poussée (et, en toute bonne foi, elle l'est : il est évident que les instruments du travail humain ne sont pas réductibles à des éléments propositionnels et que le travail est chargé d'un sens qui ne saurait être pleinement exprimables par des énoncés). Il n'en demeure pas moins que le rapport au monde via le travail, tel que décrit par Merleau-Ponty, partage une structure particulière avec le langage, une structure qui nécessite l'existence d'éléments réutilisables qui conservent une certaine identité lors de leurs utilisation, une structure qui implique d'emblée une distinction d'essence entre le sujet qui exprime et ce qui est exprimé. Il nous reste maintenant à voir si cette structure peut être identifiée à ce que McDowell nomme la « conceptualité ».

3.4 L'attitude catégoriale

Étienne Bimbenet, dans l'article « Merleau-Ponty et la querelle des contenus conceptuels de la perception¹¹⁵ », relève également que, sur le plan anthropologique, les théories de McDowell et de Merleau-Ponty sont bien plus conciliables que ne le laisse croire le débat d'*Inquiry*. Il cite d'ailleurs ce passage on ne peut plus parlant de la *Structure du comportement* : « On ne peut [...] pas parler du corps et de la vie en général,

¹¹⁵ BIMBENET, Étienne. « Merleau-Ponty et la querelle des contenus conceptuels de la perception », *Rue Descartes*, 2010/4 numéro 70, p. 4-23.

mais seulement du corps animal et de la vie animale, du corps humain et de la vie humaine.¹¹⁶ »

Le fait que, comme nous venons de le voir, le rapport *pratique* que l'humain entretient avec le monde soit caractérisé par une *objectivation* des moyens matériels qu'il emploie pour parvenir à ses fins, est, selon Bimbenet, expliqué dans l'œuvre de Merleau-Ponty par une spécificité humaine plus primordiale : l'« *attitude catégoriale*¹¹⁷ ». Celle-ci est définie comme étant « l'attitude humaine fondamentale, qui sublime en nous le sens des conduites vitales et leur confère un sens neuf.¹¹⁸ » Il est ici important de faire un bref détour par les premières pages de la *Structure du comportement* pour bien comprendre ce qui est en jeu. Merleau-Ponty y démontre qu'il n'est pas possible de prévoir une réponse animale à un ensemble de stimuli si ceux-ci ne sont considérés qu'individuellement. Il n'y a en effet pas de rapport immédiat entre un stimulus isolé et une réponse (ou une « partie » de réponse) comportementale. En revanche, lorsque l'on s'attarde à la *forme* que les stimuli constituent, on peut plus aisément prévoir la réponse qui sera fournie¹¹⁹. L'attitude biologique fait donc en un certain sens « disparaître » les correspondances causales point-à-point – que nous considérons pourtant, d'un point de vue scientifique, comme antérieures et plus fondamentales que toute vie – pour octroyer l'ultime priorité à la *forme* du perçu et de l'action. Or ce pas qui est franchi entre le niveau physique et le niveau biologique est du même type que celui qui doit être fait entre l'ordre vital et l'ordre humain, entre l'attitude biologique et l'attitude catégoriale. Ainsi, lorsque Bimbenet écrit que l'attitude catégoriale, chez Merleau-Ponty, « sublime

¹¹⁶ MERLEAU-PONTY, M. *op. cit.*, cité par BIMBENET, *op. cit.*, p. 11.

¹¹⁷ BIMBENET, É. *op. cit.*, *ibid.*

¹¹⁸ *Id.*, *ibid.*

¹¹⁹ MERLEAU-PONTY, M. *op. cit.*, p. 5-54

en nous le sens des conduites vitales », il affirme que ces conduites perdent leur primauté dans la constitution du rapport du sujet à son environnement et se *subordonnent* à la « fonction symbolique¹²⁰ » de la perception et de l'action – tout comme les stimuli pris isolément sont subordonnés à la forme dans l'attitude animale. Mais n'est-ce pas précisément ce qui est sous-entendu par McDowell lorsqu'il écrit que tout contenu perceptuel peut être désigné par un concept, quand bien même celui-ci ne serait que la forme démonstrative « ce contenu perceptuel¹²¹ »? Car, quand on y regarde de plus près, cette affirmation n'est que la reformulation de la théorie merleau-pontienne telle que présentée par Bimbenet, selon laquelle tout contenu est, dans l'ordre humain, destiné à être perçu à travers une lentille symbolique, à ne pouvoir parvenir au sujet que par son *potentiel symbolique*. De ce point de vue, l'expérience humaine est distinguable dans ses fondements mêmes de l'expérience animale, et force est d'admettre que Dreyfus accorde une place trop importante au vitalisme de Merleau-Ponty lorsqu'il oppose les propos de ce dernier à ceux de McDowell.

3.5 Merleau-Ponty et McDowell sur l'épistémologie

3.6 L'attitude catégoriale (suite)

L'un des éléments centraux de la philosophie de McDowell est le statut épistémologique de la perception. Répétons que celle-ci, selon le modèle conceptualiste, doit être imprégnée de conceptualité, sans quoi elle ne saurait constituer un fondement pour la

¹²⁰ Le terme est utilisé par Bimbenet comme un synonyme d' « attitude catégoriale ». BIMBENET, É. *op. cit.*, p. 11.

¹²¹ MCDOWELL, J. *Mind and World*, *op. cit.*, p. 57. Une version sensiblement différente de cet argument est formulée dans MCDOWELL, J. « What Myth », *op. cit.*, p. 342.

connaissance¹²². L'opposition non conceptualiste est quant à elle tout entière basée sur l'idée que les capacités conceptuelles ne sont sollicitées que lors d'activités cognitives dites « de plus haut niveau »¹²³, et c'est très certainement ce que Dreyfus a en tête lorsqu'il affirme qu'un coup joué lors d'une partie d'échec « vitesse lumière » n'a rien de rationnel. Dans le débat étudié, tout indique que Merleau-Ponty, lorsqu'il refuse de voir du jugement partout et lorsqu'il affirme que le sujet « ne pense pas » l'objet quand il le contemple¹²⁴, se positionne contre l'idée d'une telle conceptualité inhérente à la perception. Bimbenet remarque néanmoins que la théorie adverse – celle d'une certaine absence ou rareté de la conceptualité dans la perception – est rigoureusement déconstruite dans la *Phénoménologie de la perception*. Dans un passage du chapitre « La spatialité du corps propre », il est effectivement fait mention du comportement d'un aphasique (« le fameux aphasique de Gelb et Goldstein¹²⁵ ») qui n'est capable de comprendre des analogies comme celle de l'œil et de l'oreille que par le recours à un « moyen terme¹²⁶ » – en l'occurrence, le fait qu'ils sont tous deux des organes de sens. Du point de vue des psychologues, un tel détour est sans contredit symptomatique d'une incapacité pathologique, et il va de soi que, chez le « normal¹²⁷ », « l'œil et l'oreille sont d'emblée saisis selon l'analogie de leur fonction [...]»¹²⁸ » Ce qui est problématique ici, c'est que la relation entre les deux organes est présentée comme devant

¹²² MCDOWELL, J. *Mind and World*, *op. cit.*, p. 46-65

¹²³ BERMUDEZ, José Luis. « What is at stake in the Debate on Nonconceptual Content? », *Philosophical Perspectives*, 21, *Philosophy of Mind*, 2007.

¹²⁴ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 44.

¹²⁵ BIMBEBENT, É. *Op. cit.*, p. 15.

¹²⁶ *Id.*, *ibid.*, p. 149.

¹²⁷ Le terme est de Merleau-Ponty, il est utilisé pour désigner le sujet qui n'est pas « malade ».

¹²⁸ MERLEAU-PONTY, M. *Op. cit.*, *ibid.*, p. 149. (L'italique est de l'étudiant)

« normalement » être conceptuelle – au sens où les deux objets tombent sous l’extension du concept « organe de sens » – *avant même d’être pensée*, le recours à la pensée n’étant nécessaire, pour ce cas, que chez l’aphasique.

Pour Bimbenet, cette modalité de la perception humaine¹²⁹ implique la primordialité d’une forme de rationalité dans le rapport du sujet au monde¹³⁰. Cette rationalité doit cependant être distinguée de l’*ego* : l’œil et l’oreille sont, dans l’expérience, liés par leur fonction avant d’être *pensés* comme tels. Mais ceci n’est en rien incompatible avec les propos de McDowell, qui affirme que l’activité conceptuelle est d’une toute autre nature que l’activité « réfléchie » et qui soutient que même une action injustifiée et à peine consciente est empreinte de conceptualité, pour peu qu’elle soit réalisée par un agent humain. Ce que nous dit McDowell, rappelons-le, c’est que toute action ou perception humaine est empreinte de conceptualité ou empreinte d’esprit (le second terme semblant être utilisé moins comme synonyme que comme spécification de l’acception que doit avoir le premier). Au sujet de la conceptualité, la position de Merleau-Ponty n’apparaît pas évidente – comme en témoignent les dernières pages. Quant à la question de l’esprit et de sa séparabilité de l’*ego*, les interprétations de la *Phénoménologie de la perception* semblent avoir besoin de moins de nuance, et Bimbenet écrit ainsi que chez Merleau-Ponty, « à même le sentir, dans notre expérience même des choses et non pas

¹²⁹ Nous nous permettons de souligner ici deux des conséquences problématiques de cet exemple : d’une part si la présence de l’attitude catégoriale à même le sentir constitue effectivement la spécificité humaine, l’aphasique de Goldstein devrait en toute logique être dépourvu d’humanité; par ailleurs, ce malade est la preuve même qu’une activité conceptuelle de haut niveau peut être effectuée par humain *sans* que ne soit effectuée de subsomption catégoriale au niveau de la perception, ce qui pourrait être une falsification du modèle anthropologique merleau-pontien.

¹³⁰ Bimbenet utilise le terme « Privilège de la Raison », BIMBENET, É. *Op. cit.*, p. 16

de manière explicite, l'esprit continue de faire son œuvre.¹³¹ » C'est, vraisemblablement, cette conclusion qu'il faudrait tirer de l'expérience de Goldstein.

Ce que nous avons vu dans cette partie indique tout au moins que Merleau-Ponty n'accorde pas à la conscience l'exclusivité de l'esprit et ne réduit pas la perception humaine à une forme comportementale animale imperméable à toute rationalité. Il ne nous reste maintenant qu'un aspect épistémologique à étudier : celui de la *valeur épistémique* qu'accordent les deux philosophes à la perception en tant que garantie de la réalité.

3.7 La transparence de l'esprit

Nous avons vu dans la première partie de ce chapitre que l'une des principales utilisations que fait Dreyfus de la *Phénoménologie de la perception* est l'application au conceptualisme des critiques que Merleau-Ponty adresse à l'intellectualisme. Il est ainsi écrit dans l'« Adresse Présidentielle » que la position de McDowell présente l'esprit « partout où le pur donné n'est pas, ce qui veut dire [partout]¹³² », et que cette conception est presque identique à celle des intellectualistes, aux yeux de qui, pour reprendre les mots de Merleau-Ponty, « le jugement est partout où n'est pas la pure sensation, c'est-à-dire partout¹³³ ». Sur ce plan, la position de Merleau-Ponty est sans ambiguïté : attribuer au jugement la primauté dans l'expérience perceptuelle interdirait toute distinction entre une perception fautive et une perception vraie, entre une illusion et une

¹³¹ *Id., ibid.*

¹³² DREYFUS, Hubert. « APA Pacific Division Presidential Address 2005: Overcoming the Myth of the Mental: How Philosophers Can Profit from the Phenomenology of Everyday Expertise », *Op. cit.*, p. 8-9.

¹³³ ¹³³ MERLEAU-PONTY, Maurice. *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.* p. 43.

expérience du réel¹³⁴. Mais, encore une fois, cette prémisse entre-t-elle véritablement en conflit avec le conceptualisme? Car lorsque Dreyfus affirme que la critique de l'intellectualisme formulée dans la *Phénoménologie de la perception* est applicable à la théorie de McDowell, il insinue en même temps que l'*esprit* dont parle ce dernier est réductible au « jugement » des intellectualistes. Or, selon Rasmus Thybo Jensen, plusieurs écrits de McDowell indiquent au contraire que la notion d'*esprit* en jeu dans la thèse conceptualiste est non seulement irréductible au jugement, mais aussi très proche, dans ce qu'elle présente comme mode d'accès à la connaissance, de ce qui est proposé par Merleau-Ponty.

Jensen défend en effet l'idée que McDowell et Merleau-Ponty partagent une attitude critique à l'égard des conceptions d'influence cartésienne de l'esprit comme « *transparent*¹³⁵ », c'est-à-dire comme ayant un accès direct à la totalité de ses propres contenus. Selon la conception « transparentiste » de l'esprit, tout ce qui est perçu par l'esprit existe indéniablement au moins à titre de perception et peut être connu de l'esprit percevant de manière indubitable. Ainsi, exemplifie Jensen,

[c]haque fois que je vois qu'il y a un cube rose en face de moi, il n'est pas seulement vrai qu'il y a un cube rose en face de moi, il y a un autre fait à propos de la façon dont les choses se présentent à moi, en l'occurrence le fait qu'il me semble qu'il y a un cube rose en face de moi.¹³⁶

Or McDowell, dans *L'Esprit et le Monde*, formule plusieurs inquiétudes à l'égard de cette théorie et des conséquences qui pourraient en découler. L'une de ces conséquences est

¹³⁴ JENSEN, Rasmus Thybo « Merleau-Ponty and McDowell on the Transparency of the Mind », *International Journal of Philosophical Studies*, 21:3, 470-492, p. 480-483

¹³⁵ *Id.*, *ibid.*, p. 470-472

¹³⁶ *ibid.*, p. 471

l'acceptation théorique du « modèle du plus haut facteur commun¹³⁷ », modèle selon lequel, écrit Jensen, « la plus haute valeur épistémique d'une apparence perceptuelle impliquée par [une expérience authentique (c'est-à-dire correspondant à la "réalité") est] déterminée par la plus haute valeur épistémique qu'elle peut partager avec une simple apparence [...]»¹³⁸ » En d'autres termes, ce modèle confère aux illusions et aux perceptions adéquates la même valeur épistémique, la même garantie d'authenticité. McDowell rejette cette conclusion, qui entrainerait un scepticisme trop violent, et propose à la place un modèle dit *disjonctiviste*¹³⁹ de la perception. Selon le disjonctivisme, un contenu perceptuel peut évidemment être une simple apparence ou une expérience vraie, mais ces alternatives ne sont pas épistémiquement de même valeur¹⁴⁰. Il est donc nécessaire, dit McDowell, de conserver l'idée intuitive d'un « support objectif¹⁴¹ » de l'expérience pour que demeure la possibilité de se « tromper »; il faut, en définitive, que les expériences présentant cette caractéristique de constituer un accès aux faits soit comprises comme « appartenant à la classe distincte de l'épistémologie¹⁴² » et que les illusions et les hallucinations soient par définition exclues de cette classe. Dans cette perspective, il est manifeste que la valeur épistémique d'un contenu perceptuel n'est pas totalement déterminée par le jugement. Cette valeur n'est en effet attribuable qu'en fonction des aspects d'une réalité objective qui n'est jamais pleinement subordonnée à l'esprit.

¹³⁷ Sur le « Plus haut facteur commun », voir FISH, William, *Philosophy of Perception : a Contemporary Introduction*, New-York, Routledge, 2010, p. 14-16.

¹³⁸ JENSEN, R.T. *Op. cit.*, p. 473

¹³⁹ FISH, William, *Philosophy of perception : a contemporary introduction*, *op. cit.*, p. 87-110

¹⁴⁰ *Id. Ibid.*, p. 477

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 478

¹⁴² *Ibid.*

Par cette préoccupation, McDowell fait preuve non seulement d'un fondationnalisme étonnant au regard de ce qui lui est reproché, mais aussi d'une prudence particulièrement critique par rapport à l'intellectualisme. Il rejoint pour ainsi dire la position que prend Merleau-Ponty lorsqu'il écrit qu'il est fallacieux de considérer la qualité comme « un élément de la conscience, alors qu'elle est objet pour la conscience¹⁴³ ». Refuser que les hallucinations et les illusions soient sur le même plan épistémologique que les perceptions authentiques, c'est refuser l'idée que les contenus de la perception appartiennent au domaine clos de la subjectivité. Car la subjectivité n'est, ni pour McDowell, ni pour Merleau-Ponty, un domaine clos; elle est une ouverture; et pour pouvoir nous tromper sur les objets perçus, il est impératif qu'ils ne nous appartiennent pas totalement. L'omniprésence de la conceptualité, aux yeux de McDowell, ne relève donc pas de l'existence d'un univers de la logique fermé qui contiendrait en lui-même l'intégralité de l'expérience humaine, mais plutôt d'une structure de la subjectivité qui imposerait à ce monde logique d'être à tout moment ouvert sur le monde, sur une réalité qui lui échappe tout en lui étant toujours nécessaire.

4. Conclusion

Si deux lectures merleau-pontiennes aussi diamétralement opposées du débat McDowell-Dreyfus sont possibles, ce n'est pas seulement parce que Merleau-Ponty réaffirme sans cesse l'ambivalence de sa position par rapport aux empiristes et aux intellectualistes, c'est aussi parce que la définition que fournit McDowell de « capacités conceptuelles » n'est pas particulièrement rigoureuse. Dans *L'Esprit et le monde*, il écrit tantôt qu'elles sont des dispositions du sujet actualisées dès la perception, ce qui en ferait presque des entités dont l'existence pourrait être prouvée empiriquement, tantôt

¹⁴³ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p. 11

qu'elles sont des éléments théoriques qui permettraient de régler une incohérence inhérente aux modèles fondationnalistes, et, de ce point de vue, elles ne serviraient qu'à rendre plus élégante une métaphysique du sujet. Dans la discussion avec Dreyfus, il retourne sur ce plan de la métaphysique du sujet mais en affirmant cette fois que la permanence des capacités conceptuelles évite de dédoubler les descriptions des activités et des passivités subjectives (le « je » doit être suffisant pour ces descriptions). Du point de vue la philosophie de l'action, l'existence de telles capacités prend une pertinence *juridique* : elle garantit que le sujet est responsable de ses actions, qu'elles soient ou non délibérées.

À la fin du débat publié dans *Inquiry*, Dreyfus reproche à McDowell la non-falsifiabilité de sa théorie, et, effectivement, McDowell, contrairement à Merleau-Ponty, ne fournit pas véritablement de critères qui permettraient d'établir si oui ou non son modèle explique adéquatement la perception humaine. Pour ces raisons, le conceptualisme conserve, tel qu'il est présenté dans le débat, une apparence de déracinement excessif relativement à l'expérience vécue quotidiennement et aux résultats de recherches empiriques. Bien que surestimé par Dreyfus, le vitalisme de Merleau-Ponty pallie ce problème en réitérant l'importance de distinguer la pensée de l'*ego* de l'expérience perceptuelle immédiate, quand bien même celle-ci présente toujours la caractéristique d'objectiver d'emblée ce qu'elle attrape, qu'elle appréhende.

Ceci n'empêche néanmoins en rien à la thèse conceptualiste de faire preuve d'une pertinence critique particulièrement forte par rapport à la fois aux théories biologisantes de la perception et à celles atomistes ou computationnelles de l'esprit rationnel. Ce que Merleau-Ponty nous apprend à cet égard, c'est que les inquiétudes qui motivent les attaques de McDowell à l'endroit du non-conceptualisme sont sous-tendues par une préoccupation phénoménologique nécessaire, par le besoin philosophique de réaffirmer la singularité de notre rapport au monde. C'est, en définitive, que pour McDowell, toute

explication de la subjectivité qui n'est pas étayée par l'idée qu'à chaque instant de notre vie nous sommes confrontés à une étrangeté qui *demande* à être connue passe tout bonnement à côté de la subjectivité.

CHAPITRE II

1. Introduction

Nous entendons, dans les prochaines pages, tracer un schéma de l'opposition empiriste-intellectualiste telle qu'analysée par Merleau-Ponty afin d'établir dans quelle mesure cette analyse peut être transposée au débat sur la conceptualité des contenus de la perception. Mais il serait de mise de nous demander si une lecture merleau-pontienne des enjeux contemporains est véritablement pertinente. Car il faut garder à l'esprit que les cinq décennies qui ont séparé la publication de la *Phénoménologie de la perception* de celle de *L'Esprit et le monde* ont été marquées par bon nombre d'avancées considérables en sciences cognitives qui ont rendu obsolètes de nombreux « problèmes »¹⁴⁴ sur lesquels se penchait Merleau-Ponty; et, comme le souligne Carnam, les attaques merleau-pontiennes contre l'intellectualisme semblent « échouer [...] à anticiper la révolution cognitiviste en linguistique et en psychologie qui a pris place après sa mort en 1961.¹⁴⁵ »

Il n'en reste pas moins que le problème central auquel s'attarde la *Phénoménologie de la perception*, à savoir l'attitude de la conscience par rapport à elle-même, demeure, et que la conscience pensante et la conscience pensée, bien qu'elles puissent être

¹⁴⁴ DORFMAN, Eran. *Réapprendre à voir le monde: Merleau-Ponty face au miroir lacanien*, Paris, Springer. P. 45

¹⁴⁵ CARNAM, Taylor. «Sensation, Judgement, and the Phenomenal Field », *Merleau-Ponty: a Cambridge Companion* Cambridge, Cambridge University Press, 2008. p. 50

comprises comme deux aspects d'une même entité (qui n'est rien d'autre que la conscience pensée), ne peuvent *coïncider* dans l'expérience – ne serait-ce qu'en raison d'une incapacité structurale. En ce sens, les catégories larges d'« empirisme » et d'« intellectualisme » sont encore adéquates pour décrire des attitudes philosophiques : la première désignant celle qui conçoit la conscience comme un objet, et la seconde celle qui la traite comme le pôle auquel se rattachent les objets, comme « ce lieu hors du monde que le philosophe empiriste [sous-entend] et où il se [place] tacitement pour décrire l'événement de la perception.¹⁴⁶ » Nous sommes donc en droit de dire, avec Dorfman, que

chaque époque a son propre « empirisme » et son propre « intellectualisme », les deux ne relevant pas d'une simple mode intellectuelle, mais bien de la tendance naturelle qu'a la conscience même à se bloquer dans un monde « clos et complet », dans un monde où elle s'oublie elle-même et devient statique, presque objet.¹⁴⁷

C'est donc dans cette optique que nous comptons confronter les propos de Merleau-Ponty au débat contemporain, c'est-à-dire dans une perspective critique qui relève prudemment les présupposés objectivistes des théories de la conscience et qui préconise une conception de la perception comme *expérience* plutôt que comme *événement*.

¹⁴⁶ MERELAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 240

¹⁴⁷ DORFMAN, *Op. cit.* pp. 45-46

2. Première partie : Merleau-Ponty, critique de l'empirisme et de l'intellectualisme

2.1 Merleau-Ponty et l'empirisme

Lorsque Merleau-Ponty s'attaque à l'empirisme, ce n'est pas simplement, comme le laisserait croire une lecture hâtive de la *Structure du comportement*, pour réintroduire un certain innéisme, irréductible à l'associationnisme, dans la conception du sujet. C'est aussi et avant tout pour remettre en question l'idée primordiale sous-tendant l'empirisme – celle-là même exprimée par la formule consacrée « toute connaissance provient de l'expérience » – en déconstruisant la notion d'expérience et en montrant, dès les premières pages de la *Phénoménologie de la perception*, qu'elle implique elle-même toujours une forme de connaissance. Ce qu'entreprend Merleau-Ponty, par cette critique, c'est de démontrer que l'intuition philosophique d'une relation pyramidale entre savoir et expérience, où la dernière *fonde* le premier et où le premier *synthétise* les éléments de la dernière contient des contradictions manifestes. C'est donc selon cet angle que les enjeux du débat opposant McDowell aux non-conceptualistes devront être abordés.

Pour comprendre l'apport critique de Merleau-Ponty dans cette optique, il nous faudra dans un premier temps examiner comment la *Gestalttheorie*¹⁴⁸ a opéré un renversement dans des préjugés associationnistes. Nous devons ensuite voir comment le phénoménologue a dépassé ce renversement en extrapolant la *Gestalttheorie* sur les plans *sémantique* et *ontologique*.

¹⁴⁸ GURWITSCH, A. *Développement historique de la Gestalt-Psychologie*, 1935, Paris, Thalès, p. 167-176

2.2 Gestaltpsychologie et préjugés associationnistes

C'est dans la *Structure du comportement* que l'importance de la *Gestaltpsychologie* est pour la première fois soulignée par Merleau-Ponty. Elle y est présentée comme un mode d'explication de l'attitude vivante plus adéquat que l'associationnisme parce qu'elle substitue à la correspondance stimulus-réponse proposée par ce dernier pour rendre compte des comportements animaux une correspondance *forme*-réponse qui enlève au stimulus sa primauté et ne le rend déterminant qu'*en tant* qu'il participe à une forme. C'est en vertu de ce principe, que Merleau-Ponty emprunte à Von Erhenfels¹⁴⁹, que l'on peut reconnaître une mélodie quand bien même les notes que nous entendons à la deuxième écoute sont différentes de celles entendues à la première. C'est aussi en vertu de ce principe que l'on peut *voir* à deux reprises une même forme géométrique alors que ses deux occurrences n'ont ni laissé la même empreinte rétinienne, ni sollicité les mêmes mouvements oculaires¹⁵⁰. Si donc la *Gestalttheorie* démontre que lorsque « nous nous reportons aux recherches objectives elles-mêmes, nous découvrons d'abord que les conditions extérieures du champ sensoriel ne le déterminent pas partie par partie [...]»¹⁵¹, ce n'est pas seulement en raison de l'irréductibilité du « tout » perçu à ses parties, c'est aussi parce que ces parties sont subordonnées au tout, c'est parce que leur valeur leur est octroyée par leur position, leur rôle, au sein de la structure qu'elles constituent.

Cette approche s'avère être une alternative aux théories associationnistes, parce que ces dernières décrivent la connaissance comme inférée de manière inductive d'observations (ou, plus généralement, d'expériences) similaires sans préciser *ce qui* détermine les

¹⁴⁹ *Encyclopédie de la philosophie*. La Pochotèque, coll. Livre de poche.2002 p. 637

¹⁵⁰ MERLEAU-PONTY, M. *Structure du comportement*, p. 34

¹⁵¹ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 18

similitudes dans ces observations. Par exemple, que *chaque* événement A perçu ait été suivi par la perception d'un événement B ne nous dit en rien ce qui constitue un événement A, et « l'"association d'idées" qui réactive l'expérience passée ne peut restituer que des connexions extrinsèques et ne peut qu'en être une elle-même parce que l'expérience originaire n'en comportait pas d'autre.¹⁵² » Pourtant, nous allons voir que la *Gestalttheorie* reproduit tacitement cette problématique.

2.3 Dépassement de la *Gestalttheorie*

Dorfman dira que « Merleau-Ponty invoque la *Gestalttheorie* pour montrer qu'au lieu d'associer un son ou une figure actuels à d'autres déjà entendus ou vus, le sujet " profite de son acquis et met en marche une 'intention de reproduction' ".¹⁵³ » Mais la *Gestalttheorie* s'arrête abruptement au moment de faire entrer en jeu l'*intention* et se replie ironiquement vers l'empirisme classique et son « préjugé du monde objectif¹⁵⁴ ». Elle lève en effet le voile sur deux aspects de la perception qu'elle se refusera pourtant d'explorer : le premier étant son essence *sémantique*, et le second son rôle fondateur dans l'ontologie.

2.3.1 Critique ontologique de la Gestalt

En effet, si la critique négative apportée par les gestaltistes déconstruit élégamment les préjugés atomistes de l'empirisme, sa critique positive retombe, naïvement faut-il croire, dans les plus pernicieux d'entre eux. Du point de vue du comportement, la gestalt

¹⁵² *Id. ibid.* p. 22

¹⁵³ DORFMAN, *Op. cit.* p. 55

¹⁵⁴ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 70-71

est ainsi présentée comme caractérisant une certaine aptitude des êtres vivants à se représenter des formes du monde extérieur pour pouvoir s’y adapter. C’est en outre cette aptitude qui permettrait de reconnaître les proies pour se nourrir et de les distinguer des prédateurs pour éviter de périr. Mais dès lors que nous fournissons une telle description des structures vivantes, nous présupposons dans le monde des agencements isomorphes aux formes perçues auxquelles les comportements animaux sont des réponses. Or le problème vient justement de ce que les formes perçues sont propres à un *milieu*, c’est-à-dire à un environnement qui dépend de l’orientation, des préoccupations, de l’animal, et la souris ne réagira pas, par exemple, à la vue d’un véhicule qui attirerait l’attention de la plupart des humains. Ce que veut nous faire réaliser Merleau-Ponty, c’est que la perception humaine doit être comprise comme une transposition de l’attitude animale *in situ* que nous observons, à savoir comme déterminée par des préoccupations (pour reprendre le terme de Heidegger¹⁵⁵) propres au sujet. Les qualités formelles que nous percevons ne sont pas des propriétés homéostatiques totalement indépendantes de notre regard. La distinction des agencements n’est qu’arbitraire et relative à un « point de vue » puisque, à l’extérieur de la perception, le monde ne peut être que l’Être parménidéen¹⁵⁶, indifférencié et intemporel. En d’autres termes, les formes perçues ne *représentent* pas des aspects du monde : elles *sont* les aspects du monde, celui-ci n’ayant pas d’*aspect* sans elles.

Barbaras ira jusqu’à dire que « Merleau-Ponty s’intéresse ici à la science parce que la science se fait phénoménologie.¹⁵⁷ » Il faut néanmoins se garder de cette formulation :

¹⁵⁵ HEIDEGGER, M. (trad. Emmanuel Martineau), *Être et Temps*, Paris, Authentica, 1985 (éd. hors-commerce).

¹⁵⁶ PARMÉNIDE, *Le Poème*, traduction par Jean Beaufret, Épiméthée, PUF, Paris, 1955

¹⁵⁷ BARBARAS, Renaud. « Merleau-Ponty et la psychologie de la forme », *Les Études philosophiques*, 2001/2 n° 57, p. 151-163. P. 154

la plupart des domaines de la science ne s'intéressent pas à l'expérience perceptive : ils se basent sur elle. Il est en revanche approprié d'affirmer que la critique ontologique que Merleau-Ponty adresse aux gestaltistes consiste à montrer que ces derniers *présupposent* une ontologie alors même qu'ils sont en train de la *révéler*.

2.3.2 Critique sémantique de la Gestalt et notion de sensation

L'autre préjugé empiriste de la *Gestalttheorie* relevé par Merleau-Ponty est celui de l'isolabilité de la « couche "d'impressions"¹⁵⁸ ». De la même manière que l'empiriste commet une erreur épistémologique en considérant comme élémentaires et fondamentales les parties d'une forme perçue isolées des relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres (alors que c'est au contraire ces relations qui déterminent la forme perçue), le gestaltiste se rend lui aussi coupable d'un jugement erroné lorsqu'il conclut de sa critique de l'associationnisme que c'est désormais la forme perçue qui doit être comprise comme « unité » de la perception.

La critique merleau-pontienne est double à cet égard. D'une part, le phénoménologue souligne qu'une forme perçue (et donc une forme) n'est jamais dénuée de signification. Ainsi, écrit-il dans le chapitre « La sensation »,

Soit une tache blanche sur un fond homogène. Tous les points de la tache ont en commune certaine « fonction » qui fait d'eux une « figure ». La couleur de la figure est plus dense et comme plus résistante que celle du fond; les bords de la tache blanche lui « appartiennent » et ne sont pas solidaires du fond pourtant contigüe; la tache paraît posée sur le fond et ne l'interrompt pas. *Chaque partie*

¹⁵⁸ MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, p. 9

*annonce plus qu'elle ne contient et cette perception élémentaire est donc déjà chargée d'un sens.*¹⁵⁹

La constitution de la forme est tout aussi indissociable de ces significations qu'elle l'est des relations qu'entretiennent entre elles ses parties. Or ces « fonctions » font d'emblée de ces parties les termes de relations extrinsèques de la forme, et il ne peut pour ainsi dire y avoir de forme sans un soutien sémantique préalable. Ce soutien sémantique, que Merleau-Ponty nomme « *arc intentionnel*¹⁶⁰ », caractérise non seulement la perception en-deçà de la forme, mais fournit également une réponse (plus ou moins satisfaisante) à la question que laissait en suspend la critique ontologique de la Gestalt, à savoir ce qui détermine le mode de discrétion des formes dès lors qu'elles ne sont plus considérées comme des corrélats d'aspects du monde objectif. Le fait que l'arc intentionnel soutend les contenus de la perception ne signifie pas seulement qu'il est un mode d'implémentation de la perception, il se *manifeste* continuellement *lors* de l'expérience. Tout comme il est illégitime d'isoler la « sensation », comme si elle était un « atome » de perception, du monde objectif dont elle est dérivée, il ne faut pas non plus séparer une expérience de sa *signification*, au sens le plus courant du terme, de ce qu'elle *évoque*, sous prétexte que cette co-manifestation n'est que le produit contingent d'une association – *le principe d'association est également déduit de l'analyse de cette évocation, il ne la précède pas*. Les significations des contenus sensoriels ne se limitent ainsi pas à des fonctions qui fourniraient à l'impression un sens qui serait tout entier contenu à l'intérieur de ses frontières, mais engagent *a priori* ce que nous appelons « sensation » dans le monde perceptif, qui comprend à la fois les qualités sensibles perçues et les émotions, le langage, les souvenirs, les croyances, etc.

¹⁵⁹ *Id. Ibid.* p.9 (L'italique est de moi)

¹⁶⁰ *Id. Ibid.* p. 158

[La] nature dont parle l'empirisme est une somme de stimuli et de qualités. De cette nature-là il est absurde de prétendre qu'elle soit, même en intention seulement, l'objet premier de notre perception : elle est bien postérieure à l'expérience des objets culturels, ou plutôt elle est l'un d'eux.¹⁶¹

D'autre part, ce que l'on appelle « sensation », dira donc Merleau-Ponty, est trop souvent confondu avec ce qui est dénoté par la notion de *qualité* : « Je sentirais dans l'exacte mesure où je coïncide avec le senti, où il cesse d'avoir place dans le monde objectif et où il ne me signifie rien.¹⁶² » Dans la mesure où une qualité ne coïncide justement pas avec le sujet percevant, elle est toujours située *devant* le sujet : « la qualité n'est pas un élément de la conscience, c'est une propriété de l'objet.¹⁶³ » Une reformulation du principal reproche adressé à l'empirisme consiste donc à affirmer que cette doctrine conçoit la qualité comme un élément de la conscience et l'objet comme dérivant des qualités par l'expérience alors que le processus perceptif est justement l'inverse. Carnam note à juste titre que cette idée merleau-pontienne est très proche de celle exprimée par Wilfrid Sellars lorsqu'il parle d'un « Mythe du donné¹⁶⁴ » : « Il n'y a pas de couche primitive de sensation brute connue par [acquaintance], au contraire, "l'association mot-monde de base tient... entre 'rouge' et les objets physiques rouges, plutôt qu'entre 'rouge' et une classe supposée de rouges privés particuliers."¹⁶⁵ » Or lorsque la *Gestalttheorie* oppose la forme à la « somme des parties », elle demeure sur le plan empiriste de la « sensation », c'est-à-dire d'un moment par nature isolable de

¹⁶¹ *Id. Ibid.* p. 33

¹⁶² *Id. Ibid.* p. 9

¹⁶³ *Id. Ibid.* p. 10

¹⁶⁴ SELLARS, Wilfrid. *Empirisme et philosophie de l'esprit*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1992.

¹⁶⁵ CARNAM, *Op. cit.* p. 57

l'expérience perceptive qui en engloberait le contenu sensoriel. C'est précisément cette isolabilité qui est remise en question dans la *Phénoménologie de la perception*, par une analyse des implications théoriques d'une « sensation pure ». Si la *Gestalttheorie* a déjà déconstruit cette idée d'une sensation indifférenciée en démontrant que la perception porte sur des *relations* et non des termes absolus¹⁶⁶, elle se refuse à admettre que cette différenciation nécessaire, ce contraste entre la figure et le fond, caractérise également la sensation dans son contexte d'instanciation – caractérise la perception.

2.4 Hypothèse de la constance et illusions

Pour conclure sur la critique merleau-pontienne de l'empirisme, nous croyons pertinent de présenter l'analyse d'un phénomène perceptif particulier, à savoir la « constance perceptive », et d'une « anomalie » perceptuelle qui met en péril sa validité théorique : l'illusion. La constance perceptive est cette « expression utilisée, en psychologie de la perception, pour désigner l'invariance, à l'intérieur de certaines limites, des qualités phénoménales des objets malgré les modifications des conditions de stimulation.¹⁶⁷ » Il s'agit du phénomène par lequel, par exemple, les objets apparaissent comme ayant même taille qu'ils soient plus ou moins éloignés du sujet. Ce qui est problématique avec ce principe, c'est qu'il n'est pas conforme à de nombreuses expériences perceptives, la plus emblématique d'entre elles étant sans doute la modification apparente des dimensions de la lune en fonction de sa situation dans le ciel. Merleau-Ponty brandit aussi comme exemple l'illusion de Muller-Lyer, dans laquelle deux lignes d'égales longueurs sont vues comme ayant des dimensions différentes en

¹⁶⁶ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 9

¹⁶⁷ *Encyclopédie de la philosophie*, p. 319

raison d'éléments géométriques ajoutés à leurs extrémités.¹⁶⁸ Les philosophes ont traditionnellement deux manières de répondre aux questions que posent les phénomènes de ce type : la première, empiriste, consiste à faire appel au principe d'association et de projection de souvenirs, vu plus haut. Selon cette réponse, l'illusion réside en ce que le contenu perçu entretient avec d'autres contenus de conscience des connexions tellement fortes qu'elles en déforment instantanément l'empreinte laissée dans la perception – la « sensation ». La seconde, intellectualiste, consiste à dire que c'est simplement un « manque d'attention » qui est responsable de l'illusion. Nous verrons cette réponse en détail dans la prochaine section. Mais avant, nous aimerions relever une chose concernant la constance perceptive et l'illusion, qui nous permettra de faire la lumière sur certains aspects du débat entre les conceptualistes et les non-conceptualistes.

Merleau-Ponty affirme que, tout comme dans le cas du moment théorique de la sensation, l'illusion ne pose problème que dans la mesure où nous transposons des propriétés appartenant au monde objectif à notre conscience¹⁶⁹.

Dans l'illusion de Muller-Lyer, l'une des lignes cesse d'être égale sans devenir « inégale » : elle devient « autre ». C'est-à-dire qu'une ligne objective isolée et la même ligne prise dans une figure cessent d'être, pour la perception, « la

¹⁶⁸ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 12

¹⁶⁹ Soulignons que l'illusion, sur laquelle repose une partie importante de la critique de Merleau-Ponty, n'est qu'un cas particulier, et très rarement expérimenté, de la perception. Nous reprenons ici les propos de Dorfman, qui relève que l'ambiguïté de la perception, censée être révélée par les cas d'illusion, ne caractérise pas ce que nous vivons généralement dans notre « perception quotidienne » : « si ce sens équivoque et cette atmosphère ne sont dévoilés que par l'illusion, sont-ils effectivement perçus dans la perception « normale », dans la perception qui croit au monde, enfin dans la perception quotidienne ? Ne faut-il pas d'abord y prêter attention, et ceci justement en passant par l'illusion, par un certain échec de la perception ? » Car décrire un phénomène illusoire, cela peut facilement relever de la « perception analytique », ce que tente pourtant d'éviter Merleau-Ponty.

même ». Elle n'est identifiable dans ces deux fonctions que pour une perception analytique qui n'est pas naturelle.¹⁷⁰

Ce que nous dit ici Merleau-Ponty, c'est que l'égalité mesurable n'a de sens que dans le monde objectif, ou, tardivement, dans l'analyse de la perception – ce qui revient en définitive au même, le monde objectif n'étant que l'*explication* du monde perçu¹⁷¹. Or une cette objectivation du perçu le dénature : il nous faut en effet *choisir* entre l'égalité et l'inégalité, mais la perception elle-même n'exigeait pas un tel choix.

2.5 Critique merleau-pontienne de l'intellectualisme

Merleau-Ponty désigne l'autre côté de ce que l'on pourrait appeler le « spectre de la philosophie de la perception » comme « intellectualiste ». Deux remarques préalables s'imposent au sujet de cette opposition. La première est que ce spectre n'en est un qu'en apparence, puisque l'empirisme et l'intellectualisme reposent tous deux sur la même erreur épistémologique que Merleau-Ponty nomme le « préjugé du monde objectif ». La seconde est que le terme « intellectualiste » ne doit pas être confondu avec celui de « rationalisme », ni avec celui de « psychologiste » : l'intellectualisme doit être compris comme une conception de la perception qui place dans l'intellect du sujet tout le pouvoir de détermination de son expérience perceptuelle – il ne se base donc pas forcément sur une position ontologique, comme certaines acceptions du rationalisme, et ne considère pas la conscience comme un phénomène objectif répondant à des lois de causalité au même titre que les autres phénomènes objectifs, comme le présupposent généralement les théories psychologistes. De manière très large, nous comprendrons l'intellectualisme tel qu'il est défini par Lucia Angelino, à savoir comme une « doctrine qui a tendance à

¹⁷⁰ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 18

¹⁷¹ *Id. Ibid.* p. 118

réduire l'existence à la pensée, l'objet de la connaissance au sujet de la connaissance.¹⁷² »

2.6 Attention et jugement

L'intellectualisme constitue ainsi une alternative à l'empirisme et prétend fournir quelques solutions à certains problèmes rencontrés par ce dernier. Alors que, pour l'empirisme, le sens de l'expérience émerge d'un chaos de données sensorielles (en vertu de principes comme l'association ou la *forme*), pour l'intellectualisme, ce sens est construit, suivant des règles vraisemblablement logiques, par une activité de l'esprit. Cette conception présuppose que toutes les « données sensorielles » qui constituent la perception sont préalablement disposées à être traitées par l'intellect, et « l'on appellera attention la fonction qui les révèle, comme un projecteur éclaire des objets préexistants dans l'ombre.¹⁷³ »

Dans la perspective intellectualiste, les contenus de la perception ont donc une structure *a priori* intelligible – ou pour être plus exact, *a priori totalement* intelligible, et un contenu ambiguë est simplement *mal* perçu, en raison d'un défaut de l'attention. Merleau-Ponty révèle deux problèmes inhérents à cette conception. Le premier est que la mauvaise perception est difficilement définissable si la bonne perception est comprise comme la perception attentive. Car dans la mesure où l'attention *révèle* l'intelligibilité des contenus de la perception, « la perception inattentive ou délirante est un demi-sommeil.¹⁷⁴ » Or qu'est-ce qui caractérise ce « demi-sommeil » ? À ceci Merleau-Ponty

¹⁷² ANGELINO, Lucia. « Merleau-Ponty et la critique des "intellectualistes" » *Philonsorbonne*, numéro 2, 2007-2008, p. 13

¹⁷³ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 34

¹⁷⁴ *Id. Ibid.* p. 35

répond énigmatiquement que c'est une forme de néant. Ce qu'il faut ici comprendre, c'est que l'inattention est, dans une logique intellectualiste, une lacune et non un phénomène positif; ce qui n'entre pas dans le spectre de l'attention n'est simplement pas perçu, puisqu'on ne révèle ses caractères perceptifs qu'en y prêtant justement attention.

Le second est que l'attention jouit selon cette conception d'une liberté absolue. En effet, ce qui guide l'attention, qui détermine sur quoi elle portera, ne peut être la perception puisque celle-ci est elle-même définie par l'attention. Or cette liberté, virtuellement attrayante, apparaît insoutenable en pratique : « comment un objet actuel entre tous pourrait-il exciter un acte d'attention puisque la conscience les a tous?¹⁷⁵ » La description empiriste de la perception, c'est-à-dire la perception comme pure passivité, s'avérait inadéquate parce qu'elle n'attribuait au sujet percevant aucune capacité structurante; la description intellectualiste de la perception, qui n'est que la symétrie de la perception empiriste, se révèle tout aussi inadéquate parce qu'elle n'offre au sujet *rien* à structurer. Ou plutôt *tout* à structurer au même titre, ce qui revient au même puisqu'il est dès lors impossible de discriminer *ce qui* sera traité par l'activité perceptuelle. « L'acte d'attention est inconditionné puisqu'il a indifféremment tous les objets à sa disposition, comme le *Bemerken* des empiristes l'était parce que tous les objets lui étaient transcendants.¹⁷⁶ »

Une autre réponse intellectualiste au problème de la passivité empiriste est la notion de « jugement ». Le jugement a un rôle plus actif, plus créatif, que l'attention. Celle-ci *révérait* les contenus, celui-là les *structure*. Il opère donc *a posteriori* sur des données sensorielles pour leur donner une forme intelligible, il a « pour fonction d'annuler la

¹⁷⁵ *Id. Ibid.* p. 36

¹⁷⁶ *Id. Ibid.* p. 36

dispersion possible des sensations.¹⁷⁷ » Cette faculté du sujet percevant applique ainsi des règles logiques, inférentielles et déductives, à des sensations non structurées au même titre que le scientifique doit soumettre ses observations à un raisonnement pour les empiristes logiques¹⁷⁸. Mais le jugement se heurte au même problème que l'attention : s'il caractérise véritablement la perception, il est nécessairement *partout* avec elle. Ce faisant, il rend impossible, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, la perception fautive, il fait coïncider perception et connaissance, il « remplace la vision même, comme le montre l'analyse cartésienne du morceau de cire, lequel, en fondant, cesse d'être un objet perçu pour n'être qu'un objet connu.¹⁷⁹ » Si le jugement est d'emblée dans la perception, nous avons affaire à un modèle cohérentiste de la conscience perceptive, tout jugement est jugement d'un jugement, et aucun ancrage ne saurait stopper cette régression. Or, dit Merleau-Ponty, l'expérience nous prouve le contraire : un exercice de jugement concerne toujours une perception. Si les intellectualistes parlent d'un jugement précédant la conscience perceptive, ils ne font rien d'autre que réduire la perception à un phénomène vide, à une structure auto-structurée dont les constituants seraient présumés par son activité – et ils ne diraient donc rien de la perception, « En d'autres termes, la réflexion intellectualiste voile le phénomène perceptif par le jugement qu'elle introduit comme ce qui manque au sentir [inexistant en-soi] pour rendre possible le percevoir.¹⁸⁰ »

¹⁷⁷ *Id. Ibid.* p. 40

¹⁷⁸ CARNAP, R. et coll. *Op. cit.*

¹⁷⁹ DORFMAN, *Op. cit.* p. 64

¹⁸⁰ ANGELINO, *Op. cit.* p. 8

2.7 Le cas particulier des illusions d'optique

Nous l'avons vu avec la déconstruction de l'empirisme, et c'est encore le cas pour celle de l'intellectualisme, la critique merleau-pontienne repose en grande partie sur des « cas limites » de la perception. Ce sont ces cas qui mettent en lumière des aspects de la perception généralement occultés par l'expérience que nous en faisons quotidiennement – bien que l'on puisse paradoxalement reprocher au phénoménologue de justement faire fi de la perception quotidienne pour ne s'intéresser qu'à des cas rarement expérimentés qu'elle présente¹⁸¹. Les intellectualistes réussissent à démontrer que ces phénomènes relèvent d'une activité de l'esprit. L'exemple le plus parlant de cette idée est celui du cube dessiné sur le papier qui « change d'allure selon qu'il est vu d'un côté et par-dessus ou de l'autre et par-dessous.¹⁸² » Ici, pour des stimuli identiques, nous pouvons faire deux expériences distinctes, dont les contenus sont des objets tridimensionnels (ou évoquant la tridimensionnalité), et ceci en fonction seulement d'une disposition perceptive dans laquelle nous pouvons *choisir* de nous placer. Ce type de description est appelé, dans les sciences cognitives contemporaines, une schématisation « *top-down* » de la perception, ce qui signifie que des processus cérébraux de haut niveau imposent une forme aux contenus perceptuels. Or, souligne Merleau-Ponty, l'expérience que nous vivons réellement dans les perceptions de ce genre indique, par certains aspects, que cette compréhension n'est pas tout à fait adéquate. Ainsi, « Même si je *sais* [que le cube] peut être vu de deux façons, il arrive que la figure se refuse à changer de structure et que mon savoir ait à attendre sa réalisation intuitive.¹⁸³ » Si donc le sujet peut guider sa perception, il ne peut en revanche la déterminer totalement, et il

¹⁸¹ DORFMAN, *Op. Cit.*

¹⁸² MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 43

¹⁸³ *Id. Ibid.* p. 43

doit toujours, à un moment, se placer lui-même dans une position de passivité et *attendre* que le contenu perceptuel *lui apparaisse* tel qu'il l'a voulu. Cet exemple lève le voile sur une vérité plus fondamentale : la perception n'est pas un chaos de sensations que nos capacités cognitives auraient structuré librement, elle est déjà structurée même si elle laisse parfois place à une certaine ambivalence, même si elle permet occasionnellement des interprétations différentes. La représentation dessinée du cube ne peut pas être perçue d'une infinité de façons différentes, elle est simplement « assez ambiguë » pour autoriser deux expériences perceptives distinctes.

2.8 Ébauche d'une critique positive merleau-pontienne : réflexion radicale et champ phénoménal

L'alternative merleau-pontienne à la polarisation empirisme-intellectualisme n'est, dans la *Phénoménologie de la perception*, qu'à l'état d'ébauche. La plupart des lecteurs de Merleau-Ponty s'accordent d'ailleurs pour dire qu'elle est présentée de manière ambiguë et que son développement, qui caractérisera l'intégralité de l'œuvre du phénoménologue, est nettement moins étayé que la critique qui y mène¹⁸⁴. Certains de ses éléments sont néanmoins posés avec une clarté convaincante et étayés de façon crédible, et peuvent servir de prémisses pertinentes à une lecture critique des théories de la perception d'hier et d'aujourd'hui. Sans donc vouloir nous attarder sur ce que *doit* être une « phénoménologie de la perception » au sens merleau-pontien, nous concluons cette section par l'exposition de deux de ses aspects positifs qui contribueront à éclairer notre analyse de l'opposition contemporaine, étudiée dans la deuxième section de ce chapitre.

¹⁸⁴ BARBARAS, R. *Op. Cit.*

2.9 L'indéterminé positif

Le premier aspect de l'expérience perceptuelle qui résulte de la critique dirigée contre l'empirisme et l'intellectualisme, nous le nommerons « indéterminé positif¹⁸⁵ ». Nous utilisons le terme « positif » pour distinguer la notion d' « indéterminé » des acceptions qu'elle revêt habituellement, c'est-à-dire des connotations d' « inachevé » ou d' « incompris » – les utilisations de ce terme renvoient en effet généralement à l'idée que les *choses* (ou leurs constituants), en soi ou intelligibles, sont naturellement pleinement déterminées, et qu'un caractère d'indétermination relève d'une faille accidentelle dans cette complétude fondamentale. Mais cette conception n'est, aux yeux de Merleau-Ponty, qu'une erreur que partagent aussi bien les empiristes, en présupposant que la perception est divisible en sensations ou en qualités déterminées, que les intellectualistes, en attribuant *a priori* aux contenus de la perception une structure intelligible qu'une faculté du sujet peut à tout moment décoder. Cette compréhension doit être renversée, et l'indéterminé doit être appréhendé comme un phénomène positif, et non comme une lacune. Lorsque Merleau-Ponty nous dit que les lignes, dans l'illusion de Müller-Lyer, sont « ni égales, ni inégales », il ne veut pas dire que le rapport qu'elles entretiennent entre dans une troisième catégorie, mais bien qu'elles sont, en tant que contenu perceptuel, positivement ni l'un ni l'autre, qu'elles sont *caractérisées* par une *indétermination* de ce rapport mesurable dans lequel nous présupposons pourtant qu'elles sont. L'alternative de l'indéterminé positif se confronte d'une manière presque identique aux thèses intellectualistes. Si l' « attention » *révèle* véritablement les structures intelligibles des contenus de la perception, il faudrait admettre que ce qui n'est pas perçu de manière attentive (les bruits de fond, les objets se situant à la limite de notre champ de vision) n'est simplement par perçu. Mais, nous

¹⁸⁵ Le terme est de moi.

l'avons vu, le « champ », le fond sur lequel est perçue la forme et qui n'est pas lui-même objet d'attention, existe bel et bien dans la perception au point d'en déterminer de manière importante le contenu. Il faut donc qu'il y ait, dans la perception, quelque chose de nécessairement indéterminé, sans quoi le « focus » même est impossible.

2.10 L'irréductibilité du phénomène perceptif

Le deuxième aspect de la phénoménologie merleau-pontienne que nous présentons est celui de l'irréductibilité du phénomène perceptif. La thèse de l'irréductibilité est développée en détail dans la partie « Le monde perçu¹⁸⁶ » de la *Phénoménologie de la perception*. Elle constitue une réponse aux problèmes rencontrés par les théories empiristes et intellectualistes concernant la réductibilité du perçu au sujet percevant ou aux impressions sensorielles. C'est, de l'aveu même de l'auteur¹⁸⁷, en extrapolant encore une fois les préceptes de la *Gestalttheorie* que nous parvenons à une théorie adéquate du phénomène perceptif. Si les contenus de la perception ne sont pas « composés » mais plutôt *structurés* comme figures sur un fond, « ce n'est pas là un caractère contingent de la perception de fait [...] c'est la définition même du phénomène perceptif, ce sans quoi un phénomène ne peut être dit perception.¹⁸⁸ » Merleau-Ponty entame ici sa définition, certes vague et inachevée, de la perception : l'indissociabilité de la figure et du fond n'est qu'une conséquence de l'indissociabilité du sujet et de l'objet dans l'expérience perceptive; le fait que les contenus soient caractérisés par un sens inhérent à la *forme* qu'ils ont avant de pouvoir être appréhendés comme des compositions de parties isolables n'est qu'une manifestation particulière du fait que la perception est un sens

¹⁸⁶ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*.

¹⁸⁷ *Id. Ibid.* pp. 9-12

¹⁸⁸ *Id. Ibid.* p. 10

avant d'être dissécable par l'analyse en un pôle perçu et un pôle percevant. En vérité, met-il en lumière dans le chapitre « Le sentir » (dont le titre est de toute évidence une prise de position qui favorise à la notion de « sensation » un terme évoquant bien plus l'ambiguïté de la frontière censée distinguer l'activité de la passivité dans la sensation), il est même inadéquat non seulement de séparer en théorie le sujet de ses récepteurs sensoriels, mais aussi de présupposer une multiplicité originelle de ces récepteurs, de ces sens, comme s'ils avaient chacun une fonction bien définie préalable à la perception, comme si chacun d'entre eux servait *a priori* à attraper tel ou tel *aspect* de l'objet perçu. Ainsi, les couleurs – en tant que formes et non en tant que stimuli – engendrent chacune un comportement moteur différent, au point où certains sujets malade ne *savent* quelle couleur ils voient seulement parce qu'ils ont perçu dans leur corps tel changement d'attitude : « "il y a un glissement de haut en bas dans mon corps, ce ne peut donc pas être du vert, ce ne peut être que du bleu; mais en fait, je ne vois pas de bleu" dit un sujet.¹⁸⁹ » Le point de vue de Merleau-Ponty sur la question est donc le même que celui de *Gestalttheorie* sur la forme : on *ressent* du vert, et ce n'est qu'après coup que l'on peut analyser ce vécu comme une qualité sensible *visible*. Or, dans ce type de cas, rien n'indique qu'il y ait un « Je » véritablement séparable de ce vécu : il y a une forme de coexistence entre ce que l'on désigne par « Je » et l'expérience sentée. « Je ne peux pas dire que *je* vois le bleu du ciel au sens où je dis que je comprends un livre ou encore que je décide de vouer ma vie aux mathématiques.¹⁹⁰ ». ¹⁹¹

¹⁸⁹ *Id. Ibid.* p. 244

¹⁹⁰ *Id. Ibid.* p. 249

¹⁹¹ Notons que cette distinction du sujet de son expérience apparaît ici comme la conséquence indésirable du phénomène psycho-social qu'est la construction d'une identité.

3. Conclusion partielle

La critique de Merleau-Ponty place donc l'intellectualisme dans la longue tradition idéaliste que constituent le platonisme et le kantisme : une doctrine selon laquelle les objets perçus *cachent* une vérité intelligible. Nous pouvons par ailleurs concevoir l'opposition merleau-pontienne du sujet et de l'objet dans l'expérience comme celle des deux faces circulaires opposées dans un cylindre, à savoir n'existant que par lui et mettant en relation des termes qui ne peuvent être isolés que théoriquement. Ce n'est pas tant la pertinence de l'empirisme et de l'intellectualisme qui est remise en question dans la *Phénoménologie de la perception* que le présupposé de la réductibilité de l'expérience à l'un des deux pôles sur lequel ces positions se fondent, présupposé qui se révèle problématique dès lors qu'il force les théories qu'il sous-tend à s'extraire de la description phénoménologique pour rendre compte de la perception de manière objectivante.

Nous pouvons dire que cette impasse réductionniste n'était pas étrangère à McDowell et à Dreyfus dans le débat étudié précédemment. C'est sans doute pour cette raison que le premier proposait une conception de la perception humaine comme instanciant la coexistence de deux rapports au monde : celui du vivant et celui de la raison, faisant de chaque contenu à la fois une sollicitation et un concept. C'est en vertu des mêmes préoccupations que Dreyfus soulignait l'importante distinction entre les activités de l'esprit qui nécessitent du « recul » et celles qui constituent des réponses plus directes, conscientes mais non réfléchies, aux sollicitations, faisant ainsi de la conceptualité le simple cadre descriptif d'un niveau de complexité cognitive – au lieu d'être le caractère essentiel des contenus d'un certain type. Mais la double description de la perception fournie par McDowell permet-elle véritablement de rendre compte des phénomènes ou ne fait-elle que réitérer insidieusement la polarité intellectualiste-empiriste au sein d'une théorie qui ne serait unifiée qu'en apparence? Et l'absence de critère décisif

permettant de tracer avec précision la « barrière de la conceptualité », dans le modèle de Dreyfus, ne relève-t-elle pas d'une certaine perméabilité du conceptuel et du non-conceptuel, perméabilité dont l'extrapolation théorique pourrait mener à la réduction à l'un ou l'autre des deux pôles? Dans la prochaine partie de ce chapitre, nous allons confronter tour à tour les thèses non conceptualiste et conceptualiste pour voir dans quelle mesure elles peuvent fournir des réponses à ces questions.

4. Deuxième partie : le débat sur la conceptualité des contenus de la perception et la critique merleau-pontienne

La polarisation empirisme-intellectualisme se dessine donc, du point de vue de Merleau-Ponty, autour de deux axes : sur l'axe *explicatif*, les deux positions se distinguent l'une de l'autre parce qu'elles réduisent le phénomène perceptif à des moments idéaux opposés de la perception, à savoir soit l'intellection, soit le « donné » sensible. Sur l'axe *ontologique*, néanmoins, ces thèses se rejoignent en ce qu'elles présupposent toutes deux la primauté du monde objectif dans la constitution de la perception.

Il serait inapproprié de dire que le débat sur la conceptualité des contenus de la perception peut être identifié à l'opposition entre les empiristes et les intellectualistes. Ces derniers, en effet, proposent de *réduire* l'expérience à l'un des pôles (l'objet ou le sujet). Les non-conceptualistes, en revanche, fondent leurs théories sur le projet d'une *modélisation* de l'activité subjective, et ne s'opposent aux conceptualistes que sur la catégorisation des contenus perceptuels au sein de cette modélisation. Ils s'accordent d'ailleurs avec leurs adversaires pour dire que le sujet *possède* des concepts – ce n'est que le rôle de cette possession dans la perception qui est polémique. Qui plus est, des confrontations au sein même de la position non conceptualiste rendent difficile l'application à cette doctrine de la critique merleau-pontienne de l'empirisme : pour certains, les contenus non conceptuels de la perception sont inconscients alors que pour

d'autres ils sont directement accessibles à la conscience perceptive¹⁹²; parallèlement, plusieurs non-conceptualistes refusent l'idée même de « contenus » non conceptuels, lui préférant celle d' « état¹⁹³ » non-conceptuel pour caractériser la perception. Notre prochaine tâche sera donc de voir dans quelle mesure ces particularités peuvent être embrassées par le cadre d'analyse que propose Merleau-Ponty.

4.1 Le non-conceptualisme d'Evans : contrainte de généralité et indépendance par rapport aux croyances

Gareth Evans, le grand-père du non-conceptualisme, introduit la notion de contenus non conceptuels pour caractériser les informations qui peuvent servir d'intrants à la conscience conceptuelle sans être eux-mêmes des concepts – ni même nécessiter de « capacités conceptuelles ». Cette modélisation du sujet (percevant et pensant) est donc pyramidale : à sa base (ou près d'elle) se trouvent les contenus non conceptuels, dont l'existence est autonome par rapport aux niveaux supérieurs¹⁹⁴, et à son sommet (ou près de lui) se situe la rationalité. Ces deux « niveaux » se distinguent par la *contrainte de généralité*, c'est-à-dire « la possibilité [qu'ont les concepts] d'être combinés les uns avec les autres¹⁹⁵ », qui s'applique aux contenus de l'activité rationnelle mais pas à ceux de la perception. Ainsi, « un sujet ne peut pas croire que a est F s'il ne peut pas avoir

¹⁹² BERMUDEZ, J. *Op. cit.*

¹⁹³ HECK, R. G. « Nonconceptual Content and the Space of Reason » in *The Philosophical Review*, 109. 483-523. 2000.

¹⁹⁴ BYRNE, Alex. « Perception and Conceptual Content » in *Contemporary Debates in Epistemology*, eds. E. Sosa and M. Steup (Blackwell 2004)

¹⁹⁵ ENGEL, P. « Le contenu de la perception est-il conceptuel ? » in *Philosophies de la perception: phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Odile Jacob, Paris. 2003 p. 3

d'autres croyances au sujet de *a*, [...] ni d'autres croyances au sujet de *F*¹⁹⁶ », mais ce critère, dit Evans, ne caractérise pas les informations perceptuelles :

quand nous attribuons au cerveau une computation par laquelle il localise les sons que nous entendons, nous lui attribuons *ipso facto* des représentations de la vitesse du son et de la distance qui sépare les sons de ses oreilles, sans nous commettre à l'idée qu'il doit pouvoir se représenter la vitesse de la lumière ou n'importe quel autre type de distance.¹⁹⁷

Bien qu'Evans ne spécifie pas explicitement que tous les contenus non conceptuels sont *inconscients*¹⁹⁸, le fait qu'il les illustre par des processus de ce type, presque assimilable à des « comportements réflexes », laisse croire selon de nombreux commentateurs qu'il y a, dans sa théorie, « une unique notion générique¹⁹⁹ » de contenus non-conceptuels, qu'ils soient ou non conscients, et parmi lesquels figurent les contenus de la perception²⁰⁰.

4.2 Une réitération de la *Gestalttheorie*?

Ce type d'information ne peut pas, l'expérience le démontre, être réductible à des associations point par point des stimuli et des réponses : « il n'y a pas de garantie *a priori* qu'[à l'intérieur d'un même module] il ne puisse y avoir deux instanciations d'un même

¹⁹⁶ *Id. Ibid.* p. 3

¹⁹⁷ CAMPBELL, J. « Information-Processing, Phenomenal Consciousness and Molyneux's Question », *Thought, Reference, and Experience: Themes from the Philosophy of Gareth Evans*, BERMUDEZ (ed.), Oxford, Clarendon Press, 2005.

¹⁹⁸ « Nonconceptual Mental Content », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, *Op. cit.*

¹⁹⁹ CAMPBELL, *Op. Cit.*

²⁰⁰ Cette interprétation est sujette à débat. Voir Campbell (*Op. cit.*)

contenu [...] de manière à ce qu'il y ait une acceptation de la première instance et un rejet [...] de la seconde²⁰¹. » Or, avec ce modèle, Evans semble répéter presque au pied de la lettre le schéma de la *Gestalttheorie* : à savoir celui d'un comportement ou d'une perception basé sur la forme, d'un environnement de vie pré-structuré par des capacités inconscientes, qui constitue le premier niveau d'informations accessible à la conscience perceptive. Ces contenus ne sont pas conceptuels parce qu'ils sont structurés *avant* l'intervention de la conscience. Or le principe structurant des contenus ne semble pas être un enjeu : il est relégué, dira-t-on, au niveau biochimique²⁰². Mais ce même niveau, nous venons de le voir, ne suffit pas pour décrire le mode d'instanciation de la forme. Comme la *Gestalttheorie* ne pouvait répondre à la question « pourquoi, parmi l'infinité théorique des agencements possibles des stimuli une forme est perçue plutôt qu'une autre? », le modèle d'Evans ne dit pas comment un sujet peut localiser instinctivement la provenance d'un son mais pas immédiatement celle, par exemple, de certains « bruits de fond ».

D'un point de vue merleau-pontien, donc, Evans commet l'erreur gestaltiste d'isoler des éléments théoriques, les *contenus*, qui ne sont décrits que négativement – comme n'étant déterminés *ni* par le sujet, *ni* par la constitution physique de l'environnement, *ni même* par les interactions neuronales individuelles – et qui n'ont de sens réel, au bout du compte, que par référence à la perception même. La définition de ces contenus est alors presque tautologique : les contenus non-conceptuels de la perception sont constitutifs de la perception sans être des concepts.

Les contenus de la perception présupposent donc la perception elle-même alors qu'ils sont censés la décrire. Cette idée se manifeste également dans une confusion entre le

²⁰¹ CAMPBELL, *Op. Cit.*

²⁰² CAMPBELL, *Op. Cit.*

contenu et ce qui est perçu (en l'occurrence l'« information »), très proche de cette méprise sur la qualité que Merleau-Ponty relève chez les empiristes. Si la qualité appartient à l'objet et non à la conscience perceptive, il en va de même de l'information perçue (par exemple sur la localisation d'un objet par le son qu'il émet) : en séparant aussi radicalement la conscience des contenus perceptuels, Evans suggère tacitement qu'il n'y a pas, dans la perception « de base » de polarisation sujet-objet, assimilant ainsi la perception à un ensemble de « données ». La conscience perceptive se voit alors réduite à une attitude de la conscience vis-à-vis des contenus perceptuels, et jamais à celle d'un sujet vis-à-vis son monde. Or, ce que nous montrent la *Structure du comportement* et la *Phénoménologie de la perception*, c'est qu'une forme de vie percevante, si primaire soit-elle, ne coïncide jamais avec les qualités – ou les informations, il faut toujours qu'elle les ait *devant* elle, sans quoi elle ne pourrait jamais effectuer d'opérations sur elles, sans quoi elle ne pourrait jamais les *structurer*.

4.3 L'intellectualisme d'Evans

Si Evans se rend coupable des erreurs des empiristes, il faut aussi noter qu'un pan important de sa théorie réitère certains biais intellectualistes relevés par Merleau-Ponty. Nous avons en effet vu que la distinction entre contenus conceptuels et non conceptuels permet d'étayer la distinction entre conscience rationnelle et perception de base : les contenus des croyances, de jugements, sont conceptuels alors que ceux des perceptions ne le sont pas. En effectuant cette distinction, Evans s'inscrit dans la longue tradition de l'empirisme logique, position à la fois descriptive et normative qui fonde le savoir sur deux domaines séparés : celui de l'expérience et celui du raisonnement²⁰³. Les contenus non conceptuels constituent l'expérience (ce qui ne veut pas forcément dire que nous

²⁰³ CARNAP, R. et coll. *Op. cit.*

en *faisons l'expérience*) et servent d'*intrants* à la conscience rationnelle, laquelle peut, à partir d'eux, être dans des attitudes de type propositionnel, telle que « Je crois que la neige est blanche ». La description des comportements vivants de base relèverait donc de l'empirisme alors que celle des activités cognitives de haut niveau relèverait de la logique modale, et la jonction entre les deux serait rendu possible par l'intervention de « contenus », formés par les capacités perceptives de bas niveau mais « accessibles » à la conscience rationnelle. Nous nous retrouvons ici devant le même problème que les intellectualistes avec le concept d'*attention* : si les contenus perceptuels sont *accessibles* à la conscience rationnelle, qu'est-ce qui détermine *ceux qui* seront choisis par cette dernière pour fonder ses attitudes propositionnelles? Affirmer que certains contenus *s'imposent* à la conscience plus que d'autres reviendrait à présupposer une ingérence difficilement acceptable de la perception de base dans l'activité rationnelle : cette dernière ne serait plus déterminée par des règles logiques mais par les lois formelles du même type que celles qui caractérisent la perception de base et déterminent les contenus non conceptuels. La conscience rationnelle n'aurait plus, dressé devant elle, un tableau de contenus structurés qu'elle peut observer librement mais serait assujettie à des pulsions aveugles; il n'y aurait plus, *même d'un point de vue purement descriptif*, de nomologie propre à la conscience rationnelle, et les lois de la logique seraient au mieux réductibles à celles de la biologie de base. Une manière de sauver cette problématique serait de parler en termes de croyances et de désirs. Le sujet effectue une opération logique P à propos d'un contenu particulier a parce qu'il désire X et qu'il croit que $P(a)$ lui apportera X . Mais le problème ne serait alors que déplacé : il faudrait en effet encore dire pourquoi X est désiré plus que Y , ou pourquoi la croyance que $P(a) = X$ est plus forte que celle que $P(b) = X$, et il deviendrait alors inévitable de faire intervenir des croyances et des désirs inconscients, ce que la séparation formelle d'Evans ne permet virtuellement pas. Cette distinction est d'ailleurs à la base du dualisme dont McDowell accusera plus tard Dreyfus.

4.4 Peacocke : Finesse du grain²⁰⁴ et *manières* de percevoir

Christopher Peacocke est le premier à s'opposer à proprement parler à McDowell – et par là à proposer un *anti-conceptualisme* – à propos de la conceptualité des contenus de la perception. Dans une série d'articles publiés dans les années 1990 et 2000, il présente une théorie de la perception qui met fin à la confusion entretenue par Evans entre contenus conscients et non conscients²⁰⁵ et accepte, pour jouer sur le même terrain que les conceptualistes, de traiter des contenus *conscients* de la perception en spécifiant qu'il s'agit de *représentations non conceptuelles*²⁰⁶. Sa théorie se développe négativement, pour démontrer que la conceptualité n'est pas appropriée pour décrire la perception, autour de la notion de « finesse du grain », et positivement, pour établir de quelle manière les contenus non conceptuels sont appréhendés par la conscience perceptive, autour de la notion de « scénario ».

Pour Peacocke, la conscience perceptive est caractérisée par une faculté de *discrimination* qui permet au sujet d'avoir déjà devant lui distingués des sons, des couleurs, des textures, etc., et la plus petite unité d'éléments discernés perceptivement constitue la « finesse du grain²⁰⁷ ». Ces unités seraient des contenus non conceptuels parce que le bagage conceptuel du sujet qui les perçoit ne saurait les capter toutes : on peut entendre tour à tour deux sons légèrement différents sans pouvoir nommer ni la

²⁰⁴ L'argument est controversé, plusieurs auteurs le trouvant trop faible pour réfuter l'idée d'une conceptualité des contenus de la perception. Pour les discussions sur la question, voir Engel (2003) et Kelly (2001).

²⁰⁵ PEACOCKE, C. « Demonstrative Content: A Reply to John McDowell », *Mind, New Series*, Vol. 100, No. 1 (Jan., 1991), pp. 123-133

²⁰⁶ PEACOCKE, C. « Does Perception have a Nonconceptual Content? », *The Journal of Philosophy*, Volume 98, 5 Mai 200, pp. 239-264

²⁰⁷ *Id. Ibid.*

note qu'ils instancient, ni l'intervalle qui les sépare, ce qui ne nous empêche pas de percevoir les sons et leurs différences. La réponse se McDowell bien connue à cette objection est que ces éléments sont toujours « nommables » par les formules démonstratives « cette note », « cette intervalle »²⁰⁸. Mais cette contre-objection ne satisfait pas Peacocke : si l'on prend l'exemple d'une nuance d'écarlate, « il doit y avoir quelque chose de commun entre contenu représentationnel de l'expérience d'un sujet qui a le concept d'écarlate et le contenu représentationnel d'une seconde personne qui ne possède pas ce concept, mais qui expérimente quand même cette nuance.²⁰⁹ » Or cette chose en commun est précisément le contenu de l'expérience, et aucun terme ne peut le représenter singulièrement : ce que désigne « cette nuance » est un référent extérieur qui peut être plus fin encore que le contenu perçu – deux couleurs peuvent être indiscernables visuellement mais être distinctes lorsque désignées par le terme « cette couleur »²¹⁰. Il en résulte que les démonstratifs sont soit trop généraux, soit trop particuliers pour capter le contenu représentationnel.

Positivement, Peacocke poursuit le travail entamé par Evans en développant sa théorie des contenus non conceptuels de la perception. Comme il a été indiqué plus haut, les contenus dont parle Peacocke sont uniquement de type conscient : il n'y a donc plus de confusion entre les niveaux personnel et infra-personnel, et le seul rôle que joue la computation dans, par exemple, la localisation de la provenance d'un son, est celui d'implémenter matériellement les patterns qui sous-tendent les représentations²¹¹. Au niveau représentationnel, non seulement les contenus sont déjà structurés, mais en plus

²⁰⁸ McDOWELL, J. *Mind and World*, pp. 57-59

²⁰⁹ PEACOCKE, C. « Phenomenology and Nonconceptual Content », in *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 62, No. 3 (May, 2001), pp. 609-615, p. 610

²¹⁰ *Id. Ibid.*

²¹¹ BERMUDEZ, *Op. cit.* p. 56

certains de leurs aspects sont investis d'une plus grande « importance » que d'autres, attirant d'emblée l'*attention* perceptive. Par exemple, l'axe vertical d'un carré déterminera s'il est d'abord perçu comme un rectangle ou un losange, en présentant principalement comme symétriques soit ses angles opposés, soit ses côtés opposés²¹². Le même principe s'applique à la perception auditive : les intervalles de hauteur et de temps entre plusieurs notes sont plus rapidement identifiables que la hauteur et le timbre des notes, de sorte que, longtemps après l'avoir entendue, on puisse reconnaître une mélodie, même transposée, plus facilement qu'une note. Peacocke nomme ces contenus représentationnels des contenus *scénarii*, puisqu'ils fournissent au sujet des indications sur la disposition du monde perçu (ils fournissent par exemple des informations sur la distance des objets par rapport au sujet, sur certaines égalités ou inégalités entre différentes longueurs, etc.). Les objets perçus apparaissent donc déjà comme disposés d'une certaine manière (« *way*²¹³ ») par rapport au sujet, et la conscience perceptive se fonde sur ces aspects, vers lesquels elle est d'emblée dirigée, pour éventuellement mettre en œuvre ses capacités conceptuelles – par exemple en subsumant les différentes distances perçues sous l'idée abstraite de « *distance* »²¹⁴.

4.5 Peacocke et Merleau-Ponty

Nous sommes donc confrontés à une théorie qui stipule essentiellement trois choses : 1) la perception est *déjà* informée de manière à diriger la conscience perceptive; 2) ces informations ne sont pas conceptuelles puisqu'elles ne font pas partie d'un réseau de connaissances abstraites; et 3) les contenus conceptuels sont *fondés* sur ces aspects du

²¹² ENGEL, *Op. Cit.*

²¹³ PEACOCKE C. « Demonstrative content : a reply to John McDowell » p. 130

²¹⁴ PEACOCKE C. « Does perception have a nonconceptual content? » pp. 241-246

monde perçu originairement donnés dans la perception avant que la conscience perceptive et la pensée conceptuelle n'aient fait leur œuvre. En ce sens, Peacocke adopte une position très proche de celle de Merleau-Ponty, qui écrit, dans la *Phénoménologie de la perception*, que « le mot de *cercle*, le mot d'*ordre*, n'ont pu désigner dans les expériences antérieures auxquelles je me rapporte que la manière concrète dont les sensations sont réparties devant nous, un certain arrangement de fait, une manière de sentir²¹⁵ », tout en réitérant que cette association entre le concept et l'aspect perçu ne permet pas d'appliquer aux contenus de la perception toutes les caractéristiques des « concepts » compris au sens logique, puisque ceux-ci servent à décrire le monde « objectif », lequel n'est pas identifiable à la perception²¹⁶. Peut-on pour autant affirmer que Merleau-Ponty propose tacitement un modèle de la perception qui fait des contenus perceptuels des intrants pré-structurés pour la pensée rationnelle? Ici deux nuances s'imposent : le premier est que la conception merleau-pontienne de la rationalité est à ce point différente de celle de Peacocke que les relations entre la pensée et la perception telles que décrites par la *Phénoménologie de la perception* ne peuvent être identifiées – et peuvent en vérité difficilement être comparées – à celles qui sont en jeu dans le modèle du non-conceptualiste. Le second bémol est que, du point de vue de la critique merleau-pontienne, la théorie des contenus de la perception de Peacocke se révèle, tout comme la *Gestalttheorie*, pertinente mais insuffisante. En effet, Merleau-Ponty ne limite pas les contenus perceptuels à des ensembles d'aspects formels à « importance » variable : pour lui ces contenus sont absolument indissociables des sentiments qu'ils évoquent, et, plus généralement, du *monde humain* dans lequel baigne le sujet : « l'empirisme exclut de la perception la douleur ou la colère que je lis pourtant sur un visage, la religion dont je saisis pourtant l'essence dans une hésitation ou dans

²¹⁵ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 22

²¹⁶ *Id. Ibid.* p. 12

une réticence.²¹⁷ » Ces corrélations entre sentiments et perception ne doivent pas être analysables en termes d'*associations* mais bien comprise comme des moments inséparables, même théoriquement, de l'unité perceptive. Ce que dit Merleau-Ponty, c'est qu'il y a, en-deçà de toute perception, un *sens* qui est le même que celui qui détermine la pensée rationnelle, et ce sens, affirmons-nous, n'est pas réductible aux aspects formels des contenus scenarii de Peacocke : l'axe vertical qui détermine la symétrie n'est pas totalement perpendiculaire à l'axe qui passe par les deux yeux, car un léger ballant de tête ne lui fait pas perdre sa verticalité. Une mélodie à laquelle il manquerait une note demeure reconnaissable, et l'absence de la note passe peut-être même *inaperçue*, parce que les intervalles, les angles, les axes, sont déjà des abstractions approximatives d'un *sens* de la perception qui est à la fois indicible et exprimable²¹⁸. L'*information* dont parle Peacocke est peut-être plus qu'une simple *donnée*, mais elle n'est pas encore une *signification* (au sens merleau-pontien), et en ceci, le non-conceptualiste se rend lui-même coupable de l'erreur empiriste.

4.6 États vs contenus non conceptuels

La notion de *contenu* non conceptuel fait donc, comme celle de *forme*, problème chez Evans et Peacocke parce qu'elle est trop proche de celle de *donné*. Mais la distinction entre l'activité conceptuelle de la conscience rationnelle et celle, non conceptuelle, de la perception, peut être maintenue. C'est du moins ce que soutient Heck, dans « Le

²¹⁷ *Id. Ibid.* p. 32

²¹⁸ Certains éléments contextuels servent à déterminer la verticalité de l'axe, et ces éléments peuvent entre autres inclure des dispositions mentales, y compris, nous le verrons au chapitre 3, le bagage conceptuel du sujet.

contenu non conceptuel et l'espace des raisons²¹⁹ », en affirmant que la perception et l'attitude propositionnelle sont des *états* qui peuvent être distingués par le fait que la dernière, contrairement à la première, nécessite la possession par le sujet des concepts qu'elle met en jeu.

[On peut avancer que], peu importe le type de contenus en jeu dans les croyances – par exemple des Pensées Frégéennes – aucune raison ne peut justifier que les perceptions ne puissent avoir la même sorte de choses comme contenu; mais les contenus de l'état perceptuel d'un penseur peuvent, contrairement aux contenus de ses croyances, impliquer des concepts qu'il ne possède pas.²²⁰

Parler d'« états » plutôt que de « contenus » permet ainsi d'éviter une certaine confusion sur le terme « contenu ». Heck relève en effet qu'il est tout à fait possible qu'un état perceptuel ne puisse être décrit qu'avec des concepts non possédés par le sujet percevant, et qu'en un sens il ne serait pas tout à fait inapproprié d'affirmer que les contenus de cet état sont conceptuels. Un enfant de quatre ans peut très bien *voir* un accélérateur de particules sans posséder le concept *accélérateur de particules*, et le contenu de sa perception demeure, suivant ce que nous avons vu plus haut, bien plus proche d'un accélérateur de particules que de données sensorielles.

Nous pouvons dire qu'en répétant cette distinction, Heck fait un pas de plus en direction de la phénoménologie merleau-pontienne : Evans semblait affirmer que les contenus de la perception sont du même type que les informations traitées inconsciemment par le système nerveux central; Peacocke rectifie le tir en affirmant que ces contenus

²¹⁹ HECK, R. G. « Nonconceptual Content and the Space of Reason » in *The Philosophical Review*, 109. 483-523. 2000.

²²⁰ *Id. Ibid.* p. 485

fournissent des informations spécifiquement à la conscience perceptive (contrairement aux informations qui engendrent une réponse de type réflexe, par exemple), et Heck dit à présent que la nature même des contenus n'est pas importante, seul l'état qu'ils « constituent » l'est. En d'autres termes, Evans parle de *forme*, Peacocke de *forme perçue*, et Heck de *l'état subjectif* qui instancie la forme perçue. Il n'est dès lors plus nécessaire d'expliquer la constitution de la perception, la perception étant prise, dans l'analyse de Heck, telle qu'elle est vécue, c'est-à-dire comme un état subjectif de rapport à un environnement. Cette nouvelle nomenclature renoue donc avec les préoccupations originaires d'Evans²²¹ – notamment l'indépendance de la perception par rapport aux croyances – tout en écartant les principaux obstacles que son modèle rencontrait – notamment en ce qui a trait à la confusion régnant autour de la notion de *contenu*.

En vérité, Heck renforce en même temps tacitement le critère du langage dans sa distinction. Il applique la contrainte de généralité d'Evans de façon à ce que ce soit la description des états qui en détermine la conceptualité ou la non-conceptualité. Si le sujet n'a pas besoin de posséder les concepts en jeu dans la description de son état pour se trouver dans cet état, alors son état est non conceptuel. Or cette méthode, tout en clarifiant l'idée intuitive d'une perception pré-conceptuelle, accentue l'importance de l'idée d'une dépendance de la pensée au langage. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

La notion d' « états non conceptuels » rencontre tout de même un problème : Heck ne spécifie pas en intension ce que sont ces états. Il laisse toutefois entendre qu'ils sont isolables par rapport aux dispositions mentales du sujet percevant. Ainsi, deux sujets voyant un même accélérateur de particules dans un même contexte seraient, *ceteris paribus*, dans le même état perceptuel, quand bien même le premier possède le concept

²²¹ *Id. Ibid.*

d'accélérateur de particules alors que le second ne le possède pas. Ce caractère isolable des états perceptuels place résolument Heck dans une position empiriste du point de vue de la critique merleau-pontienne puisque sa théorie conçoit la perception comme un domaine imperméable au bagage conceptuel du sujet. Or la *Phénoménologie de la perception* rejette, en se basant sur des résultats de recherche en psychologie expérimentale, cette idée d'indépendance des états perceptuels.

Par exemple, on sait depuis longtemps que pendant les neuf premiers mois de la vie, les enfants ne distinguent que globalement le coloré et l'achromatique; dans la suite, les plages colorées s'articulent en teintes « chaudes » et teintes « froides » et enfin on arrive au détail des couleurs. Mais les psychologues admettaient que seule l'ignorance ou la confusion des noms empêche l'enfant de distinguer les couleurs. [...] La critique [des préjugés objectivistes] permet, au contraire d'apercevoir le monde des couleurs comme une formation seconde, fondées sur une série de distinctions « physiologiques », celle des teintes « chaudes » et des teintes « froides », celle du « coloré » et du « non-coloré ». *Nous ne pouvons comparer ces phénomènes qui tiennent lieu de couleur chez l'enfant à aucune qualité déterminée.*²²²

Il faut faire attention : il est évidemment possible que deux sujets voient le même objet, discernable de « la même manière » dans leur perception, quand bien même l'un des sujets *connait* l'objet et l'autre non. Mais cette possibilité ne doit pas être comprise, nous dit Merleau-Ponty, comme la conséquence d'une isolabilité de l'état perceptuel par rapport aux connaissances conceptuelles des sujets.

²²² MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 38

4.7 McDowell et le conceptualisme

À l'encontre des non-conceptualistes, McDowell propose de comprendre la perception comme assujettie aux capacités conceptuelles du sujet. Selon lui, la seule manière pour des contenus perceptuels de constituer des *raisons* pour des croyances (ou pour d'autres attitudes propositionnelles) est d'avoir un caractère conceptuel. Le conceptualiste infère de ce postulat logique que les capacités conceptuelles, qui opèrent lors d'activités cognitives de hauts niveaux, sont également à l'œuvre dans la perception même, au point d'en être « inextricables²²³ ». L'entendement ne saurait donc être confiné à un champ mental limité, et son domaine s'étendrait toujours jusqu'aux limites de la perception, faisant de chaque animal rationnel un sujet qui perçoit *nécessairement* conceptuellement. Comme il a été mentionné plus tôt, les contenus de la perception sont, pour McDowell, toujours désignables par un terme conceptuel, ne serait-ce que sous la forme indexicale « ce contenu », « cette propriété ».

Il est très difficile de déterminer si McDowell adopte la position intellectualiste critiquée par Merleau-Ponty, et, comme nous l'avons montré dans le premier chapitre, les commentateurs ne s'entendent toujours pas sur la question. L'une des raisons de cette difficulté est que sur le plan *négatif*, les propos des deux auteurs sont très proches (actualisation de la critique du Mythe du donné, critique du dualisme sous-jacent aux théories empiristes de la perception), alors que sur le plan positif, l'alternative proposée par McDowell ressemble fort à l'idée intellectualiste de la prédominance et de l'omniprésence de la pensée dans la perception et l'action. Une autre raison de cette difficulté est que la notion de « conceptualité » ne se place pas aisément dans le schéma merleau-pontien de la perception. Les conceptualistes et les non-conceptualistes semblent en effet discuter autour d'une conception verticale du rapport du sujet au

²²³ McDOWELL, J. *Mind and World*, p. 79

monde – McDowell précise d'ailleurs, dans *L'Esprit et le monde*, qu'il s'accorde avec Evans sur l'idée que les contenus de la perception sont des *fondements* pour la pensée rationnelle²²⁴. Au sommet du schéma nous retrouverions les activités cognitives de hauts niveaux, comme les opérations logiques compliquées, et à sa base quelque chose comme les données sensorielles (ou autres « causes premières » de la perception). En partant du bas vers le haut nous retrouverions les contenus *structurés* d'Evans, les contenus *informés* (accessibles à la conscience perceptive) de Peacocke²²⁵, et, finalement, les contenus articulés au sein de propositions. L'essentiel du débat serait alors de savoir si les capacités conceptuelles sont nécessaires à la manifestation de contenus informés accessibles à la conscience perceptive chez le sujet rationnel. En sollicitant la phénoménologie merleau-pontienne, nous avons deux notions supplémentaires : celle de *jugement* et celle de *signification*. Merleau-Ponty refuse d'attribuer un rôle essentiel au jugement²²⁶ dans la perception mais réitère constamment la priorité de la signification, et ce dans toute activité ou passivité du vivant²²⁷. Mais il n'est pas question de conceptualité dans la *Phénoménologie de la perception*; la tâche nous incombe donc de déterminer la place de cette notion entre *jugement* et *signification*.

4.8 Jugement, signification et conceptualité

La signification est, chez Merleau-Ponty, la détermination la plus fondamentale de la relation sujet-objet, et une analyse de l'ensemble de ses écrits laisse croire qu'elle serait tout bonnement coextensive avec la totalité des activités des systèmes nerveux

²²⁴ *Id. Ibid*, pp. 47-50

²²⁵ Précisions : Evans parle aussi d'informations.

²²⁶ MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, 35-40

²²⁷ *Id. Ibid*, pp. 30-33

centraux, quels qu'ils soient. Il ne peut donc pas y avoir identité entre conceptualité et signification : la conceptualité telle que l'entendent McDowell et ses adversaires appartient à l'animal rationnel, mais les animaux irrationnels ont quand même une vie (et une « perception ») *sensée*. Pourtant, il serait parallèlement inadéquat d'affirmer que cette conceptualité puisse être réduite au *jugement* dont parle Merleau-Ponty. En effet, comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, une action peut être dite conceptuelle simplement parce qu'elle peut être décrite ultérieurement par le sujet l'ayant accomplie comme le fruit de *sa* décision, comme participant à son espace de raisons. Cette conception se transpose aisément sur le plan de la perception : pour qu'une perception soit conceptuelle, il suffit, et ce que suggère McDowell dans *L'esprit et le monde*, qu'elle soit descriptible et reconnue par la conscience perceptive comme étant sienne – et comme tous les contenus perceptuels qui répondent au second critère répondent également au premier, toute perception d'un animal rationnel est forcément conceptuelle. Or le jugement dont parle Merleau-Ponty est essentiellement *actif*, et la critique qu'il fait de cette notion est justement qu'elle ne rend pas compte de la passivité du sujet dans les changements de perception.

Nous avons donc affaire, chez McDowell, à une double définition de la conceptualité : elle est à la fois un cadre d'analyse dans lequel entrent *a priori* toutes les actions et perceptions humaine, et une faculté de l'esprit toujours à l'œuvre dans ces actions et perceptions – puisque les capacités conceptuelles, *opèrent* dès la perception. Qui plus est, il n'y a pas de distinction essentielle entre la conceptualité « pratique », qui s'applique à une situation particulière, comme une partie d'échec vitesse lumière, et la conceptualité plus abstraite, qui caractérise par exemple les opérations logiques murement réfléchies²²⁸. La signification merleau-pontienne partage en quelques sortes

²²⁸ McDOWELL, J. « Respond to Dreyfus »

ce caractère avec la conceptualité de McDowell : elle est antérieure à la distinction normatif-descriptif, elle est une tension originelle entre ce qui est et ce qui doit être²²⁹ et la perception incarne à tout moment cette relation. Toutefois, elle possède un aspect qui est étranger à la conceptualité : celui de l'indéterminé positif. McDowell souligne en effet l'importance de la déterminabilité de tous les contenus perceptuels : pour lui, tout contenu *peut* être décrit, désigné. Or, chez Merleau-Ponty, comme nous l'avons vu, les « contenus » indéterminés sont essentiels – et il doit donc *y avoir* de l'indéterminable. Ces contenus jouent un rôle moteur au sein même de la perception, comme le *fond* sans lequel la figure ne saurait être vue. On peut dire que l'indéterminé, qui n'est pas *absence* et qui n'est pas non plus nécessairement *inconscient* (nous sommes conscients des limites de notre champ de vision mais nous ne pouvons les désigner avec précision), sous-tend les capacités conceptuelles, et avec elles le cadre d'analyse en lequel consiste la conceptualité dans la perception.

Il apparaît donc clair que McDowell commet une erreur attribuable à l'intellectualisme en extrapolant le potentiel rationalisable des contenus perceptuels et en les assujettissant tous au pôle « pensée ». Mais, à en croire Merleau-Ponty, sa mécompréhension du phénomène perceptif serait beaucoup plus subtile que celle des intellectualistes. Ceux-ci concevaient la signification du perçu comme une *conséquence* des facultés intellectuelles du sujet, celui-là la conçoit simplement comme essentiellement intelligible. Il ne fait toutefois pas le bond phénoménologique qui consiste à comprendre la conceptualité comme subordonnée à la signification, comme émergeant d'elle par la nécessité que le langage, comme il a été dit au premier chapitre, introduit dans le rapport au monde de l'animal rationnel.

²²⁹ KELLY, S. « Seeing Things in Merleau-Ponty », *The Cambridge Companion to Merleau-Ponty*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005

5. Conclusion

Nous avons donc vu que le débat entre les conceptualistes et les non-conceptualistes répète, en ce qui a trait à la perception, des schémas de l'opposition intellectualisme-empirisme telle que présentée par Merleau-Ponty. Dans le premier cas, le pôle de rationalité devient tellement important que ses conditions d'existence mêmes lui sont subordonnées; dans le second, l'expérience pré-conceptuelle semble à ce point autonome par rapport au sujet rationnel qu'il est difficile d'expliquer comment la rationalité s'enracine dans la perception. L'alternative proposée par Merleau-Ponty, c'est-à-dire un type de description de la perception qui place au premier plan l'arc intentionnel et l'influence constante de contenus indéterminés, semble également fournir une sortie intéressante, bien que difficilement modélisable, des impasses rencontrées tour à tour par McDowell et ses adversaires.

La position non conceptualiste est basée en grande partie sur une critériologie de la conceptualité, critériologie à laquelle ne répondraient pas les contenus ou états perceptuels. La conceptualité caractériserait la manipulation de symboles discrets grâce à des règles logiques abstraites. Les non-conceptualistes en déduisent que la perception est non conceptuelle ou pré-conceptuelle. Or nous n'avons pas, à proprement parler, confronté le modèle positif de la perception qu'ils proposent à ces critères : nous nous sommes contentés de confronter ce modèle à l'expérience perceptive en tant qu'elle est vécue. Dans le prochain et dernier chapitre, nous tenterons donc de voir dans quelle mesure ces différentes conditions de la conceptualité sont applicables à la perception et à l'activité rationnelle.

CHAPITRE III

1. Aperçu

Nous avons vu, dans le premier chapitre, que la philosophie merleau-pontienne de la perception est caractérisée par des éléments théoriques identifiables tant au conceptualisme de McDowell qu'au non-conceptualisme de Dreyfus. Dans le second chapitre, nous avons montré que le débat sur la conceptualité des contenus de la perception est assimilable à certains égards à l'opposition intellectualisme-empirisme selon l'analyse qu'en fait Merleau-Ponty. Nous allons maintenant mettre à l'épreuve, toujours selon une perspective merleau-pontienne, les critères de distinction entre conceptualité et non-conceptualité proposés par les conceptualistes et les non-conceptualistes. Nous défendrons l'idée que ces différentes catégorisations échouent à décrire adéquatement certains cas limites de la perception et de la pensée parce qu'elles présupposent que l'activité et la passivité subjectives résultent de la *composition* de deux types de contenus ou d'états alors qu'il est plus pertinent, en regard de l'expérience, de considérer la dualité de ces types comme *dérivée* d'un arc intentionnel originel dont la conceptualité et la non-conceptualité ne sont que des *moments*²³⁰ théoriques.

Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty défend la thèse que les pôles empiristes et intellectualistes commettent tous deux l'erreur de réduire le phénomène perceptif à une conséquence du monde objectif, soit parce que celui-ci *détermine* la

²³⁰ *Encyclopédie de la philosophie*, 1093

perception, soit parce qu'il est *dévoilé* par elle. Cette erreur, qui est appelée le « préjugé du monde objectif²³¹ », peut selon le phénoménologue être évitée si l'on considère comme fondamental dans la perception non pas le monde qui s'y révèle mais le *sens* par lequel il apparaît, sens qui repose pleinement sur l'*arc intentionnel*²³². Celui-ci précéderait et sous-tendrait toutes les distinctions de moments au sein de la perception – y compris celle du sujet et de l'objet – et l'entreprise de Merleau-Ponty consiste entre autres à pointer certains instants de l'expérience lors desquels cette distinction n'est même pas vécue, au point où le sujet et l'objet s'y confondent presque totalement. C'est notamment ce qui est exprimé par l'extrait de la *Phénoménologie de la perception* cité par Dreyfus : « Dans la perception, nous ne pensons pas l'objet et nous ne nous pensons pas le pensant, nous sommes à l'objet et nous nous confondons avec ce corps qui en sait plus que nous sur le monde, sur les motifs et les moyens qu'on a d'en faire la synthèse. »²³³

Nous allons, dans les prochaines pages, défendre l'idée que la distinction entre les contenus (états ou activités) conceptuels et les contenus (états ou activités) non conceptuels est elle-même attribuable à une réduction erronée du phénomène perceptif à une dualité initiale entre le sujet percevant et le « monde » perçu. Nous présenterons dans un premier temps trois types de critères de la conceptualité : celui des non-conceptualistes « traditionnels » (principalement Peacocke et Crane), celui de McDowell, et celui de Dreyfus. Nous entendons ensuite présenter des cas de perceptions que Merleau-Ponty oppose aux approches empiristes et intellectualistes ainsi que des expériences psychologiques réalisées dans les dernières décennies, et montrerons de

²³¹ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 70-71

²³² *Id. Ibid.* p. 158

²³³ *Id. Ibid.* pp. 275-276

quelle manière ces observations remettent en question la possibilité d'une application sévère des critères de conceptualité. Nous terminerons en proposant d'utiliser une conception merleau-pontienne du langage qui nous permettrait de mieux comprendre le clivage entre conceptualisme et non-conceptualisme.

2. Critères de la conceptualité

Il existe de nombreuses définitions et acceptions, en philosophie de l'esprit, de la notion de *concept*²³⁴ : un concept peut être une extension, une intension, une image mentale, une définition, un prototype, etc. Nous ne comptons pas nous attarder ici à une étude détaillée de ces divergences théoriques : non seulement une littérature très grande sur ce sujet existe déjà, mais en plus la multitude de ces définitions n'est pas à proprement parler au cœur du débat étudié. En effet plusieurs non-conceptualistes ne s'entendent pas sur la définition même de « concept » mais s'accordent quand même pour affirmer que les contenus des croyances et des jugements sont conceptuels alors que ceux de la perception ne le sont pas; ils ont donc en commun une certaine conception des *critères* auxquels doivent répondre des contenus ou des états pour être dits conceptuels. Nous nous intéresserons donc, dans ce chapitre, à ces différents critères, proposés par les non-conceptualistes « traditionnels »²³⁵, les conceptualistes, ainsi que Dreyfus, censés permettre une distinction entre les contenus (états ou activités) qui sont conceptuels et ceux qui ne le sont pas.

²³⁴ *Encyclopédie de la philosophie*, pp. 301-302

²³⁵ Dans la mesure où le débat s'est principalement développé autour de l'idée de contenu conscient de la perception, nous n'aborderons pas ici la question des contenus perceptuels inconscients.

2.1 Croyances et jugements

Si les critères de distinction entre la conceptualité et la non-conceptualité ne font pas l'unanimité chez les non-conceptualistes traditionnels, tous les défenseurs de cette thèse s'entendent néanmoins pour affirmer qu'ils permettent d'établir une séparation claire entre les contenus ou états qui relèvent de la croyance et qui relèvent de la perception²³⁶. Ainsi, comme nous l'avons vu, dès la *Variété de la référence*, la non-conceptualité sert à définir les contenus informés (ou informant) qui ne peuvent pas participer directement à une croyance. Pour les non-conceptualistes, la croyance est donc le cas paradigmatique d'états conceptuels ou de compositions de contenus conceptuels, et les perceptions sont devenues, avec le déploiement du débat les concernant, l'exemple-type des processus subjectifs mettant en jeu des contenus ou états non-conceptuels.

Le critère large de conceptualité, appelé « contrainte de généralité²³⁷ », est défini par l'encyclopédie Stanford de la manière suivante : « La spécification du contenu d'une phrase ou d'une attitude propositionnelle ne doit employer que des concepts possédés par le locuteur ou le penseur.²³⁸ » Par exemple, si un sujet S ne possède ni le concept de CHAT ni celui de BLANC, on ne peut lui attribuer la croyance selon laquelle tous les chats sont blancs, mais on peut en revanche, dans certaines conditions, présumer qu'il voit un chat blanc (quand bien même il ne possède toujours pas ces concepts). C'est ce type de distinction qui confèrera leur précision aux critères de la conceptualité dans la première partie du débat à l'étude.

²³⁶ Nous entendons par *les perceptions* des cas particuliers (ou des « occurrences ») de *la perception*.

²³⁷ EVANS, G. *Op. Cit.*

²³⁸ « Nonconceptual mental content », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, *Op. cit.*

2.2 La possession de concepts selon les conceptualistes traditionnels : comment la conceptualité telle que décrite par Evans se manifeste-t-elle cognitivement?

2.2.1 Retour sur Evans et les interrogations initiales du débat

La première pierre de l'édifice du débat a été posée par Evans lorsqu'il a affirmé, dans *La variété de la référence*, que les contenus de la perception ne sont pas conceptuels parce qu'ils fournissent au sujet des informations qui ne nécessitent pas la possession de concepts pour être assimilées²³⁹. Par exemple, en entendant un son, un sujet peut connaître la distance et la direction qu'a, relativement à sa propre situation, l'émetteur du son sans pour autant posséder les concepts de *distance* et de *direction*²⁴⁰. Selon Evans, un concept doit, pour être possédé, pouvoir être abstrait par le sujet de ses instanciations particulières. Mais pour constituer une théorie du sujet, cette idée doit être développée et doit, entre autres, expliquer de manière plus détaillée 1) *comment* sont possédés les concepts par le sujet (ou *comment* cette abstraction s'effectue), et 2) *pourquoi* l'activité perceptuelle ne peut pas effectuer ces abstractions. Mais elle pose avant tout une question de définition, à savoir : qu'est-ce qu'un concept au sens *mental*?

Or les « concepts » en jeu dans le débat peuvent être soit des concepts frégréens, c'est-à-dire des intensions, soit des concepts au sens pléonastique²⁴¹, ce qui implique qu'il faille, pour les posséder, simplement entretenir une attitude propositionnelle à leur égard – c'est notamment ce que stipule la définition formulée par Paul Bealer, selon laquelle « x possède de manière déterminée un concept donné si et seulement si x comprend de manière déterminée une proposition qui a ce concept comme contenu

²³⁹ CAMPBELL, J. *Op. cit.*

²⁴⁰ *Id. Ibid.*

²⁴¹ BYRNE, A. *Op. cit.* Section 1

conceptuel²⁴² ». Dans tous les cas, néanmoins, la possession d'un concept C requiert que soient possibles *plusieurs* attitudes propositionnelles (par exemple des croyances) à son égard – c'est l'application mentale de la *contrainte de généralité* que nous avons considérée lors du second chapitre. Elle définit, rappelons-le, le concept comme étant indépendant de son contexte d'instanciation même s'il demeure dépendant d'un « réseau » conceptuel. Or si cette idée s'applique très facilement dans le domaine de l'analyse du langage, elle apparaît moins évidente dès lors que l'on tente de la transposer sur le plan de la cognition – et de ses champs connexes comme la perception. Dans l'article « Perception et contenu conceptuel²⁴³ », Alex Byrne met ainsi en lumière le fait que les concepts sont presque toujours définis de manière frégéenne par les non-conceptualistes mais souvent utilisés dans leur acception pléonastique – voire psychologique²⁴⁴. Cette confusion est partiellement due au fait que la plupart des auteurs se sont évertués à démontrer pourquoi les contenus de la perception ne pouvaient être conceptuels alors que peu d'entre eux ont expliqué avec rigueur en quoi les contenus des croyances l'étaient.

2.2.2 Les critères de possession de concepts de Crane

Tim Crane, dans son article « Le contenu non conceptuel de l'expérience²⁴⁵ », est sans aucun doute l'un de ceux qui détaillent le mieux les raisons pour lesquelles les croyances et les jugements doivent être considérés comme mettant en jeu des contenus

²⁴² BEALER, G. « Concept Possession », *Philosophical Issues*, Vol. 9, Concepts (1998), p. 331-332.

²⁴³ BYRNE, A. *Op. cit.* Section 1

²⁴⁴ *Id. Ibid.*

²⁴⁵ CRANE, T. *The Nonconceptual Content of Experience*, Cambridge: Cambridge University Press 1992

conceptuels. Ainsi, parallèlement à Peacocke²⁴⁶, qui explique soigneusement en quoi il est nécessaire que les contenus de la perception soient non conceptuels, Crane pose la question de la nécessité d'une *conceptualité* des contenus des croyances :

[N]ous pouvons [distinguer chez les gens] les propriétés mentales des autres propriétés; nous pouvons ensuite [distinguer] dans leurs propriétés mentales leurs états intentionnels et leurs états mentaux non intentionnels; et nous pouvons distinguer dans leurs états intentionnels leurs attitudes et les contenus de celles-ci [...] Mais où se trouvent ici les concepts? Qu'ajoutons-nous à l'affirmation que les gens ont des croyances, des désirs des intentions (etc.) à propos du fromage lorsque nous disons qu'ils ont le *concept* de fromage?²⁴⁷

En vérité, nous dit Crane, la conception frégréenne du *concept* ne s'applique plus ici, du moins plus sous sa forme initiale : « Frege était préoccupé par le langage²⁴⁸ », et s'il est aisé de concevoir le « terme » d'une proposition comme conservant la même intension sans égard à son instanciation, il est plus difficile d'identifier la possession *mentale* d'un concept à la possession de son intension totale, comme si les deux étaient *la même* entité mentale. Mais l'on peut transférer, dans une certaine mesure, la conception frégréenne du concept à la pensée si on le considère sous ses aspects *atomique* et *dépendant d'un réseau*. Un contenu perceptuel, comme la vision d'un objet rouge, peut servir de base à la possession d'un concept parce qu'il est relié de manière inférentielle à d'autres perceptions particulières qui instancient ce même concept. Les différentes entités qui constituent l'extension d'un concept doivent donc être cognitivement comprises comme des contenus intentionnels reliés entre eux, et le concept apparaît

²⁴⁶ PEACOCKE, C. « Does Perception Have Nonconceptual Content? »

²⁴⁷ CRANE, *Op. cit.* p. 11

²⁴⁸ *Id. Ibid.*

alors comme l' « élément commun » à ces contenus, celui qui permet leur relation inférentielle. Pour que cette inférence soit possible, il faut donc que le sujet soit disposé à être dans un état intentionnel dont le contenu est précisément cet élément commun (par exemple la rougeur pour les objets rouges). Dans cette optique, « posséder un concept, c'est être dans un état intentionnel dont les relations inférentielles sont des fonctions appropriées de leurs contenus [...] Les concepts sont les constituants requis pour expliquer ces relations inférentielles²⁴⁹ ». Selon cette définition, les contenus des croyances sont des cas de concepts en un sens presque frégéen : leurs instanciations particulières, actuelles ou possibles, constituent l'extension d'un concept, et l'« explication » des liens inférentiels qu'ils entretiennent entre eux est, si elle est adéquate, quelque chose de similaire à l'intension de ce concept.

2.2.3 Informations non conceptuelles : le critère de distinction de Peacocke

Ajoutons, pour les besoins du texte, que chez les non-conceptualistes traditionnels, le rôle du bagage conceptuel dans la saisie de contenus constitue un critère de distinction. Ainsi, un contenu peut être dit « non conceptuel » s'il ne requiert pas la possession d'un bagage conceptuel particulier pour être appréhendé. Cet argument est formulé une première fois par Evans, qui affirme que les contenus perceptuels sont non conceptuels parce qu'ils sont indépendants vis-à-vis des croyances, et a été réitéré sous une autre forme par Peacocke dans son fameux argument de la finesse du grain, que nous allons brièvement revoir.

²⁴⁹ *Id. Ibid.*

2.2.4 La finesse du grain

L'argument de la finesse du grain est sans doute le plus controversé des arguments non conceptualistes, et de nombreux tenants de cette doctrine refusent depuis longtemps d'y adhérer²⁵⁰. Il a été principalement défendu par Peacocke²⁵¹ et critiqué par Kelly²⁵². Rappelons qu'il consiste à dire que l'expérience perceptuelle est tellement riche qu'il est impossible de la décrire en totalité avec les concepts que nous possédons, et cette richesse consisterait entre autres, dans le cas de la perception visuelle, en la quantité indénombrable de stimuli que nous avons lors d'une même « impression visuelle ». Rappelons également que les dénominations indexicales telle que « cette teinte de rouge », proposées par McDowell pour palier le problème de la finesse du grain, sont inadéquates aux yeux de Peacocke puisqu'elles captent la nuance perçue soit trop grossièrement (parce qu'elles peuvent désigner n'importe quel contenu perceptuel) soit trop finement (parce qu'elles peuvent désigner deux contenus distincts qui sont pourtant perceptuellement non distinguables).

2.2.5 L'indépendance par rapport au bagage conceptuel

Si l'argument de la finesse du grain fait l'objet de plusieurs critiques au sein même du camp non conceptualiste, il vise tout de même à prouver l'une des idées les plus importantes du non-conceptualisme : celle d'une indépendance fondamentale de la perception par rapport à l'appareil conceptuel du sujet. Ainsi, écrit Peacocke,

²⁵⁰ ENGEL, P. *Op. cit.* Section 3

²⁵¹ PEACOCKE, C. « Phenomenology and Nonconceptual Content »

²⁵² KELLY, S. « The Nonconceptual Content of Experience: Situation Dependence and Finesse of the Grain »

il doit y avoir quelque chose que partagent le contenu représentationnel de l'expérience d'un sujet qui possède le concept d'*écarlate* et le contenu représentationnel d'un second sujet qui ne possède pas ce concept, mais qui expérimente tout de même la même nuance.²⁵³

Le contenu non conceptuel est donc, pour Peacocke, ce qui est expérimenté mais qui demeure pourtant indicible, du moins provisoirement, parce qu'aucun concept possédé par le sujet n'y correspond. Cette caractéristique n'empêche en aucun cas ces contenus d'être *structurés* et *informés* – ce qui satisfait les exigences initialement formulées par Evans – et Peacocke insiste d'ailleurs sur le fait que les contenus perceptuels sont expérimentés selon certaines *normes* perceptives (comme l'articulation autour de l'axe visuel vertical) et fournissent au sujet des informations sur son environnement.²⁵⁴

2.3 La conceptualité selon McDowell : Rappel en trois points

2.3.1 L'espace des raisons

Pour McDowell, comme nous l'avons vu, est conceptuel tout ce qui entre dans le spectre de la connaissance subjective. Comme il l'explique dans *L'Esprit et le monde*, le référent d'un contenu perceptuel (c'est-à-dire ce que *représente* ce contenu) comme une nuance de rouge et le référent du contenu de la locution verbale « cette nuance de rouge » (qui désignerait la même couleur) sont du même type, et il ne sert strictement à rien de dédoubler le type de contenus intentionnels qui ont cette référence en « conceptuels » et « non conceptuels ». McDowell ajoute à ceci que le critère d'indépendance par rapport au contexte qui caractérise les concepts est aussi rencontré par les contenus

²⁵³ PEACOCKE, C. « Phenomenology and Nonconceptual Content », p.610

²⁵⁴ PEACOCKE, C. « Does Perception Have Nonconceptual Content? »

perceptuels puisqu'il est possible de se remémorer un contenu perceptuel, voire de le « reconnaître » dans une situation différente²⁵⁵.

2.3.2 Le rôle du langage et l'ontologie perceptuelle

Comme nous l'avons mentionné au premier chapitre, McDowell défend une position anthropocentriste de la perception humaine qui la distingue essentiellement de la perception animale. Selon lui, le fait de baigner dans le langage depuis la naissance génère ce que l'on pourrait appeler une « intuition ontologique » dans l'esprit qui sépare d'emblée le sujet du monde factuel et qui présente chaque aspect de ce dernier comme étant toujours *descriptible*. Cette singularité humaine s'étend, aux dires de McDowell, jusqu'au tout premier contact entre le sujet et le monde : la perception. Celle-ci devient alors un rapport par lequel chaque manifestation du monde au sujet présente des objets définis, des « en-soi », dont les déterminations apparaissent comme indépendantes de ce sujet. L'argument peut être formulé de cette manière :

(p1) Le langage détermine la pensée

(p2) La perception humaine est assujettie à la pensée

(C) Donc les contenus de la perception sont saisis (ou saisissables) par le langage

²⁵⁵ McDOWELL, J. *Mind and World*, pp. 57-59

Puisque le langage est, en ce qu'il instancie toujours des propositions, conceptuel, tout ce qui entre dans son spectre l'est forcément aussi – c'est du moins ce que sous-entend McDowell. La possession du langage et son rôle déterminant dans la cognition humaine sont donc à l'origine de la conceptualité des contenus de la perception.

2.3.3 Le « Je » transcendantal

Le troisième élément qui caractérise la conceptualité pour McDowell est le rapport des contenus à un « je ». C'est là le cœur de l'argumentation du conceptualiste dans le débat qui l'oppose à Dreyfus, et cette thèse serait valable tant en philosophie de la perception qu'en philosophie de l'action. Selon elle, il n'existe aucune raison suffisamment forte pour effectuer une distinction essentielle entre une action murement réfléchie et une action « spontanée » si les deux peuvent être attribuées à la *décision* du sujet. C'est le cas du frisbee spontanément attrapé que nous avons présenté au premier chapitre. Pour McDowell, cette action est conceptuelle dans la mesure où le sujet a pris la décision d'agir consciemment sur le monde de cette façon, et il n'aura nullement été nécessaire que cet acte soit précédé d'une longue délibération. La perception répondrait exactement aux mêmes principes : la teinte de rouge perçue n'a pas besoin de « quitter » sa situation, son contexte de perception, vers un univers logique abstrait pour être un concept : pour peu qu'elle ait été saisie par la conscience perceptive, elle est d'emblée conceptuelle. Pour paraphraser McDowell : le « Je » est le même qu'il réfléchisse longuement ou pas, et les contenus qui se rapportent à la lui sont de même « nature »²⁵⁶. Est donc conceptuel, pour McDowell, tout contenu qui se rapporte à un sujet rationnel, et donc, par définition, tout contenu intentionnel chez l'humain.

²⁵⁶ McDOWELL, J. « Response to Dreyfus », p. 369

2.4 La conceptualité selon Dreyfus : l'activité au lieu de l'état ou du contenu

Dreyfus, avec son *Adresse Présidentielle*, opère un changement radical dans la modélisation non conceptualiste de l'esprit humain. Rappelons que, dans un premier temps, Evans et Peacocke construisaient leur théorie sur une distinction de nature entre les *contenus* conceptuels et non conceptuels. Par la suite Heck proposa de différencier plutôt les *états* conceptuels et non conceptuels, reléguant la conceptualité des contenus à un simple mode de description. Dreyfus prend quant à lui ses distances par rapport aux « entités mentales » que peuvent représenter contenus et état et réoriente la discussion sur les *activités* de l'esprit.

En effet, Dreyfus suggère que la perception mette en jeu des contenus « non conceptuels » non parce que ces contenus sont d'un type particulier, mais parce qu'ils sont *traités* par l'appareil cognitif sans que ne soient sollicitées les règles logiques. Pour étayer cette idée, Dreyfus se base sur la désormais célèbre distinction en psychologie expérimentale entre le Système 1 et le Système 2²⁵⁷ selon laquelle

Le *Système 1* fonctionne automatiquement et rapidement, avec peu ou pas d'effort et aucune sensation de contrôle délibéré [alors que le] *Système 2* accorde de l'attention aux activités mentales contraignantes qui le nécessitent, y compris les calculs complexes. Le fonctionnement du *Système 2* est souvent associé à l'expérience subjective de l'action, du choix et de la concentration.²⁵⁸

La conceptualité « en action » serait donc ce qui caractérise les activités propres au *Système 2* : elle se manifesterait par des opérations cognitives de hauts niveaux qui nécessitent, en plus d'une importante concentration, la prise par l'esprit d'une certaine

²⁵⁷ Voir KAHNEMAN, Daniel. *Thinking, fast and slow*. New-York, Farrar Strauss and Giroux, 2011.

²⁵⁸ *Id. Ibid.* p. 29

distance relativement à son objet, à sa situation. La perception n'entre généralement pas dans cette catégorie simplement parce qu'elle n'implique pas (du moins pas la plupart du temps) cette distance, ce changement de disposition du sujet pensant.

Soulignons qu'en opérant ce changement de définition de la conceptualité, Dreyfus ne se limite pas à modifier l'*objet* de l'attribut « conceptuel », le faisant passer d'un contenu ou d'un état à une « activité », il rompt aussi radicalement avec la tradition non conceptualiste voulant que les croyances et les jugements aient *toujours* des contenus conceptuels – au point d'être les cas paradigmatiques de la conceptualité. L'état qui sous-tend, par exemple, la décision de jouer tel ou tel coup dans une partie d'échec « vitesse lumière » est en effet compris comme une association directe, opérée par le système 1, entre un type de sollicitations et un type de réponses comportementales, or il s'agit pourtant *en même temps* d'un « jugement » (voire de la conséquence d'une « croyance ») selon l'acception populaire du terme – et selon l'usage qui en est fait dans les théories non conceptualistes antérieures à l'*Adresse Présidentielle* de Dreyfus.

Les critères de la conceptualité tels que formulés par les non-conceptualistes doivent, pour démontrer leur adéquation, remplir deux exigences. D'une part ils doivent pouvoir toujours être relevés dans les états, contenus ou activités dits « conceptuels », et d'autre part ils doivent impérativement *ne pas être rencontrés* dans les états, contenus ou activités dits « non conceptuels », comme les entités qui constituent la perception – sans quoi il ne s'agirait simplement pas de critères de distinction.

3. La perception répond-elle aux critères de la conceptualité?

3.1 Critique de McDowell

Comme nous l'avons brièvement abordé au premier chapitre, le principal problème de la thèse de McDowell est qu'elle est presque totalement non falsifiable. En posant que

les capacités conceptuelles étendent leur champ d'action jusqu'aux constituants les plus primaires de la perception, et en défendant l'idée qu'un contenu est conceptuel dès lors qu'il est *désignable* par une forme linguistique (ne serait-ce qu'une forme indexicale), le conceptualiste donne de la « conceptualité » une définition qui la réduit à la simple *signification* – voire *information*, d'un contenu. Il est donc dès lors impossible pour un non-conceptualiste comme Peacocke de défendre l'idée d'un contenu informationnel non conceptuel sans se rendre en même temps coupable, aux yeux de McDowell, de la formulation d'un oxymore.

Avec sa théorie de la primauté du langage dans la perception du monde, McDowell, bien plus qu'il n'étaye son argument épistémologique, renforce le caractère non falsifiable de sa thèse. Il soutient en effet l'idée que la conscience perceptive est subordonnée au langage *parce que* toute description de son contenu est nécessairement linguistique. Ce n'est donc plus seulement la perception, mais bien la totalité des expériences subjectives qui se trouve soumise au langage, et McDowell réitère ainsi le célèbre argument de Wittgenstein selon lequel le langage privé est impossible, selon lequel la conscience n'a pas d'accès privilégié à ses contenus, ceux-ci étant toujours *exprimables* par un langage partagé entre plusieurs individus²⁵⁹.

Nous nous retrouvons ici devant un problème plus important. Arnaud Dewalque note en effet que selon cette théorie, « [é]noncer un jugement perceptuel [ne reviendrait] pas à conceptualiser un contenu non conceptuel mais seulement à "assumer" (*endorse*) un contenu qui était d'emblée conceptuel.²⁶⁰ » Or, si l'on pousse la logique présentée par McDowell, *rien* n'est conceptualisable. Puisque le contenu même de la perception est

²⁵⁹ WITTGENSTEIN, Ludwig. *Recherches philosophiques*, traduction de Françoise Dastur et coll. , Paris, Gallimard, 2004. pp. 126-127

²⁶⁰ DEWALQUE, A. « Expérience perceptive et contenus multiples », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VII 1, 2011. p. 161

déjà un concept, nous sommes forcés d'attribuer aux concepts de plus hauts niveaux d'abstraction, ou aux concepts composés, le même caractère : leur expression n'est pas l'*élaboration* de nouveaux concepts mais simplement l'énonciation de concepts existant dès les premiers instants de l'attention que la conscience leur a portée – et cette conceptualité originelle s'applique aussi dans le cas où la formulation de ces concepts serait l'aboutissement d'une réflexion interne, le « langage intérieur » étant de même nature que le langage comme moyen de communication interindividuelle. En voulant reprocher ainsi aux non-conceptualistes d'attribuer à la perception une essence démesurément « passive », réductible au « donné » de Sellars²⁶¹, McDowell se retrouve en fait ironiquement lui-même dans la position passiviste, puisque toute conceptualisation est, de ce point de vue, bien plus une contemplation qu'une véritable activité de l'esprit. L'erreur intellectualiste relevée par Merleau-Ponty apparaît alors à nouveau dans la thèse conceptualiste : celle-ci ne nous dit en effet pas *pourquoi* l'« attention conceptuelle » porte sur tel objet plutôt que sur tel autre. En vérité, elle n'a pas à nous le dire puisque la conceptualité n'est pour elle que le *mode* de rapport au monde qui caractérise l'humain, bien que ce rapport soit toujours déterminé par des « sollicitations » auxquelles la conceptualité ne peut échapper.

Cette non-falsifiabilité de la théorie de McDowell pose une question intéressante : peut-on défendre une quelconque position conceptualiste de la perception sans pour autant accepter cette conception holistique de la conceptualité que défend McDowell? Ou encore, pouvons-nous rejeter les critères de distinction entre la conceptualité et la non-conceptualité proposés par les non-conceptualistes sans leur opposer une théorie selon laquelle toute activité subjective est *par définition* une expérience conceptuelle? Merleau-Ponty a, dans la *Phénoménologie de la perception*, utilisé de nombreux résultats

²⁶¹ SELLARS, W. *Op. cit.*

d'expériences biologiques et psychologiques pour prouver la supériorité de l'option phénoménologique sur les positions intellectualiste et empiriste. Nous entendons donc, dans la prochaine section, utiliser une méthode semblable pour critiquer les critères non conceptualistes vus plus haut en nous appuyant non seulement sur des expériences présentées par Merleau-Ponty, mais aussi sur des résultats plus récents obtenus en psychologie et en neurologie.

3.2 Les contenus de la perception

Selon l'approche non conceptualiste, les contenus des croyances sont conceptuels parce qu'ils sont atomiques et qu'ils participent à un large réseau de concepts. Si nous souhaitons, et c'est la tâche que nous nous sommes donnée, vérifier que les contenus de la perception ne possèdent effectivement pas ces caractéristiques, nous devons dans un premier temps spécifier *ce qu'est* un contenu perceptuel. Au premier abord, deux options s'offrent à nous : soit il n'y a phénoménologiquement, dans une expérience perceptive, qu'un seul contenu, qui n'est dissécable en plusieurs « parties » que lors de la perception analytique, soit nous faisons l'expérience d'une multitude de contenus qui sont d'emblée distincts dans la perception, comme la figure et le fond qui la supporte, la voiture et la route sur laquelle elle roule, ou encore la tristesse et le visage qui l'exprime. Il est loin d'être évident d'établir laquelle de ces options décrit le plus fidèlement notre vécu perceptuel, et c'est en grande partie pour cette raison que le non-conceptualisme *d'états* a été rapidement favorisé au non-conceptualisme de *contenus* : dans le non-conceptualisme *d'états*, les contenus de la perception peuvent être compris indifféremment comme descriptifs ou comme constitutifs de l'état perceptuel.

Le point de vue merleau-pontien sur la question – bien qu'il ne parle pas à proprement parler de « contenu » de la perception – opte pour une certaine version de la deuxième option : extrapolant, comme nous l'avons vu, l'idée gestaltiste qu'« une figure sur un

fond est la donnée sensible la plus simple que nous puissions obtenir²⁶² », le phénoménologue défend l'idée selon laquelle tout « "quelque chose" perceptif est toujours au milieu d'autre chose, [...] fait toujours partie d'un "champ"²⁶³ ». C'est donc dire qu'il y aurait effectivement des « objets » de la perception, qui la constitue principalement, des « contenus » qui se détacheraient toujours du fond perceptuel et sans lesquels la perception ne serait pas possible. Cette caractéristique de la perception est un cas particulier de la théorie générale de la signification de Merleau-Ponty, selon laquelle le sens est une tension constante entre le déterminé et l'indéterminé, deux pôles qui, comme le sujet et l'objet, n'existent que par la relation dialectique qu'ils entretiennent²⁶⁴. Il s'agit donc, comme nous l'avons vu au dernier chapitre, de soutenir que la perception est toujours une manifestation du sens et donc de cette tension que l'on appelle « arc intentionnel ». Mais la manière dont l'arc intentionnel détermine la perception oblige-t-elle, autorise-t-elle ou bien interdit-elle une conceptualité de ses contenus?

Dans un premier temps, il faut noter que l'une des particularités de l'arc intentionnel, peu importe son mode de manifestation (perception, pensée, langage, besoin biologique, etc.) est qu'il présente principalement une forme unie²⁶⁵. C'est donc une autre extrapolation de la *Gestalttheorie* qui est en jeu ici : le tout précède les parties. Ainsi, tout comme « le mot, chez l'enfant, fonctionne d'abord comme une phrase²⁶⁶ », la

²⁶² MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 10

²⁶³ *Id. Ibid.*

²⁶⁴ Merleau-Ponty adopte ici une perspective fortement hégélienne.

²⁶⁵ À ne pas confondre avec « totalement déterminée »

²⁶⁶ MERLEAU-PONTY, M. « Le langage indirect et les voix du silence », *Signes*, Paris, Folio Essais, 1960. p. 64

perception du monde précède même la distinction des sens²⁶⁷. Il y a ici un paradoxe apparent : comment une perception précédant par essence la séparation de ses « constituants » se présente en même temps toujours sur le mode de la « figure sur fond »? La réponse tient dans une théorie très large de l'arc intentionnel : si la perception est toujours perception d'une figure sur un fond, c'est parce que rien ne peut être perçu sans un champ indéterminé mais dont la présence est quand même « ressentie » ou « annoncée²⁶⁸ », et ainsi nous « voyons » ce qui se trouve devant nos yeux mais « sentons », d'une manière ou d'une autre et ne serait-ce que très vaguement, ce qui sort des limites de notre champ visuel²⁶⁹ (sans quoi nous ne changerions en fait jamais la direction de notre regard). La figure et le fond de la *Gestalttheorie* deviennent ici une métaphore de la nécessité d'une coexistence d'un objet et de son champ, coexistence pourtant simultanée à une certaine séparabilité inévitable, qui est sans doute le premier moteur de la séparation des contenus, et, tardivement, de la perception analytique.

C'est en raison de cette primauté de l'arc intentionnel que la vision n'est pas identifiable point par point aux excitations locales de la rétine, dit Merleau-Ponty, et que

dans les lésions centrales comme dans les lésions périphériques, "la perte de substances nerveuses a pour effet non seulement un déficit de certaines qualités, mais le passage à une structure moins différenciée et plus primitive". Inversement, le fonctionnement normal doit être compris comme un processus où le texte du monde est non pas recopié, mais constitué.²⁷⁰

²⁶⁷ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, pp. 243-252

²⁶⁸ *Id. Ibid.* p. 20

²⁶⁹ *Id. Ibid.* p. 12

²⁷⁰ *Id. Ibid.* p. 16

Nous soutenons que nous avons ici une ébauche de ce qui pourrait être une théorie autorisant une certaine conceptualité des contenus de la perception. Nous avons en effet affaire à une thèse selon laquelle il y a dans la perception des contenus qui sont différenciés, mais dont les différences ne sont pas pleinement déterminées. Cette approche peut donc étayer les analyses relevant tant du non-conceptualisme d'états que du non-conceptualisme de contenus puisqu'elle admet les contenus perceptuels mais ne les considère pas comme pleinement déterminés. En revanche, elle défend l'idée que, dans la perception, le sens précède la sensation : l'exemple vu plus haut des lésions indique effectivement que cette dernière n'est pas structurée au seul niveau de la ligne de contact entre les capteurs sensoriels et les stimulations provenant de l'environnement, mais qu'elle est assujettie à un rapport au monde plus profondément ancré dans le sujet – rapport qui, rappelons-le, n'est pas qu'une pure relation métaphysique et peut être entièrement implémenté biologiquement, puisque l'arc intentionnel, dans la philosophie merleau-pontienne, n'est rien d'autre que la caractéristique fondamentale du vivant doté d'un système nerveux central. Ce sens ne *modifie* pas la perception : il la détermine. D'une part les contenus perceptuels sont fonction de la totalité des autres contenus au sein d'une même perception, et le sujet verra, dans l'illusion de Muller-Lyer les lignes inégales car il ne peut les dissocier de leur environnement – tout comme la fameuse robe bleue et noire qui a tant fait parler sur internet en 2015 apparaît or et blanche à certaines personnes à cause de l'environnement présumé par leur appareil perceptuel avant même que leur conscience perceptive n'intervienne. D'autre part la perception présente sollicite les expériences passées *en fonction* du sens qui la préoccupe, de la forme qui la structure, et non l'inverse, comme nous l'avons observé au second chapitre.

Ces données pointent en somme une vulnérabilité dans l'hypothèse d'Evans, développée par Peacocke et Heck, selon laquelle les impressions perceptuelles sont indépendantes et isolables par rapport au bagage conceptuelle. Car, selon l'analyse merleau-pontienne,

tout porte à croire que les « impressions sensorielles » participent à un tout signifiant bien plus large auquel appartiennent tant les perceptions passées que présentes, et si l'expérience perceptuelle est effectivement une manifestation de l'arc intentionnel du sujet, elle n'est séparable que virtuellement des autres modes d'intentionnalité, parmi lesquelles figurent les jugements et les croyances. Les contenus de la perception (si vague soit cette notion) sont ainsi *par nécessité* inscrits dans un « réseau » de significations, qui n'est peut-être pas à proprement parler un réseau de concepts, mais qui sous-tend ces contenus au même titre que le réseau conceptuel sous-tend la distinction des concepts qui le forment.

Les contenus perceptuels ne seraient ainsi pas isolables du reste des « états mentaux », du moins pas sans perdre un aspect qui leur est essentiel. Le critère de dépendance par rapport à un réseau, censé caractériser les contenus conceptuels, est donc au moins partiellement satisfait par les contenus de la perception. Il nous reste maintenant à voir si ceux-ci répondent aux autres conditions de la conceptualité vus plus haut.

3.3 La conservation d'identité

L'indépendance par rapport aux croyances et, de manière plus générale, l'isolabilité théorique – l'*autonomie* – des impressions perceptives, est un aspect de la théorie d'Evans qui apparaît donc comme vulnérable dès lors que nous analysons certains dysfonctionnements de la perception. Mais en vérité, plusieurs conceptualistes ne considèrent eux-mêmes pas que ce caractère soit nécessaire pour prouver la non-conceptualité des contenus de la perception, et Bermudez écrira ainsi que « la théorie non conceptualiste n'a pas à tenir à l'idée que le contenu de l'expérience perceptuelle est complètement non influencé par le répertoire conceptuel du sujet percevant²⁷¹ ». La

²⁷¹ BERMUDEZ, J. *Op. cit.* p. 69

perception pourrait par exemple être dans un rapport dynamique avec l'appareil conceptuel du sujet sans pour autant en posséder les caractéristiques.

Quiconque voudrait démontrer que les contenus perceptuels répondent bel et bien aux critères de la conceptualité devra donc aller plus loin et prouver qu'en plus de participer à des réseaux de significations dont ils sont indissociables, ces contenus conservent également une certaine *identité* autonome relativement à leur contexte d'instanciation. Or cette entreprise exige un retour au conceptualisme de contenu : il faudrait en effet considérer les contenus de la perception comme constitutifs de cette dernière et non comme le produit d'une conceptualisation ultérieure à leur occurrence (ce que permettent de nombreuses théories non-conceptualistes). Autrement dit, il faudrait concevoir l'« identité » de ces contenus comme précédant la perception analytique, la « pensée de la perception²⁷² ».

Nous avons parlé, dans le premier chapitre, de l'« attitude catégoriale », qui, dans la philosophie merleau-pontienne, détermine la perception humaine en attribuant d'emblée aux objets perçus un *en-soi*²⁷³. Cette idée est, rappelons-le, un point de convergence entre la théorie de Merleau-Ponty et celle de McDowell : elle établit que le langage modifie la perception humaine dans son essence et en fait une perception toujours *factuelle*. McDowell, nous l'avons vu, défend ces propos presque uniquement parce qu'ils servent une théorie épistémologique du sujet cohérente (voire élégante). Mais on pourrait facilement lui reprocher d'opérer tout bonnement par là une pétition de principe – c'est après tout sa présupposition anthropologique qui motive et étaye sa thèse; et il serait même aisé de lui opposer une alternative qui assure la cohérence de

²⁷² BENOIST, J. « Mythe du donné, mythe de la pensée », *Les Études philosophiques*, 2012/4 numéro 103, p. 529

²⁷³ Le terme réfère ici à identité autonome et indépendante du sujet percevant, par opposition à « pour-nous » et « pour-soi ».

son modèle sans en conserver les présupposés conceptualistes, comme une théorie causale de la connaissance perceptuelle²⁷⁴. Merleau-Ponty, en revanche, pousse cette idée beaucoup plus loin et affirme que l'attitude catégoriale se manifeste entre autres par des caractéristiques objectivantes des contenus de la perception saisissables au moment même de l'appréhension de ces contenus par la conscience perceptive. C'est entre autres ce qui est décelable dans la formulation obscure « Quand je regarde la lampe posée sur ma table, je lui attribue non seulement les qualités visibles de ma place, mais encore celles que la cheminée, que les murs, que la table, peuvent "voir", le "dos" de ma lampe n'est rien d'autre que la face qu'elle "montre" à la cheminée.²⁷⁵ » Cette phrase est doublement énigmatique : elle sous-entend d'une part que les parties cachées d'un objet sont d'ores et déjà saisies dans la vision, et d'autre part que les objets mêmes sont dotés de la capacité de « voir ». Cette dernière idée s'explique par l'ontologie perceptuelle de Merleau-Ponty. En effet, en bon anti-kantien, Merleau-Ponty s'appuie sur la prémisse que les objets précèdent l'espace dans la perception, et que celui-ci n'en est en quelques sortes qu'une abstraction ou une « explication ». Suivant ceci, les « points de vue » sont moins des situations spatialement localisées que des caractères de *choses* distantes par rapport au sujet. Dire d'un objet qu'il peut « voir », c'est donc dire que la première manière de saisir le rapport sujet-objet dans la perception est d'attribuer à l'objet un « pour-soi » distinct de celui du sujet, et percevoir c'est donc « décentrer²⁷⁶ » pour en comprendre l'extériorité. Ceci étant expliqué, nous pouvons mieux résoudre la première énigme de la phrase : si nous saisissons les aspects cachés des objets que nous percevons, c'est parce que percevoir, c'est toujours être dans

²⁷⁴ Fodor propose une théorie semblable dans FODOR, J. et Zenon Pylyshyn. *Minds without Meanings*, Cambridge, MIT Press, 2015

²⁷⁵ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 82

²⁷⁶ THOMAS-FOGIEL, I. « L'espace chez Merleau-Ponty, problème et enjeux contemporains » Conférence donnée à l'Université de Pékin, colloque « Merleau-Ponty contemporain », le 5 septembre 2008

une situation d'*intersubjectivité* qui constitue et détermine la perception humaine à tout moment. Cette intersubjectivité, qui opère même en l'absence d'autres sujets, permet une sorte de « saisie » des facettes cachées des objets perçus parce que d'« autres points de vues » sont en sommes toujours présents, dans un sens presque berkeleyen, l'ontologie objectiviste dans laquelle nous nous trouvons présupposant la perception.

Mais si Merleau-Ponty va plus loin que McDowell en expliquant *comment* les objets de la perception sont appréhendés de façon catégoriale au lieu de se limiter à dire *pourquoi* la thèse conceptualiste est viable, il demeure que son hypothèse est difficilement vérifiable, et que le proto-conceptualisme qu'on pourrait lui associer pourrait rapidement être lui aussi considéré comme non falsifiable. Or un cas particulier d'agnosie découvert dans les années 1990 semble fournir des preuves empiriques à cet aspect de la phénoménologie merleau-pontienne : il s'agit de l'héminonégligence centrée sur l'objet²⁷⁷. Les sujets atteints de cette maladie présentent la particularité de ne voir que la moitié (presque toujours la droite) de l'objet sur lequel se focalise leur attention – quand bien même leur appareil visuel est, au niveau des capteurs sensoriels, en parfait état. Le reste de l'environnement visuel est cependant perçu « normalement » par les malades, et la partie absente de l'objet d'attention n'est pas remplacée par du « vide » ou du noir, mais par la continuité normale de l'environnement, comme si l'objet était effectivement tronqué. Cette maladie indique tout au moins que ces sujets discriminent au moment même de la perception un contenu et un fond, puisque le « manque » de la partie gauche ne s'applique qu'à l'objet d'attention et non au reste de la vision. Mais cela ne saurait constituer une infirmation du non-conceptualisme : la distinction de contenus dans l'expérience perceptive n'est pas radicalement rejetée par le non-conceptualisme, et le fait que l'attention est portée sur tel ou tel aspect de

²⁷⁷ ASOUVI, P. « Les syndromes d'héminégligence: Évaluation et rééducation », *Rééducation neuropsychologique*, Bruxelles, De Broeck et Larcier, 1997. p. 176

l'expérience est même théorisée de manière détaillée dans des écrits comme ceux de Peacocke²⁷⁸. Ce qui est en revanche intéressant dans cette maladie, c'est que si l'objet perçu pivote de 180 degrés sur un axe vertical, le sujet perçoit désormais comme manquante la partie qui se trouve à droite dans son champ de vision, et donc la *même* partie, relativement à l'objet, qui manquait avant la rotation. La lacune appartiendrait donc phénoménologiquement à l'objet et non à l'expérience perceptive, elle serait déterminée par un sens qui serait à ce point fondamental dans la perception qu'il reconfigurerait même la structure de la dysfonction dont souffre le malade. En d'autres termes, le contenu de la perception *conserverait son identité* avant toute théorisation, avant toute conceptualisation.

3.4 L'isolabilité des couches perceptuelles et l'indépendance par rapport aux croyances

Si donc la perception porte bel et bien sur des contenus dont l'existence présuppose un ensemble d'autres contenus et dont l'identité est conservée dans le temps, peut-on dès lors affirmer qu'elle consiste en des états « conceptuels »? Le non-conceptualiste d'états répondra par la négative : les états en question ont beau mettre en jeu des contenus qui répondent adéquatement aux critères de la conceptualité, il n'en est pas plus nécessaire que le sujet *possède* lesdits concepts pour se trouver dans cet état. D'ailleurs, la condition formulée par Crane que nous avons considérée précédemment stipule que posséder un concept, c'est pouvoir expliquer correctement les relations inférentielles entre des contenus mentaux²⁷⁹. Or même les cas de perception les plus près des hypothèses conceptualistes que nous venons de voir ne nécessitent pas que ce critère

²⁷⁸ PEACOCKE, C. « Does Perception Have Nonconceptual Contents », *Op. cit.*

²⁷⁹ CRANE, T. *Op. cit.* p. 12

soit satisfait. Parce que le critère de Crane sous-entend une autre condition : la possession et la maîtrise d'un langage.

L'attitude propositionnelle qui caractérise les états conceptuels comme les croyances et les jugements est en effet une forme linguistique (sujet-prédicat) qui peut être exprimée verbalement pour peu que les termes employés réfèrent aux mêmes concepts que les termes de la « proposition mentale ». Selon les conceptualistes, donc, la croyance que « le soleil se lèvera demain » est un état mental dans lequel ne peuvent se trouver que les sujets qui peuvent articuler les notions de « soleil » et de « demain » au sein d'autres propositions. Or la perception ne semble pas être caractérisée par de tels états. Nous pouvons en effet sans problème supposer que les cas vus plus haut puissent être expérimentés par des animaux ou des jeunes enfants : ils ne nécessitent à première vue ni langage, ni même pensée. La conceptualité d'un contenu dépend donc de la maîtrise d'un langage, si primaire ou si différent du langage parlé ou écrit soit-il, c'est-à-dire d'un appareil conceptuel qui contient des termes et des règles de composition *connues* du sujet, et il est, jusqu'à présent, tout à fait plausible que la perception soit un domaine déterminé par une articulation logique distincte de celle sur laquelle repose la pensée rationnelle. De ce point de vue, les critères fournis par Heck ne sont toujours pas rencontrés dans la perception : les états perceptuels ne semblent pas nécessiter la possession par le sujet des concepts auxquels sont identifiables les contenus perçus. Mais les exemples d'états perceptuels donnés dans les théories non conceptualistes relèvent plus de l'exercice de pensée que de l'observation empirique, nous sommes donc en droit de nous demander s'il existe bel et bien des états perceptuels tels que décrits par Heck qui nécessitent la possession par le sujet des concepts qui les caractérisent.

3.5 La perception catégoriale

Merleau-Ponty défendait déjà, contre ce que dira plus tard Heck, l'idée que certains états perceptuels exigent la maîtrise de certains concepts ou proto-concepts par le sujet. Ainsi, dans la *Phénoménologie de la perception* :

on sait depuis longtemps que, pendant les neuf premiers mois de la vie, les enfants ne distinguent que globalement le coloré et l'achromatique; dans la suite, les plages colorées s'articulent en teintes « chaudes » et en teintes « froides »; et enfin on arrive au détail des couleurs. Mais les psychologues admettaient que seule l'ignorance ou la confusion des noms empêchent l'enfant de distinguer les couleurs [...] C'est que les psychologues n'étaient pas parvenus à se représenter un monde où les couleurs soient indéterminée, une couleur qui ne soit pas une qualité précise. [Or] nous ne pouvons comparer ce phénomène qui tient lieu de la couleur chez l'enfant, à aucune qualité déterminée [...] ²⁸⁰

En vérité, l'idée selon laquelle deux sujets pourraient se retrouver dans le même état perceptuel tout en possédant des bagages conceptuels très dissemblables ne date pas d'hier : déjà au XIXe siècle, « les savants s'interrogeaient sur la perception sensorielle humaine et débattaient de son universalité, au-delà des différences entre les peuples.²⁸¹ » Or cette idée d'une « universalité de la perception » était loin de faire l'unanimité, et même à l'époque certains philologues la questionnaient, voir la rejetaient. Nietzsche écrivait ainsi :

Combien les Grecs voyaient la nature si différemment, si, comme il faut bien se l'avouer, leur oeil était aveugle au bleu et au vert, et s'ils voyaient un marron

²⁸⁰ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 38

²⁸¹ GRAND-CLÉMENT, A. « La mer pourpre : façons grecques de voir en couleurs. Représentations littéraires du chromatisme marin à l'époque archaïque », *Pallas*, numéro 92, 2013. p. 144

plus profond à la place du bleu et un jaune à la place du vert (si donc ils désignaient par un même mot la couleur d'une chevelure sombre, celle du bleu et de la mer méridionale, par exemple, ou encore, toujours par un même mot, la couleur des plantes les plus vertes et de la peau humaine, du miel et des résines jaunes : si bien que, comme c'est attesté, leurs plus grands peintres n'ont représenté leur univers qu'avec du noir, du blanc, du rouge et du jaune), – comme la nature devait leur sembler différente et plus proche de l'homme, puisque pour leur oeil les couleurs humaines prédominaient également dans la nature et que celle-ci baignait pour ainsi dire dans l'éther des couleurs de l'humanité (le bleu et le vert déshumanisent la nature plus que toute autre couleur)!²⁸²

L'influence du langage sur la perception a récemment fait l'objet d'un ouvrage, *À travers la lunette du langage : pourquoi le monde semble différent dans d'autres langues*²⁸³, et, de manière plus générale, de nombreuses études sur la perception catégorielle tendent à démontrer que les connaissances acquises d'un sujet peuvent modifier sa perception avant même que celle-ci soit *pensée*. Ainsi,

on sait, depuis la découverte de la perception catégorielle par Liberman, que les sons linguistiques ne sont pas traités comme les bruits, et plus généralement que les objets culturels sont traités par des stratégies perceptives acquises et notablement descendantes.²⁸⁴

Certains artistes peintres peuvent par exemple discriminer visuellement plus de couleurs que d'autres sujets étant pourtant dotés d'un cône supplémentaire – et étant donc

²⁸² NIETZSCHE, *Morgenrothe (Aurore)*, aphorisme 426 (trad. H. Albert) dans GRAND-CLÉMENT, *Op. cit.*

²⁸³ DEUTSCHER, G. *Through the Language Glass: Why the World Looks Different in Other Languages*, London, Arrow Books, 2011

²⁸⁴ RASTIER, F. « Préface à la troisième édition », *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 2009, p.4

« naturellement » plus aptes à une discrimination plus fine du spectre chromatique des couleurs.

D'une manière similaire mais peut-être moins percutante, les souvenirs se modifient en fonction des termes utilisés pour les solliciter. Lorsque l'on présente à des sujets des images d'un accident de voiture, ils ont beaucoup plus tendance à répondre qu'ils ont vu des morceaux de vitre sur le sol si on leur demande ce qu'ils ont perçu lorsque les voitures se sont « défoncées » (« *smash* ») l'une l'autre que si on leur demande ce qu'ils ont perçu lorsque les voitures se sont « heurtées » (« *hit* »)²⁸⁵. On pourrait bien entendu objecter à cet exemple le fait qu'il s'agit de souvenirs et non de perception immédiate, mais ça serait encore une fois supposer qu'une perception immédiate est possible. Or si nous acceptons l'idée que la perception passée et la perception présente sont assujetties au même arc intentionnel, nous devons en même temps rejeter cette idée d'une pureté ou autonomie des états perceptuels, et admettre que via l'arc intentionnel, le langage aussi structure la perception.

Mais ceci ne nous dit pas si le langage, sa possession, sa maîtrise, modifient la perception *présente*. Et Il nous faut également rester prudent par rapport à deux éléments des objections possibles au non-conceptualisme vues plus haut. Le premier est qu'il s'agit principalement d'hypothèses : n'ayant accès aux états perceptuels des autres uniquement à travers le langage, nous ne savons pas pour l'instant avec certitude si la mer des écrits homériques n'est jamais dite « bleue » parce que les Grecs de l'époque ne la percevaient pas de cette couleur ou seulement parce qu'ils ne la désignaient pas avec un terme qui « traduirait » « notre » notion de *bleu*. De la même manière, il est difficile de savoir si la capacité discriminative de l'artiste peintre relève d'un savoir expert

²⁸⁵ LOFTUS, E. « Les neurosciences ont-elles quelque chose à nous apprendre sur le réel? », conférence donnée à l'Hôtel de Région (Lyon), le dimanche 2 décembre 2012

encodé ou de son « pur » état perceptuel (s'il existe une telle chose) – et cette incertitude pose d'ailleurs la question la plus importante de la *Phénoménologie de la perception* : où tracer la limite entre la perception et la pensée de la perception? Le deuxième élément problématique est que si ces données laissent effectivement croire qu'il existe une perméabilité bidirectionnelle entre le langage et la perception, elles n'assurent en revanche pas du tout que la perception ait, comme le langage, une *forme propositionnelle*. Or si les contenus perceptuels ont bel et bien des caractéristiques conceptuelles (isolabilité, conservation d'identité), mais qu'ils sont par nature inarticulables au sein de propositions, nous serions bien forcés d'admettre qu'ils seraient d'un type essentiellement différent des contenus propositionnels comme ceux des jugements et des croyances selon les non-conceptualistes. Dans la prochaine section de ce chapitre, nous passerons en revue les solutions élégantes que Dreyfus propose à ces deux problèmes.

3.6 Dreyfus : une alternative plus pertinente aux théories traditionnelles?

Nous avons vu qu'il est tout au moins audacieux de présupposer que la perception met en jeu des contenus qui ne répondent aucunement aux critères de la conceptualité formulés par les non-conceptualistes. Nous venons également de montrer qu'il n'est pas pour autant clair que la structure de la perception soit similaire voire analogue à celle, syntaxique, du langage et des formes propositionnelles en général. Mais le projet des non-conceptualistes n'est pas de prouver une distinction entre les contenus perceptuels et les contenus propositionnels, mais, plus spécifiquement, entre les contenus perceptuels et ceux des croyances et des jugements. Or est-il véritablement avéré que ces derniers ont toujours une forme propositionnelle? Ne peut-on pas attribuer au jeune enfant la croyance que la partie de sol qui se trouve devant lui demeurera solide lorsqu'il y posera le pied sans pour autant lui attribuer la possession des concepts « sol » et

« solide »? En fait, si McDowell est coupable de confondre la perception avec la « pensée de la perception », ne peut-on pas dire que, symétriquement, les non-conceptualistes confondent la pensée avec la « pensée de la pensée »? Ces questions font l'objet de nombreux débats en philosophie de l'esprit et en sciences cognitives, et nous ne comptons évidemment pas les aborder sous tous leurs aspects. Néanmoins elles peuvent être provisoirement mises de côté si nous nous intéressons non plus à la conceptualité des *états* mentaux mais plutôt à celle des *activités* mentales. C'est, comme nous l'avons vu au premier chapitre, ce que propose Dreyfus dans son adresse présidentielle.

Rappelons qu'en s'inspirant des modélisations cognitives qui séparent l'activité mentale en deux « systèmes »²⁸⁶, Dreyfus affirme qu'il est plus adéquat de comprendre la conceptualité²⁸⁷ comme décrivant les processus cognitifs de hauts niveaux qui s'étirent dans le temps et exigent une importante concentration de la part du sujet. Le principal avantage de ce nouveau critère est d'être directement expérimentable par le sujet, et une bonne partie de l'argumentation de Dreyfus contre McDowell consiste d'ailleurs à montrer que de nombreuses actions et perceptions sont dépourvues de « pensée rationnelle²⁸⁸ », sont réalisées sans que cette rationalité n'intervienne. Ce critère permet ainsi de sauver l'intuition non-conceptualiste selon laquelle les contenus de la perception ne sont pas conceptuels sans avoir à présupposer ou prouver l'articulation mentale des croyances en « formes propositionnelles ». Il permet aussi, par extension, d'éviter le conflit apparent que nous avons abordé plus haut entre la définition frégéenne et l'usage pléonastique de la notion de *concept* chez les non-conceptualistes. Mais surtout, il

²⁸⁶ KAHNEMAN, D. *Op. cit.*

²⁸⁷ Dreyfus parle en fait de « rationalité » mais tout indique qu'il réduit la conceptualité « mentale » à la rationalité, et même à la rationalité « en action ».

²⁸⁸ DREYFUS, Hubert. « APA Pacific Division Presidential Address 2005: Overcoming the Myth of the Mental: How Philosophers Can Profit from the Phenomenology of Everyday Expertise », pp. 8-9

enrichit l'une des idées de base du non-conceptualisme, celle selon laquelle la conceptualité est une *abstraction*. Il l'enrichit au sens où Dreyfus met l'accent sur le fait que cette conceptualité est une abstraction *en acte* : elle nécessite, en même temps qu'un détachement d'un caractère de l'objet par rapport à son instanciation, une distanciation (« step back ») du sujet lui-même par rapport à sa situation – distanciation qui lui demande par ailleurs des efforts biologiques considérables et observables.

La théorie de Dreyfus sauve-t-elle le non-conceptualisme des dangers que représentent pour lui les particularités de la perception vues plus haut? Nous n'avons bien sûr aucune réponse définitive à fournir, mais nous souhaitons tout de même montrer que cette approche, comme les autres, rencontre un certain nombre de problèmes. Le premier, dont nous avons déjà parlé au premier chapitre, est celui de la « barrière de la conceptualité ». Il y a en effet un « passage » du savoir du système 2 vers le système 1 ainsi que certains *degrés* de concentration, variant en fonction de l'activité cognitive demandée au sujet. À un certain moment, l'enfant qui joue aux échecs « réfléchit » sans porter autant attention à ses coups que lors de l'apprentissage mais en demeurant quand même plus concentré que l'expert sur chacun des coups. Et, puisque la distinction proposée est censée être expérimentable phénoménologiquement, nous devons également nous poser la question : sommes-nous en mesure de catégoriser avec certitude chacune de nos activités mentales dans l'un ou l'autre des deux systèmes? Là encore, le modèle mis de l'avant semble vulnérable aux « cas limites » de l'expérience.

Le deuxième problème est celui de la dénaturation du non-conceptualisme. En effet, si la théorie de Dreyfus appuie fortement la thèse de Peacocke selon laquelle « au moins quelques contenus de la perception sont non conceptuels²⁸⁹ », elle est en revanche beaucoup plus sévère à l'endroit de la seconde thèse non conceptualiste, soit celle

²⁸⁹ PEACOCKE, C. « Does Perception Have Conceptual Content? », p. 2

stipulant que tous les contenus d'une croyance ou d'un jugement sont conceptuels. Car les croyances qui ne nécessitent presque pas d'effort cognitif (caractérisées par exemple par une corrélation renforcée entre deux états mentaux) et les « jugements hâtifs » ne répondent pas aux critères que donne Dreyfus de l'activité rationnelle, et il nous faudrait donc les placer dans la même catégorie que les perceptions banales, c'est-à-dire dans celle des simples rapports sollicitation-réponse entre le sujet et son environnement.

Le troisième problème est celui de l'éloignement des acceptions habituelles de *rationalité* et *conceptualité*. La distinction entre le système 1 et le système 2 est censée expliquer les différences entre ce qui relève du *savoir-faire* devenu intuitif et ce qui nécessite une activité cognitive plus importante, mais elle place en même temps bon nombre de comportement habituellement compris comme « logiques », comme jouer aux échecs, dans la catégorie des activités non rationnelles, puisque le sujet n'a pas véritablement à *utiliser* sa raison. Or elle opère en même temps une certaine *biologisation* de la rationalité : le critère sur lequel elle est fondée n'est en quelques sortes qu'un niveau d'activité cérébrale. Cette biologisation enlève à la rationalité et à la conceptualité leur aspect formel : la forme rigide qui les caractérise n'est maintenant plus qu'un « outil mental » que les sujets peuvent utiliser en prenant de la distance vis-à-vis de leur situation concrète; et dès lors que cet outil est inutilisé, il apparaît comme essentiellement absent des activités subjectives. Dans cette perspective, un pan important du domaine de la conceptualité lui est dérobé, et les conversations spontanées – les « bavardages » – deviennent des rapports intersubjectifs de bas niveau qui ne sont plus caractérisés par leur structure logique mais qui tout au plus résultent d'un renforcement de liens mentaux historiquement établis par cette structure.

En tentant de réfuter l'idée de McDowell que la perception est un *savoir*, Dreyfus écarte donc du domaine de la conceptualité – voire de la connaissance – tout un ensemble d'activités subjectives qui étaient pourtant traditionnellement associées à la raison, y

compris bon nombre d'usages du langage. Ces nouveaux critères sont-ils trop radicaux? En nous posant la question, nous nous retrouvons devant une vieille interrogation philosophique : la logique est-elle une « structure » autonome ou bien est-elle uniquement déterminée par les états subjectifs qui l'instancient? À défaut de trouver une réponse à ces questions, nous présenterons, pour conclure ce chapitre, une idée merleau-pontienne portant sur le langage qui pourrait permettre de comprendre comment et dans quelle mesure les théories considérées précédemment pourraient coexister.

4. Conclusion : Merleau-Ponty et la conception anamorphique du langage

Nous avons vu que les contenus de la perception répondent dans une certaine mesure aux critères de la conceptualité fournis par plusieurs conceptualistes (isolabilité, dépendance d'un réseau de significations) et que le domaine du langage et celui de la perception semblent bel et bien s'entre-déterminer. Il pourrait donc être approprié de penser que « conceptualité » et « non-conceptualité » des contenus caractérisent plus des modes de descriptions adaptés au type de phénomènes que l'on souhaite analyser que des aspects essentiels de ces contenus. Nous pourrions donc comprendre les différents types de contenus ou d'états comme présentant un « degré de conceptualité » plus ou moins intense qui serait fonction de l'importance, par exemple, de la « forme logique » dans leur détermination. La seule option phénoménologiquement pertinente fournie dans cette perspective est celle de Dreyfus, et elle est très étroitement liée à un corrélat biologique. Or, nous avons également vu qu'une définition plus « matérialiste » de la conceptualité (en termes d'activité cognitive) risquait de nier le caractère logique des concepts au profit de leur pure instanciation neuronale.

Si donc les croyances et les perceptions sont, comme le dit Merleau-Ponty, deux types de manifestations du même arc intentionnel, dérivées d'une même totalité signifiante

comme les parties sont dérivées du tout dans la Gestalt, doit-on donner raison au holisme conceptualiste, la seule des deux doctrines qui propose une véritable unité essentielle des deux types de contenus au sein du rapport au monde du sujet? Ou devons-nous au contraire opter pour la thèse radicale voulant que la conceptualité ne soit simplement pas un caractère déterminant des contenus dont nous faisons l'expérience; que nos « capacités conceptuelles » ne soient rien d'autre qu'une aptitude à manier occasionnellement certaines règles formelles pour résoudre des problèmes, et qu'en ce sens les contenus ne soient conceptuels qu'accidentellement lorsqu'ils sont utilisés dans ce but? Ou encore, est-il possible que la perception et la cognition puissent être analysées de ces deux façons? Car peut-être s'agit-il en fin de compte de deux modes de compréhension de l'activité subjective qui sont tous deux adéquats en fonction de l'aspect qui les intéresse sans pour autant être compatibles. Dans ses écrits tardifs, Merleau-Ponty avait développé une théorie du langage qui proposait justement que soient nécessaires deux modes d'analyse pourtant inconciliables au sein d'une même théorie : la linguistique et la philosophie de la parole.

D'abord, le point de vue « subjectif » enveloppe le point de vue « objectif »; la synchronie enveloppe la diachronie. Le passé du langage a commencé par être présent, la série des faits linguistiques fortuits que la perspective objective met en évidence s'est incorporée à un langage qui, à chaque moment, était un système doué d'une logique interne. Si donc, considéré selon une coupe transversale, le langage est système, il faut aussi qu'il le soit dans son développement. [...]

Sous un autre rapport, la diachronie enveloppe la synchronie. Si, considéré sous une coupe longitudinale, le langage comporte des hasards, il faut que le système

de la synchronie à chaque moment comporte des fissures où l'évènement brut puisse venir s'insérer.²⁹⁰

Or comme nous l'avons évoqué plus tôt, le sens caractérise pour Merleau-Ponty l'activité humaine non seulement subjective mais également sociale et historique. Le développement du langage, en ce qu'il est déploiement de sens, pourrait donc être compris comme analogue au mouvement phénoménologique de la subjectivité, et, en vérité, dès la *Phénoménologie de la perception*, l'expérience est considérée comme une tension constante entre le présent et le passé, où l'expérience passée est « au service²⁹¹ » de l'expérience présente, n'a de sens que par elle, alors que l'expérience présente est en partie constituée par l'expérience passée. La pensée, comme le langage, sous-entend à chaque instant une totalité à laquelle ses contenus participent, et en ce sens l'analyse des philosophes de la parole est le corrélat linguistique de celle des non-conceptualistes, mais la pensée, en tant que *présent*, est également l'aboutissement d'une suite de contingences sans lesquelles elle ne serait rien. Il n'y aurait, dans la pensée comme dans le langage, pas ce système clos, autonome, qui détermine le sens des termes, si ce n'était des apparitions disparates d'anomalies qui, dans leur propre « présent » se manifestaient comme des « accidents », des éléments *hors-système* et sont devenues parties prenantes, déterminantes, de ce système dans un présent ultérieur. Sur une coupe longitudinale, donc, la pensée, pas plus que le langage, n'est un réseau clos et logiquement articulé de concepts. Mais les non-conceptualistes n'opèrent-ils pas une analyse transversale du langage en même temps qu'une description axée sur une coupe longitudinale lorsqu'ils parlent de perception? Précisément : ils considèrent la perception comme une succession et une juxtaposition d'éléments contingents alors

²⁹⁰ MERLEAU-PONTY, M. « Sur la phénoménologie du langage », *Signes*, p. 140

²⁹¹ MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, p. 22-23

qu'elle est *aussi*, en tant que *présent*, un sens clos, voir logique, qui sous-entend une articulation déterminée du monde, elle est une expérience dans laquelle chaque contenu sous-entend une totalité, chaque point de vue présuppose d'autres points de vue, etc. Ces deux approches sont peut-être inconciliables, leur coexistence demeure cependant nécessaire pour comprendre l'expérience phénoménologique. La perception a-t-elle des contenus conceptuels? La question reste ouverte, mais il faut tout de même souligner que, dans sa manifestation comme présent, elle a un sens à la fois fermé et ouvert, elle sous-entend une totalité structurée, elle peut être vraie ou fausse, car, en définitive, si nous voulons préserver l'importante distinction entre « percevoir » et « croire percevoir », nous devons admettre qu'elle a une *valeur de vérité*.

CONCLUSION

1. Résumé et synthèse

Les écrits de Merleau-Ponty se sont retrouvés au cœur des discussions sur la conceptualité des contenus de la perception pour étayer les thèses non conceptualistes en opposant à la théorie du sujet rationnel proposée par McDowell une conception vitaliste du rapport au monde de l'humain. Pourtant, plusieurs éléments théoriques de la phénoménologie merleau-pontienne semblent fournir des arguments favorables, dans une certaine mesure, à une conception conceptualiste de la perception. Les deux principales idées du phénoménologue français qui offrent ce soutien aux thèses de McDowell sont celle de *l'attitude catégoriale* et celle de *l'arc intentionnel*.

L'attitude catégoriale est sans doute l'argument le plus fort. Nous l'avons vu dans le premier chapitre, cette notion stipule qu'en raison de l'omniprésence du langage dans le « monde humain », la perception humaine porte sur des objets dont l'essence n'est pas déterminée uniquement par leur fonction relative au sujet. Ainsi, dans l'expérience perceptive, les objets ont un « en-soi », une existence qui apparaît d'emblée au sujet comme indépendante de la sienne. Paradoxalement, la phénoménologie merleau-pontienne est une théorie du rapport au monde qui présente les contenus perceptuels comme des sollicitations liées à des préoccupations incorporées et incessantes, et en ce sens très loin de la possibilité d'une contemplation objective que laisse pourtant présager la notion d'attitude catégoriale. Dans cette perspective, Merleau-Ponty rejoint

Dreyfus : ils affirment tous deux que la plupart des activités subjectives ne sous-entendent pas et ne sous-entendent pas la *pensée*.

Ces deux idées de la *Phénoménologie de la perception* sont-elles conciliables au sein d'une même théorie? Cette question en engendre immédiatement d'autres. Peut-on affirmer que Merleau-Ponty ne parle pas de la même perception lorsqu'il la définit par l'attitude catégoriale et lorsqu'il en parle en termes de sollicitations? L'activité catégoriale ou rationnelle d'un sujet doit-elle nécessairement être *pensée*? À la première question, Merleau-Ponty répond explicitement par la négative : il décrit bel et bien l'expérience de la conscience perceptive, et non le contenu de la perception analytique, tant lorsqu'il parle de perception catégoriale que lorsqu'il parle de sollicitations. Il demeure donc, comme Dreyfus et McDowell, sur le terrain de la perception comme activité ou passivité consciente. La deuxième question est quant à elle plus ambiguë : la *Phénoménologie de la perception* nous dit en effet que dans la plupart des expériences perceptives, la pensée n'est pas à l'œuvre, *mais l'esprit oui*. Y a-t-il, dans cette notion d'*esprit*, la clé de la compatibilité entre ces deux théories du sujet en apparence contradictoires, semblant toutes deux étayer des positions opposées dans le débat entre les conceptualistes et les non-conceptualistes? Une réponse partielle est fournie à cette interrogation par la notion d'*arc intentionnel* que nous avons présentée au second chapitre.

L'*arc intentionnel* peut être compris comme servant un argument plus faible en faveur du conceptualisme car il est présenté comme une totalité significative qui motive tous les comportements du règne animal. En ce sens, il assujettit la perception à un *sens* fondamental qui lui préexiste et qui se manifeste de nombreuses autres manières. Elle doit dès lors être comprise non plus comme un élément constitutif du rapport au monde mais bien comme l'un de ses *aspects*, et il en va de même de la pensée. L'erreur des acteurs du débat ressemblerait donc à celle des empiristes et des intellectualistes sur au

moins un point : considérer le rapport au monde comme étant soit réductible au sujet pensant, comme l'affirme McDowell, soit *composé* d'une perception passive et d'une pensée active, comme le soutiennent les non-conceptualistes. Dans les deux cas, les auteurs ne prennent pas comme point de départ l'expérience elle-même mais bien la perception analytique, et sous cette forme la perception semble séparable du reste du vécu subjectif. Or en considérant la pensée et la perception comme *dérivées* de l'arc intentionnel, nous dit Merleau-Ponty, nous découvrons qu'elles ne peuvent ni se réduire l'une à l'autre, ni même être fondées l'une sur l'autre de manière unidirectionnelle : elles manqueraient dès lors leur soutien fondamental, car elles sont des *expressions* de cet arc – des *réactions* à son environnement. Si le rapport au monde de l'humain est caractérisé par une objectivation originelle du monde, ce n'est donc pas, comme l'affirme McDowell, parce qu'il est subordonné à la pensée, c'est parce qu'il est fondé, dès les premiers instants de l'enfance, sur la présence d'une société sur l'individu qui se détermine et le détermine par le langage. C'est parce que les premiers contacts de l'humain s'opèrent avec des êtres linguistiques, parce que ses premières déterminations lui sont données par des institutions, parce sa découverte du monde est faite à travers le spectre d'un langage qui n'est pas *le sien* comme le sera plus tard sa pensée rationnelle mais qui le précède et qui détermine jusqu'à sa connaissance de lui-même en tant que sujet. Nous pouvons ici entrevoir la possibilité d'une conciliation entre les deux descriptions du rapport au monde humain que donne Merleau-Ponty. Les sollicitations sont ainsi appréhendées par la perception à travers l'attitude catégoriale, mais cette dernière n'est pas déterminée par la pensée rationnelle, ni d'ailleurs par des « capacités conceptuelles » qui auraient une fonction spéciale au sein de la cognition : elle les précède, elle est incorporée. Elle permet certes la conceptualité de certains contenus pensés mais elle n'est pas elle-même conceptuelle. En vérité, elle se situe même en deçà de la conscience – et donc du sujet tel que le définit McDowell (qui n'est rien d'autre que

le « sujet rationnel »). C'est du moins ce que semblent révéler les cas étudiés au troisième chapitre.

Dans le troisième chapitre, nous nous sommes posé la question de l'applicabilité des critères de distinction entre conceptualité et non-conceptualité fournis par les acteurs du débat. Notre thèse était, rappelons-le, que ces critères ne permettaient pas une distinction claire de la perception et de la pensée car ces deux domaines sont, selon la conception merleau-pontienne que nous défendons, délimités par des frontières floues qui expriment justement leur subordination à l'arc intentionnel. Or les exemples que nous avons vus tendent effectivement à indiquer d'une part que rien ne permet d'affirmer avec certitude que la perception n'est influencée ni par le langage que maîtrise le sujet, ni par bagage conceptuel qu'il possède; et d'autre part que les contenus perceptuels semblent rencontrer, dans une certaine mesure, plusieurs des critères censés caractériser la conceptualité (préservation de l'identité, situation se présentant comme objective et non égocentrée, etc.). Nous avons également vu que les critères psychologiques (voire biologiques) proposés par Dreyfus échouaient eux aussi d'un côté à tracer une distinction claire entre perception et pensée, et d'un autre côté à maintenir l'acception large de la conceptualité voulant que celle-ci caractérise aussi les contenus non mentaux comme les termes du langage. Pour terminer, nous avons proposé de concevoir, selon une perspective merleau-pontienne, les critères des conceptualistes traditionnels comme révélant une distinction non pas des objets d'étude, mais plutôt des cadres théoriques eux-mêmes, plaçant d'un côté l'analyse de l'expérience comme *présent*, analyse qui révèle que les contenus de la pensée rationnelle n'ont de sens que si l'on présuppose un système clos et logiquement articulé qui les sous-tend, et de l'autre côté l'analyse de l'expérience comme « objet », appliquée cette fois à la perception, alors comprise comme consistant en la juxtaposition spatiale et temporelle d'éléments qui ont tous la même nature épistémologique.

2. Perspectives

Au-delà du rôle du sens, de l'intention, dans la perception et la pensée, un autre point différencie la phénoménologie merleau-pontienne des théories en jeu dans le débat : la forme de la modélisation. Le modèle de McDowell propose, malgré sa position sellarsienne, que tout ce qui entre dans le spectre de la subjectivité soit constitué d'informations de même nature traitables par un système cognitif. À l'opposé, les non-conceptualistes défendent une théorie du sujet compartimentée, ou différents modules traitent différents contenus et s'échangent certaines informations. Ces différentes conceptions sont des modélisations de l'esprit qui visent à comprendre son fonctionnement en tant que *sujet*, et non, comme le voudraient la psychologie ou la neurologie, comme objet de science. Ce faisant, elles s'inscrivent dans le domaine de la « philosophie de l'esprit ». Mais ces schématisations ne reflètent toutefois pas l'*expérience* : lorsque nous percevons, lorsque nous pensons, nous ne vivons pas le passage d'un « module » à un autre, nous ne nous sentons pas « décoder » des informations. Nous *découvrons* ce qui s'offre à nos yeux et ne comprenons qu'après-coup comment ce processus s'est produit; nous prenons souvent des décisions dont nous ne pouvons expliquer les motivations qu'a posteriori. Toute modélisation aussi structurée que celles en jeu dans le débat sur la conceptualité des contenus de la perception est toujours une *explication*, et non une *description* du phénomène subjectif. Or la question se pose : pourquoi vouloir faire une théorie de l'esprit distincte de celle des sciences cognitives si elle doit à son tour tomber dans l'explication fonctionnaliste? En d'autres termes : pourquoi faire de la philosophie de l'esprit?

Merleau-Ponty était très conscient de cette contradiction, il savait que même la théorie phénoménologique la plus fidèle à l'expérience dénaturerait cette dernière. La raison en est simple : tout retour sur le vécu n'est jamais le vécu, il ne peut en être qu'une transfiguration. L'éloignement du formalisme peut certes permettre une meilleure

compréhension de l'expérience propre, mais l'emploi des catégories formelles devient toujours inévitable, langage oblige. L'emploi de termes tels que « sujet » et « objet », « déterminé » et « indéterminé », referra vraisemblablement toujours surface, et contribuera en même temps à une conception sécable d'un vécu pourtant continu et fluide. Or cette dissection est l'instrument des sciences objectives, et les modèles philosophiques de l'esprit ne sont pas à l'abri d'une récupération scientifique : la psychanalyse est prise en charge par la psychodynamique, le connexionnisme est de plus en plus assimilé à la neurologie, et la phénoménologie elle-même semble trouver des descriptions scientifiques de plus en plus satisfaisantes²⁹². Faut-il pour autant, comme le souhaitent certains, éliminer la philosophie de l'esprit?

Peut-être est-il en vérité plus adéquat de concevoir la rupture apparente entre la philosophie de l'esprit et les sciences cognitives comme révélatrice d'une crise paradigmatique. Il pourrait en effet être approprié de penser qu'à l'image des autres domaines du savoir, les sciences de l'esprit se retrouvent devant une impasse, qui se traduirait ici par une impossibilité à concilier la description subjective de la cognition avec son explication formelle ou matérialiste. Les philosophes de l'esprit apparaîtraient, dans cette perspective, comme faisant de la « philosophie normale » (si une telle chose est possible), intra-paradigmatique, à un moment où la modélisation même n'est plus suffisante. Ou peut-être, au contraire, que les incompatibilités constantes entre les modèles suggérés, les querelles définitionnelles et les divergences entre les interprétations factuelles sont les moteurs mêmes des révolutions scientifiques. Elles posent à la science des questions que la science même ne s'est pas encore posées. Elles la forcent à répondre de ses prétentions à expliquer l'esprit. Quoi qu'il en soit, et permettons-nous ici un brin de mauvaise foi, le rapport qu'entretient la philosophie avec

²⁹² Voir NOË, A. *Out of Our Heads: Why You Are Not Your Brain, and Other Lessons from the Biology of Consciousness*. Hill and Wang, 2010

la science objective demeure, comme celui de la pensée et de la perception, essentiellement ambiguë. Elles sont manifestement non unifiables, mais ne peuvent en même temps être pleinement comprises l'une sans l'aut

BIBLIOGRAPHIE

- ANGELINO, Lucia. « Merleau-Ponty et la critique des “intellectualistes” » *Philonsorbonne*, numéro 2, 2007-2008.
- ASOUVI, P. « Les syndromes d'héminégligence: Évaluation et rééducation », *Rééducation neuropsychologique*, Bruxelles, De Broeck et Larcier, 1997.
- BALDWIN, T. (ed.), *Reading Merleau-Ponty on Phenomenology of Perception*, London, Routledge, 2007.
- BARBARAS, Renaud. « Merleau-Ponty et la psychologie de la forme », *Les Études philosophiques*, 2001/2 n° 57, p. 151-163.
- BEALER, G. « Concept Possession », *Philosophical Issues*, Vol. 9, Concepts, 1998.
- BENOIST, J. « Mythe du donné, mythe de la pensée » in *Les Études philosophiques*, 2012/4. Numéro 103, p. 515-531.
- BERENDZEN, J. C. « Coping with nonconceptualism? On Merleau-Ponty and McDowell », in *Philosophy Today* 53 (2):162-173, 2009.
- BERKELEY, G. *Principes de la connaissance humaine*, Paris, Flammarion, 1993.
- BERMUDEZ, J. L. « What is at Stake in the Debate on Nonconceptual Content ? » in *Philosophical Perspectives* 21 (1):55–72, 2007.
- BERMÚDEZ, José and Arnon CAHEN, « Nonconceptual Mental Content », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2015 Edition), Edward N. Zalta (ed.), URL = <<http://plato.stanford.edu/archives/spr2015/entries/content-nonconceptual/>>.
- BIMBENET, Étienne « Merleau-Ponty et la querelle des contenus conceptuels de la perception », *Rue Descartes*, 2010/4 n° 70, p. 4-23.

- BREWER, B. « Perception and Content » in Lindgaard (ed.), *John McDowell. Experience, Norm, and Nature*, Blackwell, 2008, p. 15-31.
- BREWER, B. « Perceptual Experience has Conceptual Content », in M. Steup & E. Sosa (eds), *Contemporary Debates in Epistemology*, Oxford, Blackwell, 2005, p. 217-230.
- BYRNE, Alex. « Perception and conceptual content » in *Contemporary Debates in Epistemology*, eds. E. Sosa and M. Steup, Blackwell 2004.
- CAMPBELL, J. «Information-processing, phenomenal consciousness and Molyneux's question», *Thought, Reference, and Experience: Themes from the Philosophy of Gareth Evans*, BERMUDEZ (ed.), Oxford, Clarendon Press, 2005.
- CARNAP, Taylor. «Sensation, judgement, and the phenomenal field », *Merleau-Ponty: a Cambridge companion* Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
- CARNAP, Rudolph et coll. *Manifeste du cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Vrin, 1929.
- CRANE, T. *The Contents of Experience*, Cambridge: Cambridge University Press 1992.
- DAVIDSON D., « Une théorie cohérentiste de la vérité et de la connaissance », in S. Laugier & B. Ambroise (éds), *Textes-clés de philosophie du langage*, Paris, Vrin, pp. 305-337.
- DEUTSCHER, G. *Through the Language Glass: Why the World Looks Different in Other Languages*, London, Arrow Books, 2011.
- DEWALQUE, A. « Expérience perceptuelle et contenus multiples », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, VII 1, 2011.
- DORFMAN, Eran. *Réapprendre à voir le monde: Merleau-Ponty face au miroir lacanien*, Paris, Springer, 2007.
- DORTIER, Jean-François. « Histoire des sciences cognitives », in *Sciences humaines*, Hors-série N° 35 - Décembre 2001/Janvier-Février 2002.

- DREYFUS, H. « The Return of the Myth of the Mental », in *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4, 352-365. 2007.
- DREYFUS, H. Response to McDowell, *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4, 371-377. 2007.
- DREYFUS, Hubert. « APA Pacific Division Presidential Address 2005: Overcoming the Myth of the Mental: How Philosophers Can Profit from the Phenomenology of Everyday Expertise », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association* 79:2, 2005.
- ENGEL, P. «Le contenu de la perception est-il conceptuel ? » in *Philosophies de la perception: phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Odile Jacob, Paris. 2003.
- EVANS, G. *The Variety of Reference*, Oxford, Clarendon Press. 1982.
- FERRET, Stéphane. *Le bateau de Thésée. Le problème de l'identité à travers le temps*, Éditions de Minuit, collection Paradoxe, 1996.
- FISH, William, *Philosophy of perception: a contemporary introduction*, New-York, Routledge, 2010.
- FODOR, J. et Zenon Pylyshyn. *Minds without meanings*, Cambridge, MIT Press, 2015.
- GRAND-CLÉMENT, A. « La mer pourpre : façons grecques de voir en couleurs. Représentations littéraires du chromatisme marin à l'époque archaïque », *Pallas*, numéro 92, 2013.
- GURWITSCH, A. *Développement historique de la Gestalt-Psychologie*, Paris, Thalès, 1935.
- HECK, R. G. « Nonconceptual content and the space of reason » in *The Philosophical Review*, 109. 483-523. 2000.
- HEIDEGGER, M. (trad. Emmanuel Martineau), *Être et Temps*, Paris, Authentica, 1985 (éd. hors-commerce).

- HURLEY, S. *Consciousness in Action*, Cambridge MA: MIT Press. 1998.
- JENSEN, R. T. (2013) « Merleau-Ponty and McDowell on the Transparency of the Mind », *International Journal of Philosophical Studies*, 21:3, 470-492.
- KAHNEMAN, Daniel. *Thinking, fast and slow*. New-York, Farrar Strauss and Giroux, 2011.
- KELLY, S. « Seeing Things in Merleau-Ponty » in *The Cambridge Companion to Merleau-Ponty*. Cambridge, 2005.
- KELLY, S. «The Nonconceptual Content of Experience: Situation Dependence and Finesse of the Grain », *Philosophical and Phenomenological Research*, 62. 601-608. 2001.
- KLEIN, Étienne. « La physique quantique et ses interprétations. A l'occasion d'un centenaire », *Études* 2001/5 (Tome 394), p. 629-639.
- LOFTUS, E. « Les neurosciences ont-elles quelque chose à nous apprendre sur le réel? », conférence donnée à l'Hôtel de Région (Lyon), le dimanche 2 décembre 2012.
- MARTIN, M. « Perception, concepts, and memory » in *The Philosophical Review*, 101: 1992. pp. 745–763.
- MCDOWELL, John. « The Content of Perceptual Experience », *Philosophical Quarterly*, xlv (1994), p. 190-205.
- MCDOWELL, John. « Peacocke and Evans on Demonstrative Content », in *Mind*, New Series, Vol. 99, No. 394 (Apr., 1990), pp. 255-266.
- MCDOWELL, John. « Response to Dreyfus », *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4, 366-370.
- MCDOWELL, John. « What Myth? » in « Response to Dreyfus », *Inquiry: An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, 50:4,338-351.
- MCDOWELL, John. *Mind and World*. Harvard University Press. Cambridge, 1994.
- MERLEAU-PONTY, M. *L'Oeil et l'esprit*, Gallimard, Paris. 1960.

- MERLEAU-PONTY, M. *La Structure du comportement*. Presses Universitaires de France, Paris. 1942.
- MERLEAU-PONTY, M. *Le Visible et l'invisible*, Gallimard, Paris. 1964.
- MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, Paris. 1945.
- MERLEAU-PONTY, M. *Signes*, Paris, Folio Essais, 1960.
- MERLEAU-PONTY, M. *Signes*. Gallimard, Paris. 1960.
- NOË, A. *Out of Our Heads: Why You Are Not Your Brain, and Other Lessons from the Biology of Consciousness*. Hill and Wang, 2010.
- PEACOCKE, C. « Demonstrative Content: A Reply to John McDowell » in *Mind*, New Series, Vol. 100, No. 1 (Jan., 1991), pp. 123-133.
- PEACOCKE, C. « Does Perception have Nonconceptual Content? » paper, Certosa di Pontignano. 1999.
- PEACOCKE, C. « Phenomenology and Nonconceptual Content », in *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 62, No. 3 (May, 2001), pp. 609-615.
- RASTIER, F. « Préface à la troisième édition », *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 2009.
- SEARLE, J. *The Construction of Social Reality*, New York, Free Press, 1995; traduction française: *La Construction de la réalité sociale*, Paris, Gallimard, 1998.
- SELLARS, Wilfrid. *Empirisme et philosophie de l'esprit*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1992.
- SHEAR, Joseph K. (Ed.) *Mind, Reason, And Being-In-The-World : The McDowell–Dreyfus Debate*, New-York, Routledge, 2013.
- SMOLENSKY, Paul. « On the proper treatment of connectionism ». *The Behavioral and Brain Sciences*, 11, 1988. 1–23.
- TAYLOR, C. «The Validity of Transcendental Arguments », in *Proceedings of the Aristotelian Society*, New Series, Vol. 79 (1978 - 1979), pp. 151-165.

- THOMAS-FOGIEL, I. « L'espace chez Merleau-Ponty, problème et enjeux contemporains » Conférence donnée à l'Université de Pekin, colloque « Merleau-Ponty contemporain », le 5 septembre 2008.
- VATTIMO, G. (dir.) *Encyclopédie de la philosophie*. La Pochotèque, coll. Livre de poche.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. *Recherches philosophiques*, traduction de Françoise Dastur et coll., Paris, Gallimard, 2004.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. *Tractatus logico-philosophicus*, éd. Gallimard Tel, Paris, 1921.